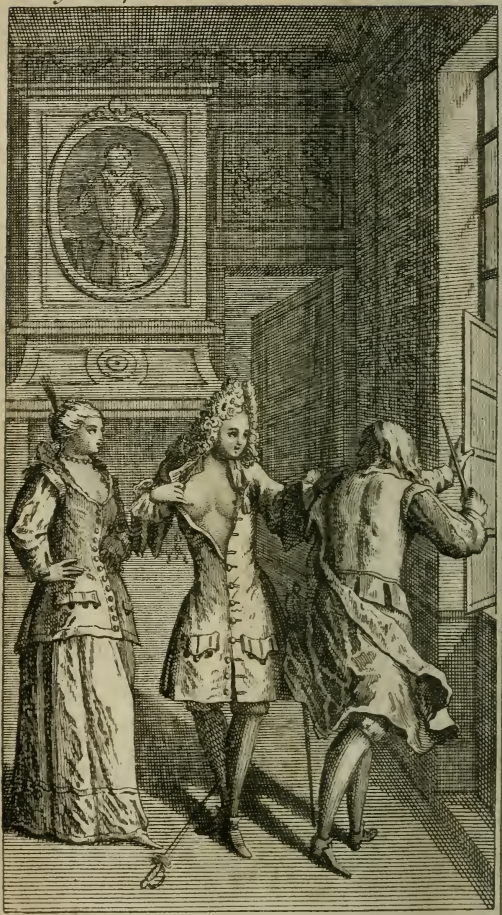
PRECHAC.

1st was 1677

Rare novel

Au frontispice.



Préchac, Jean de

L'HEROINE MOUSQUETAIRE,

HISTOIRE VERITABLE,

Ornée de Figures en Taille douce.

A PARIS,

Chez PIERRE WITTE, au bas de la rue Saint Jacque, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, à l'Ange Gardien.

MDCCXIII.

Avec Approbation & Permission.

Bibliotheca Universitas Divesiana BIBLIOTHECA Lovaniensis

CSP
PQ
1879
.P6 A63
1713

HISTOIRE VERITABLE.

PREMIERE PARTIE.

QUOIQUE le Bearn soit une des plus petites Provinces qui obéïssent au plus grand Monarque du monde, elle est une des plus considerables par le grand nombre de Soldats qui en sortent : Les privileges que son auguste Nourrisson HENRY LE GRAND lui a accordés, sont des preuves certaines de l'estime qu'il avoit pour ses Habitans ; & ceux qui dans ces derniers tems se trouvent dans le service, ont soin de faire connoître qu'ils ne dégenerent pas de la vertu de leurs Ayeux. Cependant, comme si ce n'étoit pas assés de donner des Heros dans un tems où toutes les autres Provinces de France en fournissent un si grand nombre, celle-ci a voulu se singulariser en pro-

duisant une Heroïne, qui semble avoir oublié toute la foiblesse de son sexe, pour prendre la vigueur & la generosité du nôtre, sans rien perdre de la beauté & des agrémens du sien, & former de tout cela ensemble la plus parfaite Personne de l'Univers. Son nom est Christine, fille du Baron de Meyrac, un des premiers de cette Province; à la verité un peu moins connu à la Cour qu'en son pays, d'où il n'étoit jamais sorti. Il avoit un fils qu'il faisoit élever au College de Pau, dans le dessein de l'envoyer fort jeune à Paris pour y faire ses exercices, & le mettre ensuite dans le service. Christine seule étoit élevée auprés de ses parens, & faisoit leurs plus cheres delices. Elle étoit née avec une passion si violente pour les armes, qu'elle sçut plus-tôt tirer un fusil que manier un fuseau; & dés l'âge de neuf ans elle se servoit de toute sorte d'armes à feu avec une adresse incroyable: elle avoit beaucoup de repugnance à apprendre à lire; & pour l'obliger à prendre quelques leçons, il fallut lui permettre d'aller deux jours de la semaine à la chasse. Rien ne lui paroissoit difficile, pourvu qu'une livre de poudre en fût le prix. Ses parens étoient les premiers à s'en divertir, jusques à ce qu'un jour ayant tiré sur des pigeons qui étoient dans une grange remplie de fourage, par

malheur le feu y prit, qui en consuma une partie, nonobstant le prompt secours qu'on y apporta, dont le Baron de Meyrac fut si en colere contre sa fille, qu'il se passa plusieurs jours sans qu'il la voulût voir; & il ne lui pardonna qu'à condition qu'elle ne manieroit jamais de fusil. Comme il étoit respecté & fort craint dans sa famille, la pauvre Christine fut bien aise de rentrer en grace, & d'en être quitte à si bon marché. Cependant cette maniere de vie étant contre son temperament, elle n'eut pas été huit jours en cet état, qu'on s'aperçut d'un grand changement sur son visage. Sa mere, qui l'aimoit tendrement, en fut fort alarmée; & ayant essayé plusieurs fois inutilement de fléchir son mari, qui étoit inexorable là-dessus, elle fit porter un fusil chez une voisine, où Christine, de concert avec sa mere, alloit quelquefois: & comme elle n'osoit aller à la chasse de crainte que son pere ne le sçût, elle tiroit au blanc pour s'exercer. Cette contrainte augmentant sa passion pour la chasse, & son pere ayant fait un voyage dans ce tems-là, elle profita de l'occasion.

Le Baron faisoit revenir son fils tous les ans pendant les vacances; & parceque la chasse est la principale occupation des Gentilshommes de la campagne, celui-ci ne laissoit point passer un

seul jour sans faire quelque partie avec ses amis. Sa sœur ne le voyoit jamais partir qu'elle ne ressentit de cruelles inquietudes, & son retour la chagrinoit davantage : elle descendoit même jusques à des puerilités, parceque comme il rapportoit toujours beaucoup de gibier, elle craignoit qu'il n'en demeurât point pour elle. Un jour que le Baron & son fils étoient allés à la chasse, un Payſan fut au Château se plaindre du grand dégât qu'un sanglier faisoit à son bled, priant qu'on voulût y envoyer quelqu'un pour empêcher le dommage qu'il causoit : & assurant qu'il ne manquoit jamais d'y aller à l'entrée de la nuit, la Barone le renvoya & lui promit d'y donner ordre. Christine ne perdit pas un mot du rapport du Payſan, & sans en parler à sa mere, de peur qu'elle ne la détournât de son dessein, elle chargea son fusil de deux bales, & à l'entrée de la nuit se rendit vers l'endroit que le Payſan lui avoit indiqué, où pour faire son coup avec plus de sûreté, elle monta sur un arbre un peu éloigné du bled dans la resolution d'attendre le sanglier. Le même homme ayant rencontré sur le soir le fils du Baron qui revenoit de la chasse, lui donna le même avis, & lui ne voulant pas perdre une si belle occasion, retourne sur ses pas, s'en va dans le champ ; & parce-

qu'il craignoit d'y être arrivé trop tard, il se glisse le plus doucement qu'il le put à travers le bled, & attendit le sanglier près d'une demie-heure. L'impatience l'ayant pris il voulut se retirer; sa sœur qui étoit sur l'arbre ne pouvant pas facilement discerner les objets, à cause de l'obscurité & même de la hauteur du bled, ne douta point que ce ne fût le sanglier qui remuoit, & sans perdre de tems elle tira son coup, dont elle tua son frere, qui jettant quelques cris pour demander du secours, troubla si fort la malheureuse Christine, qui s'applaudissoit déja d'avoir tué le sanglier, qu'elle se laissa tomber du haut de l'arbre. Le maître du bled qui étoit accouru au bruit du coup rencontra d'abord Christine qui étoit au desespoir, & se déchiroit elle-même, il crut que le sanglier l'avoit blessée, & lui ayant fait plusieurs questions, ausquelles elle ne répondit point, il la releva, & lui aida à marcher quelques pas. Christine se trouvant en état de marcher sans secours, ordonna au Payſan d'aller en diligence avertir le Baron que son fils se mouroit, ayant été dangereusement blessé par le sanglier, & se retira cependant avec precipitation, ne sçachant où elle alloit. Aprés avoir marché plus d'une heure, elle se trouva auprés d'un Château appartenant à l'Abbé Dizeste, qui fut

fort surpris de la voir si éplorée, & à une pareille heure : mais Christine lui ayant raconté son aventure, autant que le desordre où elle étoit put lui permettre ; l'Abbé qui étoit proche parent du Baron de Meyrac, monta à cheval dans le moment, & arriva au Château dans le tems qu'on y apportoit le corps de ce pauvre Gentilhomme, qui expira dans le tems qu'on mettoit le premier appareil à sa blessure. Tout y étoit dans une si grande confusion, que l'Abbé ne put rien apprendre de la verité de cét accident. Quoiqu'on lui eût trouvé les deux balles dans le corps, tout le monde cependant vouloit qu'il eût été tué par le sanglier. Le Baron & sa femme ne trouvant point Christine, ne douterent pas un moment qu'elle n'eût fait le coup, & quoiqu'ils fussent bien persuadés que c'étoit par accident, le Baron se laissa si fort emporter à sa douleur, qu'il chercha sa fille dans plusieurs maisons du Village le pistolet à la main, pour la sacrifier à sa colere. L'Abbé en étant averti courut aprés, & lui ayant dit tout ce qu'on peut dire en une pareille occasion, il le ramena dans son Château, où il employa inutilement ses soins pour le consoler. Deux bons Peres Capucins étant accourus au bruit de cette funeste aventure, l'Abbé leur laissa ce soin, & s'en retourna chez lui pour apprendre

à Christine la mort de son frere, le desespoir de ses parens, & le peril où elle étoit, si son pere découvroit sa retraite, l'assurant neanmoins de la proteger, & de ne l'abandonner jamais. Deux jours aprés étant retourné à Meyrac, il fut bien surpris de trouver que les exhortations de ces Religieux n'avoient diminué ni la douleur ni la colere du Baron, & qu'il étoit toujours dans la resolution de faire perir sa fille ; que même il ne vouloit plus voir sa femme, parcequ'elle s'étoit laissée vaincre, & qu'elle lui avoit parlé en faveur de cette malheureuse. Cela obligea l'Abbé de conferer de cette affaire avec deux ou trois autres parens de la fille, & de songer avec eux aux moyens de la dérober au ressentiment de son pere. Aprés plusieurs raisons on convint de l'envoyer en Espagne ; & comme l'Arragon n'est éloigné du Bearn que de neuf ou dix lieues, & que l'Abbé avoit un frere établi à Saragoce depuis plusieurs années, il fut prié de vouloir l'accompagner, & de la recommander à son frere : ce qu'il accepta avec plaisir.

Christine, toute affligée qu'elle étoit, fut bien aise d'apprendre le resultat de cette conference, & se mit en état de partir dés le lendemain suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu. Mais l'Abbé qui pendant la nuit avoit fait diverses reflexions sur ce voyage, y trouva des

difficultés qui faillirent à le faire changer de resolution ; il prevoyoit bien que la beauté de Christine feroit du bruit dans un pays étranger, ayant à douze ans une taille beaucoup plus avantageuse que les filles de cét âge ne l'ont d'ordinaire ; & c'est ce qu'on estime le plus en Espagne où les belles tailles sont fort rares. Il craignoit d'ailleurs l'humeur libre de cette fille, qui avec des inclinations si differentes des autres personnes de son sexe, auroit bien de la peine à s'accoutumer dans un pays où les femmes vivent avec tant de circonspection, apprehendant même que cela ne fit des affaires à son frere. Cependant la chose pressoit, & il falloit se déterminer. Christine voyant son parent irresolu, lui en demanda la cause ; & aprés qu'il lui eût dit les difficultés qu'il y trouvoit, ajoûtant qu'il n'étoit pas honnête qu'une fille allât courir dans des pays étrangers : Christine qui vouloit s'éloigner de son pere qu'elle craignoit, & qui souhaitoit passionnément de voir l'Espagne, proposa à l'Abbé que s'il vouloit lui permettre, elle s'habilleroit en garçon ; & qu'afin qu'elle pût demeurer en Espagne avec quelque décence, il n'avoit qu'à dire à son frere qu'il lui menoit son parent pour apprendre la Langue Espagnole, & pour étudier dans l'Université de Saragoce. Cét expedient

parut d'abord puerile & ridicule à l'Abbé ; mais voyant qu'elle y perſiſtoit, & qu'elle lui promettoit de déguiſer ſi bien ſon ſexe, qu'on ne la pourroit jamais découvrir, il ſe laiſſa ébranler, & l'ayant fort ſecrétement fait habiller d'un habit conforme à ſon inclination, elle lui parut ſi bien dans ce nouvel habit, que cela acheva de le déterminer, & l'obligea de partir dès le jour ſuivant pour la conduire à Saragoce ; où étant arrivés, ſon frere les reçut avec des témoignages de joye qui ne ſe peuvent exprimer, lui ſçachant tres-bon gré de vouloir lui confier l'éducation d'un parent ſi bien fait. L'Abbé ſe retira, & Dom Lorenço (c'étoit le nom de ſon frere) ſe chargea agreablement de pourvoir à tous les beſoins de ce jeune homme.

Il faut ſçavoir qu'en Eſpagne les Ecoliers portent un habit long fort approchant de celui des Jeſuites : cét habit qui déguiſe tous les autres gens, ſembloit n'avoir été inventé, que pour relever la taille & la bonne mine de Chriſtine. Une grande quantité de cheveux, du plus beau blond du monde, qui flottoient ſur ſes épaules, étant coupés à l'Eſpagnole, faiſoient un effet admirable. Dès qu'elle parut à l'Univerſité, elle s'attira les yeux & l'admiration de tous les Etudians. Il n'eſt pas croyable combien cela fut avan-

tageux à notre Nation, parceque l'Espagne n'étant pas un pays commode pour les Voyageurs, les Gens de qualité y vont rarement, & l'on n'y void guere que des Payſans des montagnes d'Auvergne, de Limouſin, & de Bigorre, qui pour un gain fort modique, font toute ſorte d'œuvres les plus ſerviles; & les Eſpagnols, qui naturellement ſont faineans, ſont bien aiſes de trouver des François qui les ſervent pour de l'argent. De là vient que les peuples de ce pays-là, qui ne voyagent preſque jamais, ont tant de mépris pour les François, jugeant de tout le reſte de la France par ceux qu'ils voyent en leur pays; & cette prévention redoubloit l'étonnement de ceux qui admiroient la beauté de Chriſtine, qu'on appelloit communément *le beau François*. Chacun s'empreſſoit à faire connoiſſance avec cét Etranger, & ſa reputation fut ſi établie à Saragoce en peu de tems, que les Gens de la premiere qualité exhortoient leurs enfans de faire amitié, & de lier commerce avec le *Franceſito*, (c'eſt ainſi qu'on le nommoit.) Le Marquis d'Oſſeyra, qui pour lors étudioit, l'alloit prendre tous les jours pour le mener dans ſon carroſſe à l'Univerſité, & Dom Philippe de Palafox, fils du Marquis d'Arizza, le ramenoit dans le ſien la pluſpart du tems. Il voyoit plus ſouvent ces deux jeunes

Seigneurs que tous les autres ; mais principalement le Marquis d'Osseyra, qui se faisoit un plaisir de le corriger lorsqu'il ne parloit pas bien Espagnol. Ce jeune homme avoit une sœur mariée au Marquis d'Aytona, laquelle ayant oui dire mille biens de ce beau François, pria son frere de lui amener, se proposant un amusement avec ces deux jeunes garçons tel qu'on peut le chercher avec des enfans de cét âge. Elle le trouva beaucoup plus charmant qu'on ne lui avoit dépeint, & fut si satisfaite de cette premiere visite, qu'elle pria son frere de l'amener souvent chez elle, ayant un plaisir singulier à le voir, & à l'entendre parler. Pour l'engager à la revenir voir, elle lui fit present d'une épée, & en donna une pareille à son frere, & ils les portoient tous deux la plus part du tems sous leurs robbes, comme c'est la coutume des Ecoliers en Espagne. Ce present fut fatal à l'un & à l'autre : car comme ils se retiroient ensemble un soir assés tard, ayant rencontré d'autres Ecoliers, qui reconnurent le beau François, ils ne purent s'empêcher, par l'effet d'une antipatie naturelle que cette Nation a avec la nôtre, de lui dire quelque injure, & de l'appeller plusieurs fois gavache. Le Marquis d'Osseyra, qui se crut interessé à ces injures, mit l'épée à la main, & sans que le nombre de ses ennemis

lui fît peur, il les chargea vigoureusement. Le beau François le seconda si bien, qu'ils poussèrent seuls cinq hommes plus de trente pas, jusqu'à ce que s'étant un peu trop abandonnés à leur courage, ils furent repoussés, & accablés par le nombre. Le Marquis fut legerement blessé au visage, & le beau François reçut un coup d'épée dans le petit ventre. Quelques Artisans étant sortis de leurs boutiques, & le Marquis s'étant fait connoître à quelqu'un d'eux, les Ecoliers s'enfuirent pour éviter le châtiment que meritoit leur insolence. On emporta les deux blessés chez la Marquise d'Osseyra, qui fut si troublée d'apprendre la blessure de son fils, qu'elle s'évanouit deux fois: mais voyant que ce n'étoit rien, & qu'un Chirurgien qui y étoit accouru, l'assuroit que sa blessure n'étoit qu'une simple égratignure, elle tourna tous ses soins du côté du beau François, qui ne vouloit pas souffrir qu'on le visitât, quoiqu'on s'apperçût bien qu'il perdoit son sang. Tout le monde étoit surpris de son opiniâtreté, & quelque chose qu'on pût lui dire, rien ne pouvoit le vaincre là-dessus. L'endroit où sa blessure étoit, l'inquietoit plus que la blessure même, prévoyant bien qu'il lui seroit impossible de sauver le secret de son sexe parmi un grand nombre de domestiques qui étoient là pour le

servir, & voir mettre le premier appareil. Etant pressé, & voyant qu'on étoit prêt d'employer la force pour visiter sa blessure, il prit le parti d'appeller la Marquise en particulier, & de lui avouer que par des raisons essentielles, & qu'il lui apprendroit quelque jour, il avoit été obligé de déguiser son sexe; qu'il la conjuroit au nom de tout ce que l'amitié a de plus sacré, de ne pas le découvrir, & d'exiger la même chose du Chirurgien. La Marquise fort surprise de cette nouveauté, lui promit ce qu'il souhaitoit; & ayant fait sortir tout le monde, demeura seule avec le Chirurgien auprés de Christine, dont la blessure ne fut pas trouvée dangereuse, & le Chirurgien assura qu'il la gueriroit en cinq ou six jours. Le Marquis ne pouvant comprendre pourquoi son Ami étoit si scrupuleux, pria fort instamment sa mere de lui apprendre ce qu'il lui avoit dit en particulier, & quelle raison elle avoit eu de faire sortir tout le monde. Elle lui dit des raisons dont il se contenta.

Cependant Dom Lorenço étant accouru au bruit de la blessure de son parent, il desira de le faire emporter chez lui; mais la Marquise n'y voulut jamais consentir, & dit, que puisqu'il avoit été blessé en défendant son fils, elle ne souffriroit point qu'il sortît de sa maison qu'il ne fût gueri. Le lende-

main Dom Lorenço fit de nouvelles instances pour avoir le malade, qu'il aimoit aussi tendrement que s'il eût été son enfant. La Marquise demeura toujours ferme dans sa resolution; & le Chirurgien qui en avoit soin étant survenu, Dom Lorenço voulut, pour sa consolation, voir l'état de la blessure; mais la Marquise lui ayant encore refusé de lui laisser voir, sans qu'elle pût donner nulle raison valable pour s'en défendre; Dom Lorenço crut que la blessure de son parent étoit mortelle, & que c'étoit pour cela qu'on faisoit difficulté de lui faire voir. Cette raison l'obligea de faire venir deux autres Chirurgiens trés-habiles, en qui il avoit de la confiance, & de les prier d'assister à la visite de cette blessure, afin de lui en dire leurs sentimens. Christine, qui étoit plus affligée des soins importuns de son parent, que des douleurs de son mal, fut obligée pour s'en débarrasser, de lui faire la même confidence qu'elle avoit faite à la Marquise. Dom Lorenço avoit de la peine à y ajoûter foi, & croyoit qu'on se mocquoit de lui, jusques à ce que la Marquise le lui eût confirmé fort serieusement. Peu de tems aprés cette Belle se trouva guerie, quasi plutôt qu'elle ne l'eût desiré; & s'imaginant bien qu'un secret, qui étoit sçu de plusieurs personnes, ne pouvoit pas

manquer d'être divulgué ; elle ne voulut point s'exposer à la discretion de tant de gens, & s'étant retirée chez Dom Lorenço, malgré la resistance de la Marquise, qui vouloit toujours la retenir auprés d'elle, son parent lui fit apporter un habit de fille, qu'elle porta toujours du depuis, & elle eut tant de confusion de ce qui lui étoit arrivé, qu'elle ne voulut plus sortir de sa chambre.

Le jeune Marquis d'Osseyra, ayant appris dans sa famille cette metamorphose, se rendit d'abord chez Dom Lorenço, pour voir son ancien Camarade, plus par un esprit de curiosité, que par aucun autre mouvement. La Marquise d'Aytona de son côté, souhaita passionnément de la voir, & de la retirer auprés d'elle : mais Christine demeura constante à ne voir personne ; & pour se délivrer de leurs importunités, elle pria son parent de vouloir la mettre dans un Convent pour quelques mois, & de publier cependant qu'elle étoit repassée en France. Dom Lorenço approuva son dessein, & alla voir la Superieure des Ursulines, pour la prier de recevoir sa parente au nombre de ses Pensionnaires. Etant convenu avec elle de toutes choses, Christine fut menée secretement dans le Convent des Ursulines, où elle fut bien reçue de tout le monde ; sa beauté

lui attirant l'affection de toutes celles qui la voyoient : mais dés qu'elle y eut été asſés long-tems pour faire connoître ſon eſprit, & ſon humeur enjouée, toutes ces bonnes Filles ſe faiſoient un plaiſir ſingulier de la poſſeder ; & elle s'étoit acquis une ſi grande autorité parmi les Penſionnaires, qu'elles ne faiſoient rien ſans ſon avis.

Il y avoit prés de ſix mois qu'elle étoit dans cette retraite, à l'abri de tous les grands évenemens, lorſque la fortune, ennuyée de la voir ſi tranquille, lui ſuſcita de nouvelles affaires, qui la jetterent dans de grands embarras. Les Prelats en Eſpagne ſont fort exacts à viſiter les Maiſons Religieuſes, autant pour la conſolation de ces ſaintes Filles, qui ont une grande veneration pour eux, comme pour s'acquitter de leurs charges ; & l'Archevêque de Saragoce étant allé viſiter le Convent de ſainte Urſule, les Religieuſes, aprés avoir reçu ſa benediction, le regalerent d'une petite Comedie aſsés réjouiſſante, dans laquelle Chriſtine repreſentoit Dom Sanché Abarca Roi d'Arragon, dont elle s'acquitta admirablement bien. L'Archevêque, qui avoit vu pluſieurs fois Chriſtine Ecolier, la voyant encore vêtue en homme, la reconnut d'abord, & d'autant plus facilement, que Chriſtine étant d'une beauté parfaite, & d'une taille ſingu-

liere,

liere, il étoit difficile de trouver en Espagne des personnes de son air. La Comedie étant finie, ces bonnes Religieuses, qui s'attendoient à de grands applaudissemens du bon succés de leur piece, furent fort étonnées de voir l'indignation & la colere peintes sur le visage de ce Prélat, qui ayant appellé en particulier la Superieure avec deux des plus anciennes, leur dit qu'il étoit fort scandalisé, de voir qu'au mépris de leur Regle, & au grand scandale de tant de bonnes Ames qu'il y avoit dans cette Communauté, elles eussent eu la hardiesse d'introduire un jeune homme dans leur Convent, pour lui faire representer la Comedie avec leurs Pensionnaires. Les Religieuses se regardoient sans rien répondre : la Superieure se trouvant plus surprise que les autres, prit la parole, & assura l'Archevêque qu'il n'y avoit point d'homme parmi leurs Pensionnaires, n'y en ayant aucune qui ne fût depuis longtems dans leur Maison, & qu'elle ne connût trés-bien. L'Archevêque, qui croyoit d'être bien sûr du contraire, lui demanda qui étoit celle qui avoit representé Dom Sanché, & depuis quel tems elle étoit dans leur Maison. A quoi elle répondit, que c'étoit une Françoise parente de Dom Lorenço; qu'il leur avoit extrêmement recommandée, & dont les mœurs étoient sans

reproche. Que vous êtes credules, innocentes Filles, dît l'Archevêque, c'eſt un loup que vous avez enfermé parmi vos brebis ! Les bonnes Meres faillirent à tomber de leur haut, & ſans autre éclaircissement, prierent ce Prelat de trouver bon de le faire arrêter ſur l'heure, afin de le faire punir exemplairement. L'Archevêque, qui étoit un homme fort ſage, ne fut pas de ce ſentiment, & leur repreſenta les inconveniens qu'il y avoit de faire éclatter cette affaire, qui ne ſerviroit qu'à divertir le public, & à deshonorer leur Communauté ; ajoûtant qu'indubitablement ce jeune homme avoit été aveuglé par la paſſion violente qu'il avoit pour quelque Penſionnaire : qu'il falloit les épier, pour tâcher à les ſurprendre, & enſuite les faire marier. Les Religieuſes reçurent avec beaucoup de reſpect le conſeil de l'Archevêque ; & aprés l'avoir remercié, lui promirent de le ſuivre entierement.

Dés qu'il fut ſorti, la Superieure fit appeller la Sœur qui avoit la direction des Penſionnaires ; & s'étant informée fort exactement du détail de la vie de Chriſtine, & quelle étoit ſa meilleure amie, elle apprit qu'elle vivoit dans une étroite amitié avec Zéraphine Cortés, qui étoit une des mieux faites du Convent, & un des plus riches partis de la Ville. C'eſt ſans doute cette malheu-

reuse qui s'est deshonorée, & qui a profané notre Convent, dît la Superieure; & sans se souvenir du secret que l'Archevêque lui avoit si fort recommandé, elle fit sur l'heure convoquer le Chapitre, & exposa, la larme à l'œil, à ses Sœurs, le malheur qui étoit arrivé à leur Communauté; leur demandant conseil sur une affaire si importante. Plusieurs, & principalement les plus vieilles, qui n'étoient plus sensibles aux plaisirs de la jeunesse, opinerent à les mettre en Justice: mais la pluralité l'emporta, & il fut resolu que Christine & sa pretendue Maitresse seroient renfermées chacune dans un cachot separé, où elles jeûneroient au pain & à l'eau, en attendant que M. l'Archevêque eût obtenu de Dom Francisco Cortés, pere de Zeraphine, leur grace, & le consentement de les marier. Ayant ensuite été interpellées en plein Chapitre, on leur dît toutes les injures dont des personnes fort irritées se peuvent aviser. Christine, qui dans le commencement croyoit que c'étoit une raillerie, ne pouvoit s'empêcher de rire; mais voyant que c'étoit tout de bon, elle voulut se justifier: ce fut pourtant inutilement, car sans lui donner le tems de parler, on les enferma; & l'ordre fut executé avec tant de rigueur, qu'on ne leur donna que de méchantes paillasses pour se coucher.

Christine fit dire à la Superieure par sa Geoliere, que pour lui faire connoître qu'elle s'abusoit, elle n'avoit qu'à la faire visiter, & qu'elle vouloit subir le plus rigoureux châtiment dont on pourroit s'aviser, si elle n'étoit faite comme les autres femmes. Cela fut rapporté à la Superieure; mais elles étoient toutes si préoccupées, qu'il ne s'en trouva pas une qui voulût se charger de cette commission, par la frayeur de trouver des choses irregulieres, dont les Religieuses ont beaucoup d'horreur.

Dom Francisco Cortés, ayant été averti secretement de l'affaire, vouloit qu'on les traitât en Vestales criminelles, & qu'elles fussent enterrées vives. L'Archevêque, qui cherchoit des temperamens, envoya querir Dom Lorenço; & aprés lui avoir exageré l'énormité du crime qu'il avoit commis, en introduisant son parent chez les Ursulines sous un habit de fille; il lui demanda, sans lui donner le tems de répondre, la qualité & les biens de ce malheureux. Dom Lorenço, fort étonné d'entendre ce long discours, lui apprit les aventures de Christine, & lui fit connoître clairement qu'il s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit fait de ces deux jeunes personnes; ajoutant que la Marquise d'Osseyra pourroit lui confirmer ce qu'il venoit de lui dire. L'Archevêque n'en demanda

pas davantage, & s'en alla sur l'heure au Convent des Ursulines desabuser ces pauvres Religieuses, en leur apprenant tout ce qui étoit arrivé à Christine depuis qu'elle étoit en Espagne. On mit en liberté les deux Pensionnaires, qui remercierent l'Archevêque, & furent les premieres à rire, & à se divertir de leur malheur.

La Marquise d'Osseyra, ayant sçu que Christine étoit dans ce Convent, & non pas en France, comme on lui avoit assuré, alla la voir avec la Marquise d'Aytona sa fille, qui fut ravie de l'embrasser. Le jeune Marquis, qui étoit à la campagne, ayant appris cette agreable nouvelle par une lettre de sa sœur, revint en poste exprés pour voir Christine, qui lui parut si charmante dans son habit naturel, que dés ce moment l'amitié qu'il avoit eu pour elle, devint quelque chose de plus fort. Christine s'en étant apperçue par les discours qu'il lui tint, & par l'égarement où il étoit, voulut se retirer, & lui declara, que s'il ne changeoit de langage elle ne le verroit plus. Le Marquis, pour la retenir encore quelque tems, lui promit tout. Il la pria ensuite de trouver bon qu'il la visitât du moins trois fois la semaine. Christine ayant rejetté cette proposition, lui permit de la voir une fois tous les quinze jours.

Cependant toutes les Religieuſes s'empreſſoient à faire leur paix avec Chriſtine & ſa compagne, leur témoignant le chagrin qu'elles avoient du mauvais traitement qu'on leur avoit fait ; & dans cette explication, chacune vouloit perſuader qu'elle avoit opiné en leur faveur : mais toutes demeurerent d'accord qu'une certaine Dame, qui étoit celle qui avoit ſoin du Chœur, avoit été la plus opiniâtre à les perdre ; & voyant qu'elle n'y pouvoit pas réuſſir, elle avoit inſiſté pluſieurs fois à une diſcipline publique. Il eſt vrai que c'étoit celle en qui Chriſtine avoit le plus de confiance, & qu'elle croyoit ſa meilleure amie, parce qu'ayant le ſoin du Chœur, & de la Sacriſtie, elle prioit ſouvent Chriſtine, qui étoit fort adroite de ſes mains, de lui aider à nouer les rubans dont elle paroit l'Autel. Cette Religieuſe étoit d'une avarice épouvantable, & ne trouvant pas à ſa fantaiſie les Cierges qu'un Marchand fourniſſoit pour le Convent, elle avoit entrepris de les faire avec le ſecours de quelque autre de ſon humeur : mais ſon économie lui réuſſiſſoit ſi mal, & ces Cierges éclairoient ſi peu, que la nuit on ne voyoit quaſi point dans le Chœur. Cela donnoit fort à rire aux autres, & principalement aux Penſionnaires, qui la haïſſoient mortellement. Elles

avoient toutes resolu de lui faire piece : Christine ayant trouvé moyen d'avoir de la poudre, de concert, & avec le secours de sa fidele amie Zeraphine Cortés, joignit deux cartes, & les ayant pliées en forme de tuyau, les couvrit de cire, & les remplit de poudre si adroitement, que personne n'eût douté que ce ne fût de veritables cierges. Elles eurent même l'adresse d'y mettre des petites méches, qui pouvoient bruler un demi quart d'heure avant que d'arriver à la poudre. Le soir, comme l'heure d'aller au Chœur approchoit, elles ôterent les cierges qui étoient sur les chandeliers & mirent les leur à la place. Dés qu'ils furent allumés, on remarqua d'abord qu'ils éclairoient moins qu'à l'ordinaire. Cela ne surprit personne; mais la bonne Religieuse qui croyoit les avoir faits, s'impatientant de les voir éclairer si peu, voulut en redresser un, & faire écouler un peu de cire qui étoit fondue. Dans ce moment le feu prit à la poudre, & fit le même effet qu'un coup de fusil ; la pauvre Religieuse tomba à la renverse, & toutes les autres en furent si troublées, qu'elles furent sur le point de s'enfuir. Une des plus hardies s'étant approchée pour secourir la Sœur Choriste ; l'autre cierge, qui avoit un peu plus tardé à faire son effet, partit avec plus de bruit que le precedent. Cela acheva de mettre la

confusion parmi ces bonnes Sœurs ; dont les plus timides s'enfuirent, & les autres restérent pour secourir leur Compagne. Christine & son Amie rioient seules de toute leur force, pendant que toute la Communauté étoit en desordre. Le lendemain on fit divers raisonnemens sur cét accident ; la plusspart crurent que le diable s'en étoit mêlé, & que les cierges étoient ensorcelés : la Choriste ne voulant plus se mêler d'en faire, l'on fut obligé d'en reprendre du Marchand qui avoit accoûtumé d'en fournir.

La Marquise d'Aytona, qui se trouvoit seule par l'absence de son mari, que des grands Emplois tenoient attaché à Madrid, souhaitoit depuis fort long-tems, mais asés inutilement, d'avoir Christine auprès d'elle. Un jour comme elle étoit à la veille de partir pour aller passer quelques jours à la campagne, elle la pria si instamment de vouloir l'y accompagner, qu'elle ne put enfin s'en dispenser. Comme le divertissement des Dames Espagnoles est aussi mediocre à la campagne qu'à la ville, parcequ'elles demeurent presque toujours renfermées dans leur chambre, & ne reçoivent de visites que de leurs parens les plus proches ; le Marquis d'Osseyra, profitant du privilege que lui donnoit sa qualité de frére, ne manquoit pas d'y aller tous les

les jours voir sa sœur, mais c'étoit moins pour l'amour d'elle, que pour le plaisir d'y voir Christine dont il étoit charmé. Dans quelques-unes de ses visites il trouva le moyen d'entretenir cette Belle de sa passion, de lui en faire connoître la violence avec des paroles fort tendres; & de l'assûrer qu'elle dureroit autant que sa vie. Christine, sans lui donner le tems d'en dire davantage, le pria de se défaire de son amour, puis qu'en l'état où elle se trouvoit, il sembloit qu'il se proposât d'en faire seulement une Maitresse, n'y ayant pas d'apparence qu'il voulût épouser une Etrangere, dont il ne connoissoit ni la qualité ni les biens. Mais l'amoureux Marquis lui ayant juré plusieurs fois qu'il l'épouseroit quand elle le voudroit; Christine, quoique la personne du monde qui avoit le moins de penchant à l'amour, ne laissa pas de lui dire pour le satisfaire, que s'il persistoit pendant deux ans dans cette resolution, & sans qu'il parût qu'il n'eût aucun mauvais dessein, elle lui permettroit d'esperer: que cependant elle lui demandoit, comme une marque sensible de sa passion, de ne lui en plus parler, & de se contenter de ce qu'elle venoit de lui promettre. Le Marquis étoit si respectueux, qu'il se retira de peur de l'importuner davantage; & resolut de garder le silence pendant

deux ans, pour essayer de vaincre par son obeïssance & par ses soins l'insensibilité de sa Maitresse.

La Marquise avoit fait venir un Chasseur qui avoit la reputation d'être le plus habile Tireur qu'il y eût en Espagne. Un jour, par complaisance pour Christine, elle sortit dans son carrosse pour voir l'adresse de ce Chasseur, qui tira cinq coups sur des Perdrix en volant, & n'en tua que deux. On ne laissa pas de l'admirer, parceque dans ce pays-là peu de gens se mêlent de tirer en volant. Christine, mépriſant la pretendue adresse de cet homme, descendit du carrosse, prit le fusil du Marquis d'Osseyra, qui les avoit accompagnées, & se mit en disposition de tirer la premiere Perdrix qui partiroit. Il en partit heureusement une compagnie. Christine ayant tiré dessus, en tua trois; & sans s'arrêter aux applaudissemens qu'on lui donnoit, elle rechargea son fusil, & ayant vu remettre les Perdrix en divers endroits, elle en fit relever deux, qu'elle tua l'une après l'autre. La Marquise & son frere avoient encore de la peine à croire ce qu'ils voyoient: ils l'obligérent neanmoins de rentrer dans le carrosse, craignant qu'un exercice si violent ne l'incommodât, & la remenérent au Château presque malgré elle. Le Chasseur eut tant de confusion de voir qu'une

fille étoit plus adroite que lui, qu'il n'osa plus se mêler de ce métier; & la Marquise ne put jamais obtenir de lui qu'il revint une autre fois chasser en leur presence.

Christine reçut en ce tems-là des lettres de Bearn, par lesquelles elle apprit la mort de son pere, & le desir extrême que sa mere avoit de la revoir: ce qui l'obligea de prier la Marquise de la remener à Saragoce pour conferer avec son parent sur l'état present de ses affaires. Dès qu'on y eut appris son retour, elle fut visitée de la plupart des personnes qui l'avoient connue. Il sembloit même que ses anciens camarades d'école pretendissent être en droit de devenir ses amans. Dom Philippe de Palafox, de qui j'ai déja parlé, étoit un de ceux qui marquoient le plus d'empressement à lui faire connoître qu'elle ne leur étoit pas indifferente. Et quoique parmi cette nombreuse foule d'Amans cette Belle demeurât toujours dans la même tranquillité; Dom Philippe sans se rebuter du peu de progrès de ses soins, crut qu'il pourroit mieux réussir à lui plaire par une serenade, qu'il lui donna la nuit sous ses fenêtres. Christine, qui n'étoit pas de l'humeur des Dames Espagnoles, qui toutes aiment cette sorte de galanterie, s'en trouva si offensée par l'éclat que cela fit dans sa rue, où l'on mal-

traita deux ou trois perſones qu'on vouloit empêcher d'y paſſer ; qu'elle ne voulut plus voir Dom Philippe, ni ſe montrer à perſone, pas même au Marquis qui étoit l'Amant du monde le plus reſpectueux. Celui-ci qui étoit inconſolable d'être privé de la voir, n'eut pas plûtôt appris le ſujet de l'indignation de ſa Maitreſſe, qu'il reſolut d'en demander raiſon à Dom Philippe : il le fit avec beaucoup de valeur, mais avec ſi peu de ſuccès, qu'il y reçut deux grands coups d'épée qui le mirent à la diſcretion de ſon rival, lequel pour profiter de cét avantage voulut exiger de lui qu'il lui cedât Chriſtine ; mais le Marquis ayant mieux aimé perdre la vie que de renoncer à ſa Maitreſſe, Dom Philippe ſe contenta de l'avoir mis hors de combat. Lorſque la Marquiſe d'Oſſeyra ſa mere le vit en cét état, & qu'elle eût appris que Chriſtine étoit la cauſe de cette querelle, elle s'emporta contre elle, & lui dît tout ce qu'une forte colere & une douleur ſenſible peuvent inſpirer à une mére affligée. Sa fille qui y étoit accourue tâcha de la conſoler, & de détourner les violentes reſolutions qu'elle vouloit prendre contre Chriſtine : mais elle ne put l'empêcher de faire dire à Dom Lorenço, que ſi Chriſtine faiſoit un plus long ſejour en Eſpagne, elle iroit mettre le feu dans ſa maiſon.

Christine qui étoit sur le point de partir pour retourner dans son pays, hâta son voyage de quelques jours. A son retour en Bearn, elle fut parfaitement bien reçue de sa mere, du moins autant qu'une fille tendrement aimée le pouvoit esperer d'une mère affligée, qui sentoit encore un reste de douleur de la mort de son fils.

Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la Province ayans su son arrivée allérent lui faire leurs complimens. Elle leur parut si aimable, qu'en moins d'un mois on lui proposa plusieurs partis avantageux : sa mere étoit même dans des engagemens avec un Gentilhomme des plus considerables de ce pays-là. Mais Christine, qui aimoit sa liberté, soit qu'elle eût un penchant secret pour le Marquis, ou qu'elle eût naturellement de l'aversion pour le mariage, déclara qu'elle ne vouloit point se donner un maître ; & que puisqu'elle se trouvoit dans un pays où les personnes de son sexe ne sont pas esclaves, elle prétendoit jouir de ce privilége. Les plus empressés se flattérent d'abord de la vaincre par leurs assiduités, & ne se rebutérent qu'après avoir reconnu qu'elle les traitoit tous indifféremment, & qu'elle ne leur tenoit compte d'aucun service.

Cependant après que le Marquis d'Osseyra fut gueri de ses blessures, &

qu'il eut appris le départ de sa Maitresse, il en fut sensiblement affligé; & il l'auroit suivie en France, si la crainte de lui déplaire ne l'en eût empêché. Il prit le parti d'envoyer un de ses domestiques passer les Pyrenées, & le chargea d'une lettre avec ordre de la rendre de sa part à Christine. Comme il y a bien de l'apparence que cette lettre étoit fort tendre & fort passionée, je suis bien fâché de ne pouvoir en donner ici une copie : mais la Marquise ayant découvert cette intrigue, fit arrêter le Messager en chemin, brula la lettre, & l'obligea par de grandes menaces d'écrire à son fils que sa Maitresse étoit mariée; & qu'elle avoit sacrifié sa lettre à son mari, qui après l'avoir lue, l'avoit jettée au feu. Ces nouvelles donnérent tant de chagrin au passionné Marquis, qu'il tomba dans une langueur qui pensa le mettre au tombeau. Enfin, vaincu par l'importunité de ses parens, il alla à Madrid, où l'ambition prit bien-tôt la place de l'amour, comme il arrive dans tous les pays, au grand préjudice de la gloire des Dames.

Dom Philippe fut plus fidélement servi; car ayant envoyé des gens affidés en Bearn pour apprendre la verité de ce qu'on lui avoit écrit du mariage de sa chére Christine, on lui rapporta qu'elle n'étoit pas mariée, & qu'elle

alloit assés souvent à la chasse, qui étoit sa plus forte passion. Ce rapport lui inspira la pensée de l'enlever ; & il se fortifia d'autant plus dans ce dessein, qu'il crut que jamais elle ne répondroit à sa passion. Un homme du pays qu'il avoit gagné par ses liberalités, & qui s'offrit d'être son guide, acheva de le déterminer par la grande facilité, qu'il lui fit voir dans l'execution de cette entrepriſe. Dom Philippe accompagné de cét homme & de deux autres bien montés, passa les montagnes, & se rendit le troisiéme jour à l'entrée de la nuit dans un Village près de Meyrac ; & afin que son arrivée fît moins d'éclat, il envoya loger ceux qui l'accompagnoient dans un autre Cabaret. Le lendemain de bon matin son espion fut en campagne, & lui rapporta que Christine ne sortiroit point ce jour-là ; & que le jour suivant elle devoit aller visiter une de ses parentes à une lieue de-là. Dom Philippe s'étant fait informer du chemin qu'elle tiendroit, & à peu près de l'heure de son départ, donna ordre à ses gens de s'en aller au petit pas, & de se tenir sur ce chemin. Il les suivit quelque tems après avec son guide, & fut assés heureux pour y arriver précisément dans le tems que Christine passoit suivie seulement d'un laquais. Aussi-tôt que Dom Philippe la vit paroître, il en

fut si troublé, & tant de diverses passions l'agitérent dans ce moment, qu'il fut sur le point de changer de sentiment, & de lui demander pardon de sa témerité. Cette rencontre inopinée fit le même effet sur Christine, qui soupçonna d'abord son dessein : mais elle n'eut plus sujet d'en douter, lors qu'ayant voulu retourner sur ses pas sous pretexte de le recevoir dans sa maison, il s'en défendit, & lui déclara qu'il étoit venu pour la remener en Espagne, où il ne pouvoit vivre éloigné d'elle, l'assûrant qu'il l'épouseroit dès qu'il y seroit de retour. Christine dissimulant sa surprise par une presence d'esprit ordinaire aux personnes de son sexe, lui montra un visage riant, lui témoigna qu'elle étoit fort sensible à la violence de sa passion, & qu'elle étoit prête à retourner en Espagne pour recevoir l'honeur qu'il vouloit lui faire de l'épouser ; qu'elle le prioit seulement de lui donner autant de tems qu'il lui en falloit pour se disposer à ce voyage avec plus de bien-seance. Dom Philippe, credule comme le sont d'ordinaire les amans de bonne foi, fut charmé de n'être plus obligé d'employer la violence, & de pouvoir esperer qu'il posséderoit Christine sans l'outrager. Comme il se flattoit d'en être aimé, il abbandonna un dessein que son seul desespoir lui avoit

inſpiré, & s'abbandonna de bonne foi à tous les expediens qu'elle lui propoſa. Ils reprirent donc le chemin de Meyrac ; où Chriſtine, ravie d'avoir évité ce peril, marqua beaucoup d'empreſſement à le bien recevoir. Sous ce pretexte elle donna diverſes commiſſions au peu de gens qui ſe trouvérent ſous ſa main ; & le fit ſi adroitement, que quelques Gentilshommes des environs qu'elle invita, ſe rendirent à Meyrac dès le même ſoir. Ils furent fort ſurpris à leur arrivée d'apprendre cette aventure. De ſorte que, animés par un zele indiſcret & par la colere de la mére, ils concertérent un deſſein violent contre Dom Philippe. Mais Chriſtine qui étoit de l'humeur de la plûpart des femmes, qui ne haïſſent jamais mortellement les amans même qu'elles ne veulent point aimer, fatiguée d'ailleurs des éclats qu'elle avoit déja causés, ne put ſe reſoudre à venger ſi cruellement une entrepriſe qui n'étoit que l'effet d'une paſſion qu'elle avoit fait naître. Elle ſe contenta donc d'entrer dans la chambre de Dom Philippe ſuivie de cette Nobleſſe, & de lui déclarer avec pluſieurs témoignages de conſideration pour ſa perſone, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à ſe marier ; & ſe retira auſſi-tôt, pour ne pas entendre les reproches d'un Amant au deſeſpoir. Dès qu'elle fut ſortie de la

chambre, les Gentilshommes de sa compagnie qui y restérent après elle, presserent Dom Philippe d'une maniere assés dure de se retirer. Il retourna desesperé au cabaret où il avoit laissé ses gens, les fit monter à cheval avec précipitation, & marcha toute la nuit, occupé de sa passion, & détestant sa trop grande credulité. Quelque tems après, il alla demander de l'emploi au Duc de Saint Germain, Viceroi de Catalogne, peut-être à dessein de trouver l'occasion de se vanger sur d'autres François, des mauvais traitemens qu'il pretendoit avoir reçus de la cruauté de Christine. Cette Belle de son côté n'en fut pas quitte pour la peur que lui avoit fait l'Espagnol : car cette aventure, qui fut bien-tôt divulguée dans la Province, ralluma tout-à-coup la passion de ceux qui avoient déja inutilement soupiré pour elle. Sa mere & ses parens en prirent occasion de la presser d'épouser Marmon Gentilhomme d'un grand merite qui la recherchoit depuis long-tems, & dont les biens étoient fort à là bien-seance de ceux de Christine. Ce parti paroissoit si avantageux pour tous les deux, que leurs parens communs qui le desiroient avec un empressement égal, se hâtérent de dresser le contract sur l'assûrance que la Baronne donna d'y faire consentir sa fille. Mais Marmon, averti

de la violence qu'on faisoit à Christine en cette occasion, l'alla visiter ; & après s'être plaint de son indifference, l'assûra qu'il étoit prêt de retirer sa parole, & que ne voulant recevoir sa main que d'elle-même, il tâcheroit de la meriter par tous les services qu'il jugeroit lui pouvoir être plus agreables. Christine, qui jusqu'alors n'avoit pas daigné lui répondre, le voyant dans des sentimens si raisonables & si respectueux, lui déclara qu'elle ne sentoit aucune aversion pour sa personne, quoiqu'elle en eût une très-forte pour tout ce qui s'appelloit mariage ; qu'elle étoit resolue à préferer sa liberté à tous les autres avantages qu'on lui faisoit esperer ; & que s'il étoit de sa destinée de la perdre quelque jour, elle seroit ravie de la sacrifier à un homme qui lui paroissoit si raisonable. Cette réponse contenta Marmon, qui dês le lendemain pria ses parens de ne plus parler de cette affaire, & de lui donner le tems de vaincre par ses soins la resolution de cette Belle. Il se rendit fort assidu auprès d'elle, & en usa avec tant de discretion, ne lui parlant jamais d'amour, qu'elle reçut toujours fort gracieusement ses visites. Elle conçut pour lui beaucoup d'estime par une conduite si sage, mais non pas de l'amour.

Elle étoit une après-dînée à la chasse

des cailles accompagnée de Marmon & d'un de ſes amis, avec une tiraſſe & ſans fuſil, lorſqu'elle apperçut un gros dogue qui vint ſe jetter ſur ſon chien. Elle y courut pour lui faire lâcher priſe ; ce qui pour ſon malheur ne lui réuſſit que trop bien : car ce mâtin, irrité par quelques coups que Chriſtine lui donna, quitta le chien pour ſe lancer ſur elle, & la mordit au bras droit. Marmon, qui étoit accouru à elle, pourſuivit le chien qui ſe jetta à lui & lui donna auſſi quelques coups de dent : mais à la fin il le tua d'un coup de fuſil. Un moment après il vit venir deux ou trois Payſans armés de fuſils, qui couroient après cet animal, diſant que c'étoit un chien enragé qui avoit déja mordu trois ou quatre perſones. Chriſtine fut ſi effrayée de ce diſcours, que peu s'en fallut qu'elle ne tombât en foibleſſe. Elle ſe retira au logis avec precipitation, & envoya chercher un habile Medecin du voiſinage, qui l'aſsûra qu'il la guériroit, & lui ordonna pluſieurs remédes. Marmon étoit ſi tranſporté de cette malheureuſe aventure, que les divers mouvemens dont on le voyoit agité firent douter ſi la rage ne commençoit pas déja à faire en lui ſon effet. Il ſe défendit long-tems de prendre aucun remede, s'imaginant que ſon amour étant le plus fort, il n'avoit rien à craindre de

la rage, puiſqu'il étoit reſolu de ſuivre le deſtin de ſa Maitreſſe. Chriſtine en ayant été avertie, le fit conjurer de ſa part de ſe ſervir des mêmes remedes dont elle uſoit; l'aſſurant, pour l'y obliger, qu'elle prenoit beaucoup de part à ſa conſervation. Quelques jours après cet accident, il ſe répandit un bruit qu'une femme qui avoit été mordue par ce même chien étoit devenue enragée, & qu'on avoit été contraint de l'etouffer. On voulut cacher cette funeſte nouvelle au logis de Chriſtine: mais ſa mere, qui l'apprit malgré toutes ces précautions, en fut ſi allarmée, qu'elle reſolut malgré toute la Medecine, de mener ſa fille à Bayonne pour la faire baigner dans la mer; perſuadée que c'étoit un remede ſouverain à ce mal. Marmon voulut être de la partie; non pas tant pour ſa propre guériſon, que pour avoir le plaiſir de ſuivre ſa Maitreſſe. Dès le lendemain de leur arrivée ces Dames furent viſitées de toutes les perſones les plus conſiderables de la ville. Le Vicomte de Ronceval, qui pour lors ſe trouva à Bayonne, ne fut pas des derniers à leur rendre ſes civilités. Il étoit homme de bonne maiſon, de haute apparence, & avoit des biens trés-conſiderables dans le pays de Baſque: mais il étoit d'une vanité ſi inſupportable, qu'il croyoit faire honeur à une femme,

lorſqu'il vouloit bien ſe donner la peine de l'abborder. Chriſtine lui parut ſi aimable dès la premiere fois qu'il la vit, qu'il fit deſſein de retourner ſouvent chez elle. A la ſeconde viſite il devint rêveur; & ayant été une ſemaine entiere ſans la voir, parcequ'elle étoit dans les remedes, ſon imagination eut le tems de lui repreſenter cette charmante perſone avec tous ſes attraits & tous ſes charmes. Il eſt vrai qu'à la troiſiéme viſite il entra chez cette Belle dans le deſſein de lui faire une déclaration d'amour; mais cependant il n'en fit rien, parcequ'il ne put de tout le jour ſe trouver ſeul avec elle. Il ſe retira pour cette fois ſi amoureux, qu'il en perdit la raiſon; mais ce fut un des moindres triomphes de l'amour en cette occaſion. Le lendemain il étoit à peine huit heures qu'il demanda à la voir: mais on le pria de remettre ſa viſite à l'après-dînée. Ces Dames ne faiſoient que de ſortir de table lorſqu'il entra dans leur appartement; & il fut aſſés heureux dans ce moment pour rencontrer Chriſtine ſeule, parceque ſa mere étoit occupée à donner quelques ordres. Il profita de l'occaſion, & débutta par dire à cette Belle qu'il avoit la meilleure nouvelle du monde à lui apprendre. Comme elle prenoit un plaiſir ſingulier à entendre des nouvelles, & qu'elle s'intereſſoit

particulierement aux progrès des Armées de notre Victorieux Monarque ; elle le pria avec quelque sorte d'empressement de lui en faire part, ne doutant nullement qu'il n'eût à l'entretenir du gain de quelque bataille, ou du moins de la prise de Cambrai ou de Valencienne. Le Vicomte, plein de confiance, & tout-à-fait au-dessus de ces frayeurs timides que sentent la plûpart des Amans, lorsqu'il s'agit de déclarer leur passion à une Maitresse ; lui dît sans autre détour, qu'un homme d'un merite & d'une naissance distinguée, avec une fortune trés-considerable, l'adoroit, & avoit resolu de se marier avec elle, Christine, qui ne s'étoit nullement attendue à un pareil compliment, lui répondit que pour peu que cét homme fût de ses amis, il feroit bien de lui conseiller de se défaire de cette pensée ; parcequ'il pourroit fort bien arriver qu'avec toutes ces grandes qualités il perdroit son tems auprès d'elle. Cette réponse, loin de rebutter l'amoureux Vicomte, lui fit croire qu'il pouvoit bien n'avoir pas été bien entendu. Il lui dît qu'elle ne seroit pas si indifferente lorsqu'elle sauroit le nom du Cavalier : mais il pestoit dans son cœur de trouver en elle si peu de curiosité, & de se voir obligé de se nommer & de lui déclarer qu'il étoit lui-même ce Cavalier

dont il lui vantoit le mérite, la fortune & la passion. On lui épargna cette peine. Quand ce seroit vous-même, lui repliqua froidement Christine en le regardant, je n'ai rien à vous dire que ce que je vous ai dit. Il n'est pas possible, repliqua le Vicomte, que vous soyés asses ennemie de vous-même pour refuser un établissement comme celui que je vous propose: je veux bien par un excès de mon amour vous donner le tems d'y songer, & je ne doute point que vous ne changiés de sentiment lorsque vous en aurez compris tous les avantages. Quelqu'un étant survenu, mit fin à cét entretien: le Vicomte se retira, peu satisfait de sa Maitresse, mais non sans esperance de la flechir. Il revint deux jours après lui demander si elle avoit pensé à la proposition qu'il lui avoit faite. Il eût été fort inutile d'y penser, lui répondit Christine, puisque je n'avois rien à ajouter à ce que je vous ai répondu lorsque vous m'en avez parlé. Elle prononça ces mots avec si peu d'émotion, d'un air si dédaigneux, que le présomptueux Vicomte, outré d'un mépris si marqué, prit congé d'elle; & lui dit en se retirant que puisqu'elle avoit sçu si mal profiter de sa bonne volonté, on ne le trouveroit pas toujours de cette humeur. Christine, pour se délivrer entierement des visites

sites importunes de cet extravagant, fit dire à sa porte qu'elle étoit incommodée ; & peu de tems après reprit le chemin de Bearn avec sa mère.

Tout le monde avoit été charmé d'elle à Bayonne, & chacun en dît mille biens après son départ ; à la reserve du seul Vicomte de Ronceval qui avec des airs de son pays affectoit de dire par tout qu'elle avoit soupiré pour lui, & y ajoûtoit de ridicules circonstances pour rendre la chose plus probable. Christine ayant été informée de ces discours, en fut sensiblement touchée ; quoiqu'on l'assurât pour la consoler que le Vicomte étoit en possession de se donner de pareilles libertés, dont ceux qui connoissoient son caractere ne faisoient pas grand cas. Tout cela ne la satisfit pas ; elle fut même sur le point de retourner à Bayonne pour tirer raison de cette conduite insolente, ne manquant ni de courage ni d'adresse pour cela ; la seule crainte de donner matiere à de nouveaux contes l'en empêcha. Marmon ayant oui parler assés confusément de cette avanture, en conçut toute l'indignation & tout le ressentiment d'un veritable Amant. Pour s'en mieux éclaircir il alla voir sa Maitresse, & la trouva fort chagrine. Lui ayant demandé le sujet de son chagrin : Vous êtes le seul dans la Province qui l'igno-

riez, lui répondit-elle d'un ton fort ſerieux; il me paroît même extraordinaire qu'un homme qui m'a découvert ſa paſſion ſoit le dernier à apprendre qu'on m'a offensée. Marmon, qui avoit toute la délicateſſe d'un honête homme, lui fit une profonde reverence & ſe retira ſans lui rien dire. Il monta à cheval deux heures après, & ſe rendit en diligence à Bayonne; où il apprit à ſon arrivée que le Vicomte en étoit parti depuis quelques jours, pour aller prendre le divertiſſement de la chaſſe à une de ſes Terres. Il ne balança pas un moment à l'y aller chercher. Il y arriva préciſément dans le tems que le Vicomte ſortoit de ſa maiſon pour aller dîner chez un Gentilhomme de ſon voiſinage. Marmon, après les premiers complimens, lui fit connoître qu'il avoit à lui communiquer une affaire de la derniere importance, & qui demandoit que ce fût ſans témoins. Ronceval commanda à ſes gens de prendre les devans, & de dire à ſon ami qu'il lui menoit un Gentilhomme de Bearn qu'il ſeroit bienaiſe de connoître. Ils ſuivirent au petit pas en cauſant indifferemment; & lorſque Marmon vit que les gens du Vicomte étoient aſsés avancés, il lui déclara qu'il étoit venu pour lui demander raiſon de ce qu'il avoit dit au deſavantage de la plus charmante per-

sone de l'Univers. Ce discours surprit un peu le Vicomte, qui d'abord voulut tourner cela en raillerie ; mais lorsqu'il se vit presser de mettre le pistolet à la main, il lui répondit fort fierement, & se batit ensuite avec assés de valeur. Mais soit que Marmon fût plus brave, ou que l'amour l'eût rendu plus adroit, il lui tira son coup si à propos, qu'il le tua sur la place, & se retira ensuite dans une maison de la montagne qui appartenoit à un de ses amis. Il y demeura caché pendant plusieurs jours, pour se derober aux poursuites de ses parties, qui pour le perdre voulurent faire passer cette affaire pour un duel. Christine témoigna de la douleur en apprenant cette nouvelle ; elle eut pourtant de la peine à y faire consentir son cœur, qui ne demandoit pas moins qu'une victime pour s'appaiser. Après que la chaleur des premieres poursuites furent un peu rallenties, Marmon, impatient de revoir sa Maitresse, fit fort secrétement un voyage à Meyrac, & y fut reçu avec tous les témoignages d'estime & de reconnoissance qu'il pouvoit espérer de Christine. Lui ayant trouvé l'esprit occupé de l'embarras d'obtenir sa grace, elle lui dît qu'il étoit indigne d'un honête homme de la demander, qu'il falloit la meriter par ses services ; que puisque le Roi commandoit ses

Armées en perſone, il lui ſeroit aiſé de ſe faire connoître à ce Grand Prince, par quelque action d'éclat & de diſtinction, dont il pouvoit s'aſſurer qu'elle ſeroit le prix ; qu'auſſi bien c'étoit le ſeul chemin pour arriver à ſon cœur. Il eut une extrême joie de trouver en elle des ſentimens ſi éloignés des foibleſſes des autres femmes. Il prit congé d'elle, & lui promit en la quittant de ne jamais revenir qu'il ne lui eût fait connoître qu'il n'étoit pas tout-à-fait indigne de la part qu'elle prenoit à ſa gloire. Il mit ordre à ſes affaires le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & ſe rendit à Paris un peu avant qu'on partît pour la Campagne de Franche-Comté. Deux ou trois de ſes amis, qui ſervoient dans les Mouſquetaires, lui parlerent ſi avantageuſement de ces deux Compagnies conposées de l'élite de la Nobleſſe, que ce qu'ils lui dirent des occaſions frequentes que l'on y avoit de ſignaler ſon courage, lui inſpira l'envie d'entrer dans la ſeconde Compagnie. Monſieur de Jauvelle qui la commandoit le reçut avec plaiſir, & lui donna une caſaque qu'il a portée fort dignement, s'étant toujours diſtingué par une conduite ſage & pleine de bravoure. Au retour de la derniere conquête de la Franche-Comté, il écrivit à Chriſtine le détail de ce qui

s'y étoit passé : il lui manda même la mort de Floris, Capitaine dans Champagne, & parent de cette Belle, qui y avoit été tué ; & n'oublia pas d'employer toute son éloquence pour lui faire une vive peinture de la valeur intrepide, de la conduite, & des soins infatigables de Louis le Grand ; qui par des actions heroïques & connues de toute la Terre, efface toutes celles que l'Histoire nous vante des Alexandres & des Cesars, & tout ce que la Fable nous débite de tous ses Héros imaginaires : enfin il lui exagera fort le bonheur & les avantages de ceux qui avoient l'honeur de servir ce Monarque. Christine, dont le cœur ne respiroit que la gloire, fut si transportée par la lecture de cette Lettre, que sans s'embarrasser de la foiblesse naturelle de son sexe peu propre aux fatigues de la guerre, elle forma le dessein de disputer aux plus braves du Royaume l'honeur de bien servir un si digne Maître. Elle trouva dans la suite tant d'obstacles à sa genereuse resolution, que tout autre qu'elle eût abandoné un dessein qui paroissoit si temeraire. Elle en fit confidence à l'Abbé Disette qui étoit toujours de ses amis. Cet Abbé, après lui avoir inutilement representé tout ce qu'il crut propre à l'en détourner, lui promit enfin de la servir. La mort de sa mere

qui survint en ce tems-là, rendit l'execution de son dessein moins difficile, quoiqu'elle le retardât de quelque mois. Il lui survenoit tous les jours quelque nouvelle difficulté : de sorte que voyant qu'il lui seroit impossible de finir de long-tems toutes ses affaires, elle donna une procuration generale à l'Abbé ; & sous pretexte d'aller poursuivre un procès considerable au Parlement de Grenoble, elle s'y rendit ; & s'étant fort adroitement défaite des gens qu'elle avoit amenés de son pays, elle se travestit en Cavalier, prit un valet nouveau, avec lequel elle partit pour Paris, & se donna le nom de Saint Aubin. Dès la premiere couchée Saint Aubin rencontra un Gentilhomme de Provence qui alloit à la Cour, & qui fut ravi de trouver en lui une si bonne compagnie. Ce Provençal qui étoit frére de l'illustre Chevalier de Fourbin, fut si satisfait durant ce voyage de la conversation de Saint Aubin, & conçut tant d'estime pour lui, qu'il lui offrit tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour lui aider à obtenir un emploi proportioné à son merite. Mais Saint Aubin lui ayant fait connoître qu'il n'avoit jamais servi, & qu'il avoit quelque dessein de faire son apprentissage dans les Mousquetaires, il le presenta à son frére qui en commandoit la premiere Compagnie, & le lui

recommanda avec autant de soin que s'il eût été son fils.

Le lendemain du jour qu'il prit la casaque, le Roi fit une revue des Troupes de sa maison, & ce nouveau Mousquetaire ayant paru dans les rangs, il fut admiré de tous ceux qui y prirent garde : & comme si la France n'eût pas été capable de former un si beau visage, plusieurs de ses camarades dirent qu'il étoit Anglois, & neveu de Milord Douglas. Quoique cela fut sans fondement, personne ne s'informa de la verité, & la plûpart le crurent étranger. Quelque curieux qui se trouva dans le même rang où étoit Marmon, lui parla de ce nouveau Mousquetaire, & le convia de se détacher pour l'aller voir, lorsque la premiere Compagnie défileroit. Il fut si étonné de voir la ressemblance de ce pretendu Anglois avec sa Maitresse, qu'il ne put s'empêcher de dire à son ami que ce Mousquetaire avoit la mine & l'air d'une Demoiselle de son pays : & dès qu'il fut de retour à Paris, il écrivit une lettre à Christine qu'il croyoit encore en Bearn, par laquelle il lui exageroit la force de son imagination, qui lui remettoit incessamment ses charmes dans l'esprit ; que cependant ce n'étoit pas le seul bien dont il jouissoit, puisqu'il sembloit que le hazard de concert avec son amour eût amené

dans les Mousquetaires un jeune Anglois qui étoit son veritable portrait, mais dont la presence ne laisseroit pas de lui renouveller pendant la Campagne le chagrin de se voir éloigné d'elle. Saint Aubin, qui avoit resolu de ne se découvrir à Marmon qu'au commencement de la Campagne, s'étant apperçu que celui-ci l'observoit de fort près, & voyant bien qu'il lui seroit impossible de se cacher si long-tems, alla un jour le trouver dans sa chambre, où l'ayant rencontré seul, il lui dît en l'abordant qu'il avoit souhaité de faire connoissance avec lui, & que c'étoit le moins qu'il pût faire, pour répondre à l'empressement qu'il avoit témoigné dans deux ou trois occasions, de vouloir être de ses amis. Ce son de voix troubla Marmon d'une étrange maniere : son cœur lui disoit à tout moment, que c'étoit Christine qui lui parloit ; mais sa raison le persuadoit du contraire. Un soûris qui échapa dans ce moment à Saint Aubin acheva de le faire connoître. Dois-je en croire à mes yeux, dît Marmon, ou n'est-ce pas une illusion ? Saint Aubin, sans lui donner le tems de continuer, lui declara les motifs qui l'avoient engagé à se metamorphoser de la sorte ; & lui recommanda, sous peine de son indignation, de ne jamais le découvrir à qui que ce fût, lui promettant

mettant de reconnoître un jour sa discretion, & qu'après qu'ils auroient tous deux acquis de la gloire, ils se retireroient ensemble, & pourroient bien y passer le reste de leurs jours. Marmon, qui connoissant l'humeur de sa Maitresse, comprit bien qu'il seroit absolument inutile de pretendre lui faire changer de resolution; prit le parti de louer celle qu'elle avoit prise, en lui disant que c'étoit veritablement celle d'une grande ame. Il continuoit à lui dire cent choses obligeantes, & un peu trop passionées, lorsque Saint Aubin lui fit connoître qu'il falloit commencer à changer de langage, & s'accoûtumer à se traiter de cousins. Marmon lui promit de n'y point manquer; & lui tint si bien sa parole, que depuis ce tems-là personne ne s'aperçut jamais de leur intelligence.

Quelque tems après les Mousquetaires suivirent le Roi en Flandre: & cette Campagne qui fut celle de la prise de Limbourg, devint si ennuyeuse & si fatigante par des pluies continuelles dont on fut accablé, que tout autre que Saint Aubin se seroit rebuté d'un commencement si difficile. Marmon, qui en qualité de cousin lui rendoit des visites frequentes, étant un jour entré dans sa tente, & l'ayant trouvé fort las, ne put s'empêcher de

lui faire quelques remontrances : qu'il sentoit une peine inconcevable en lui voyant faire un métier si rude, & dont les plus vigoureux avoient de la peine à soutenir la fatigue. Il lui en parloit d'une maniere si tendre, & lui tint des discours si passionés, qu'un Mousquetaire de leurs camarades qui en avoit oui quelque chose à travers la tente, entra brusquement, & par son discours leur donna lieu de soupçoner qu'il jugeoit que ce qu'il avoit oui dire à Marmon ne pouvoit s'adresser qu'à une fille. Saint Aubin qui s'apperçut bien-tôt de ce que pensoit ce Mousquetaire, prit la parole, & dît que son fol de Cousin étoit amoureux avec tant de violence, qu'il lui parloit à tout moment de ses amours, & lui faisoit une repetition de ce qu'il diroit à sa Maitresse : puis adressant tout d'un tems la parole à Marmon, Je te conseille, lui dît-il, de lui écrire : Je ne suis pas assés bien avec elle pour cela, repliqua aussi-tôt Marmon. Le Mousquetaire donna aisément dans le panneau : il crut cet entretien plein de bonne foi, & se retira un moment après. Saint Aubin en prit occasion de representer à Marmon les inconveniens où il l'exposeroit infailliblement, s'il continuoit à lui tenir de pareils discours ; & exigea de lui qu'il ne lui parlât plus pen-

dant tout le reſte de la Campagne que comme de couſin à couſin.

On eut avis en ce tems-là que les ennemis, qui craignoient les approches du Roi, s'éloignoient toujours, & ſe retiroient vers leur pays; publiant, pour amuſer les peuples, qu'ils alloient aſſieger Maſtrich. Ce deſſein, quoiqu'incertain, obligea Sa Majeſté d'y envoyer un détachement de ſes Mouſquetaires ſous les ordres de Monſieur de Jauvelle: & parcequ'il n'y en avoit pas un de la Compagnie qui ne voulut être de ce détachement, dans l'eſperance de voir bien-tôt les ennemis; on fut obligé pour ne pas faire de jalous, de prendre le quatriéme de chaque rang, en continuant comme ils ſe trouveroient juſqu'au nombre qu'on demandoit. Le hazard voulut que Saint Aubin fût détaché. Marmon qui ne l'étoit pas, étant accouru à la premiere Compagnie, pour ſavoir le deſtin de ſon Couſin, apprit avec le dernier chagrin qu'il étoit du nombre des élus: & comme il ſentit dès ce moment toute la peine de ſon éloignement, il pria pluſieurs de ſes camarades de lui ceder leur place, feignant d'avoir des affaires de conſequence avec un Capitaine de la garniſon de Maſtrich. Mais comme ces Compagnies ſont composées de jeunes Gentilshommes également paſſio-

nés pour la gloire, il eut le déplaisir de n'en pouvoir trouver un seul qui voulût perdre une occasion où il espéroit de se signaler. Il fallut se resoudre à se separer. Marmon resta dans une si grande consternation, qu'il fut long-tems sans pouvoir s'en consoler. Cependant le détachement arriva à Maſtrich, où Monsieur le Maréchal d'Estrade les reçut avec beaucoup de consideration : & quoiqu'on n'eût jamais donné de logemens aux principaux Bourgeois, il voulut que dans cette occasion personne n'en fût exempt. Un des Officiers de la Ville, qui travailloit à faire les Billets, dit que pour ôter aux autres tout pretexte de plainte, il prendroit un Mousquetaire chez lui : & ayant remarqué Saint Aubin, dans le tems qu'il faisoit la distribution des logemens, il affecta de lui faire tomber en main son Billet ; ne doutant nullement qu'un jeune homme aussi bien fait ne fût d'une humeur paisible & accommodante. Ce Bourgeois, qui étoit homme fort riche, avoit une femme des mieux faites de la Ville ; & une sœur, qui par sa beauté & par son bien s'étoit attiré les vœux d'un grand nombre d'Officiers. Ces femmes, qui avoient oui parler plusieurs fois des desordres que font ordinairement les Soldats chez leurs hôtes, s'étoient fait une idée si terri-

ble de celui qui devoit loger chez elles, que la seule pensée de son approche les faisoit trembler. Cependant, comme c'étoit une necessité indispensable d'en loger quelqu'un, elles avoient pris leur parti, & s'étoient preparées à lui faire le meilleur traitement dont elles pourroient s'aviser. Saint Aubin étant arrivé à la maison de son hôte un billet à la main, ces Dames descendirent pour le recevoir. Son air qui inspiroit du moins de l'amitié aux plus indifferens, les surprit si agreablement, que ne pouvant se lasser de l'admirer, elles s'entreregardoient sans se parler, & faisoient connoître par ce silence & leur étonnement, la joie d'avoir si bien rencontré. La maniere obligeante dont il leur parla, & les excuses qu'il leur fit d'être obligé de les incommoder, achevérent de gagner le cœur de ces hôtesses. Elles voulurent même lui marquer sur l'heure l'estime & la consideration qu'elles avoient déja pour lui, en lui donnant la plus belle chambre de leur maison; quoiqu'elles lui en eussent destiné une autre. La propreté de cette chambre, qui étoit parée de plusieurs riches meubles, faisoit de la peine à Saint Aubin; qui fut enfin contraint d'y loger, après avoir fort inutilement employé toute sa politesse pour s'en défendre. Le Maître du logis,

qui s'étoit preparé à regaler son nouvel hôte, par une provision de quelques bouteilles de vin du Rhin qu'il s'étoit attendu de vuider avec lui; fut bien mortifié de le trouver aussi sobre à table, qu'il étoit modeste par tout ailleurs. Saint Aubin n'eut pas été deux jours dans cette maison, que son hôtesse l'aima éperduement. Rachel (c'est le nom de la belle-sœur) ne sentit d'abord que de la bonne volonté pour lui; mais après deux ou trois conversations, elle forma le dessein de faire la conquête de son cœur. Ses Amans lui avoient dit tant de fois qu'elle étoit aimable, & son miroir la confirmoit si souvent dans cette pensée, qu'elle ne douta point qu'elle ne réussît à donner de l'amour, dès qu'elle voudroit se donner le soin d'en inspirer. Ces deux Belles se contoient à tout moment mille nouveaux agrémens qu'elles découvroient tous les jours dans l'air & dans l'esprit de leur hôte, qui de son côté n'étoit pas fâché d'avoir rencontré un amusement aussi raisonable. Il passoit les journées entieres dans leur maison à se divertir à de petits jeux d'esprit qu'il leur apprenoit, & où l'on impose quelque peine à celui qui manque. Elles en prenoient occasion de le louer de sa complaisance en presence du mari, qui de son côté, ravi d'avoir chez lui un si

honête homme, se mêloit même quelquefois dans leurs divertissemens ; & lorsque sa femme faisoit une faute au jeu, il ne manquoit jamais de lui donner pour peine de baiser le Mousquetaire. Cette peine étoit tellement au gré de la Dame, qu'elle faisoit trés-souvent des fautes pour avoir le plaisir d'en être punie ; & le mari, pour faire le bon compagnon, disoit quelquefois qu'il pardoneroit une infidelité à une femme qui l'auroit commise en faveur d'un homme de si bonne mine. Rachel, qui s'étudioit à plaire avec une application singuliere, étoit au desespoir de voir que Saint Aubin témoignoit prendre du plaisir à pratiquer ces petites penitences avec sa sœur, sans marquer le moindre empressement pour elle. On peut juger de l'excês de sa jalousie par le dessein qu'elle fit d'en donner à Saint Aubin ; voici comment elle s'y prit. Elle attira dans sa maison un Chevalier de la garnison, que l'on me dispensera de nommer, & qui avoit déja soupiré pour cette Belle ; Saint Aubin qui étoit homme de fort bonne compagnie, fut ravi de celle de ce Cavalier, & lia avec lui un commerce si étroit, qu'il le mit en peu de tems de toutes leurs parties. Rachel enragée de trouver dans Saint Aubin non seulement la même tranquillité qu'à

l'ordinaire, mais encore un empreſſement pour le Chevalier, juſqu'à l'envoyer chercher lorſqu'il ſe faiſoit trop attendre; reſolut de ſe défaire de ce dernier, & lui fit une querelle de gayeté de cœur pour lui ôter l'envie de revenir. Le Mouſquetaire qui avoit ſes raiſons pour ſouhaiter de n'être pas toujours ſeul avec ces femmes, s'étant apperçu de cette brouillerie, ſe mêla de les raccommoder; & l'amoureuſe Rachel qui n'étoit plus en état de lui rien refuſer, lui accorda tout ce qu'il voulut. Le Chevalier qui nonobſtant les civilités de ſon ami, avoit toujours apprehendé de l'avoir pour rival, fut ſi ſenſible au bon office qu'il venoit d'en recevoir, qu'à l'heure même il lui fit confidence de ſa paſſion pour Rachel. Saint Aubin par reconnoiſſance lui promit de ne lui être pas inutile. Cependant les deux ſœurs s'étant enfin apperçues qu'elles aimoient toutes deux Saint Aubin, s'obſerverent de ſi près par la ſuite, que ſi par hazard il lui échapoit de dire quelque choſe d'obligeant à l'une, il falloit un moment après qu'il ſe juſtifiât envers l'autre. S'il étoit un quart d'heure hors de la maiſon, il falloit à ſon retour qu'il leur rendît compte de ce qu'il avoit fait. Elles avoient été juſques là de fort bonne intelligence, & n'avoient jamais rien eu de

caché l'une pour l'autre. La mariée plus hardie que Rachel, pour la prévenir & la mettre dans ses interêts, ou du moins hors d'état d'oser lui déclarer sa passion, lui fit confidence de la sienne; & lui demanda même son secours, en la priant d'employer son éloquence, lorsque l'occasion s'en presenteroit, pour faire connoître à Saint Aubin ce qu'elle sentoit pour lui. Rachel couvrant adroitement sa jalousie, ravie d'ailleurs d'avoir attrapé cette confidence, lui promit le secret, & ses bons offices; & sa sœur qui voulut profiter de cette bonne disposition, exigea d'elle que dès le même jour elle parleroit en sa faveur : elle ajouta qu'elle vouloit entendre cette conversation; mais que pour s'en épargner la confusion, & être témoin du service qu'elle lui rendroit, elle vouloit se tenir cachée derriere la tapisserie, d'où elle remarqueroit tout. Rachel se trouvoit fort embarrassée; mais comme il falloit continuer sa feinte, & que sa sœur avoit fait appeller Saint Aubin, & s'étoit déja cachée derriere la tapisserie, il fallut se contraindre, malgré la repugnance qu'elle sentoit à parler pour un autre contre son propre interêt. Le Mousquetaire étoit déja entré. Après un demi quart d'heure de conversation préparatoire, Rachel se jetta sur la

bonne mine & sur le merite du Cavalier, & lui dît qu'avec tant de bonnes qualités il ne devoit pas être surpris qu'une femme bien faite, & qu'il voyoit tous les jours, eût beaucoup de penchant à l'aimer : & l'ayant trouvé rêveur, elle ajoûta qu'il n'avoit qu'à bien examiner sa sœur, & qu'il découvriroit sur son visage la verité de ce qu'elle venoit de lui dire. Saint Aubin qui étoit rebuté de toutes leurs avances, dont jusques alors il s'étoit toujours défait avec esprit, lui répondit en termes generaux, que depuis le jour qu'il étoit entré chez elles il se sentoit fort obligé à l'une & à l'autre, & qu'il souhaiteroit être en état de leur donner des marques de sa reconnoissance. Rachel eût bien voulu en demeurer là : mais se souvenant qu'elle étoit observée, elle le pressa, en exagerant les charmes de sa sœur, dans l'esperance de tirer de lui une réponse plus positive. Vous voulez vous divertir, dît alors Saint Aubin ; mais puisque nous en sommes sur cette matiere, vous me permettrez de vous parler d'une passion aussi forte & aussi sincere que celle dont vous venez de m'entretenir est imaginaire. Rachel ne doutant point qu'il ne voulût parler pour lui-même, craignoit mortellement que sa rivale n'entendît cette déclaration ; & pour lui épargner ce

chagrin, elle fut sur le point de se retirer. La crainte de rebuter son aimable hôte la retint. Son frere qui dans ce moment survint fort à propos, la tira d'un grand embarras, mais non pas de l'inquietude où elle étoit d'apprendre cette pretendue déclaration. Peu de tems après l'ayant surpris seul, elle le fit insensiblement tomber sur le discours qu'il avoit commencé lorsque son frere étoit entré. Saint Aubin qui étoit bien aise de servir son ami, parla si avantageusement en faveur du Chevalier, & lui fit une peinture si vive & si touchante de la veritable passion qu'il avoit pour elle, que Rachel ne put s'empêcher de lui dire en soupirant; Cruel! comment pouvez-vous si bien persuader l'amour, vous qui en ressentez si peu? Elle eut tant de honte d'avoir lâché ces paroles, qu'elle se retira sans lui donner le tems de répondre: & ne pouvant se consoler de l'avoir trouvé insensible, elle s'abandonna à toute sa douleur, qui fit couler de ses yeux un torrent de larmes, soulagement ordinaire des personnes de son sexe. Sa sœur qui rêvoit incessamment aux moyens de vaincre cette indifference, crut ne pouvoir mieux y réussir que par ses liberalités: & parceque Saint Aubin, qui ne se démentoit pas si bien en toutes choses comme dans son habit,

avoit souvent admiré l'ouvrage de quelque linge de table qu'elle lui avoit fait voir, elle lui en offrit. Il fit beaucoup de difficulté de le prendre: mais elle l'en pria si instamment, sous pretexte que ce linge pourroit lui être necessaire à l'Armée, qu'il ne put se dispenser de l'accepter. Après ce premier present, elle voulut lui en faire un autre d'une Croix de diamans d'un prix considerable, qu'il ne voulut absolument pas recevoir : mais il n'en usa pas de même à l'égard d'une toilette trés-curieuse dont Rachel lui fit present. Il se répandit un bruit en ce tems-là que le Commandant des Mousquetaires avoit reçu ordre du Roi de ramener son détachement à Paris : cette nouvelle jetta Rachel & sa sœur dans une grande consternation. Cette derniere étoit à demi consolée de ce que sa rivale, qui étoit mieux faite & plus jeune qu'elle, n'avoit pas eu un sort plus heureux; mais Rachel en fut si troublée, que la seule pensée de voir éloigner son Amant la mit au desespoir; & que ne pouvant s'imaginer un malheur pareil à celui de le perdre, elle ne songea qu'aux moyens de le retenir. Ce prompt départ l'affligeoit plus que tout le reste; car venant à penser qu'elle avoit assés de bien pour faire la fortune d'un Mousquetaire, elle ne doutoit point

que Saint Aubin ne l'épousât avec plaisir, si elle avoit assés de tems pour en obtenir le consentement de ses parens, qui étoient déja dans des engagemens pour la marier à un jeune homme des plus considerables d'Amsterdam. Mais n'osant point exposer son amour au succès incertain d'une negotiation précipitée, elle prit une resolution la plus forte & la plus emportée dont une personne de ce sexe puisse être capable. Elle pria son frere de vouloir l'accompagner chez un oncle qui étoit son tuteur. S'étant trouvée seule avec ces deux personnes, qui étoient ses plus prôches parens, & les seuls à qui elle avoit à rendre compte de sa conduite, elle se jetta à leurs piés; & les ayant attendris par un preambule qui ne signifioit rien, elle leur declara qu'elle avoit eu le malheur de s'abandonner à Saint Aubin sur la parole qu'il lui avoit donnée de l'épouser, qu'elle craignoit cependant qu'il ne partît sans lui tenir parole, & que comme elle aimoit mieux mourir que de vivre deshonorée, elle les supplioit de vouloir lui pardonner, & en même tems ou de lui donner la mort, ou de la secourir pour obtenir la reparation de son honeur. Son frere qui avoit de l'estime pour Saint Aubin, & qui dans son ame n'étoit pas fâché de l'avoir pour beau-frere, ex-

cuſa ſa ſœur, & fit ſi bien que l'oncle, qui l'avoit déja menacée de l'abandonner, ſe joignit à eux, pour concerter enſemble les moyens de bien aſſurer cette affaire. Rachel, aveuglée par la violence de ſa paſſion, leur dît que le ſeul moyen de réuſſir étoit de les ſurprendre couchez enſemble, & de l'obliger à l'épouſer de gré ou de force. Cela leur parut ſi aiſé, qu'ils lui promirent de le faire: on convint d'une heure pour l'execution. Rachel ne manqua pas d'entrer dans la chambre de Saint Aubin, & l'ayant trouvé au lit, comme elle l'avoit prévu, elle ôta ſa robe de chambre, ſe coucha auprès de lui, & lui dît que s'il trouvoit trop d'emportement dans cette action, il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, qui l'avoit miſe dans un état à n'écouter plus ni raiſon ni bien-séance. Saint Aubin ayant voulu ſortir du lit, fut retenu par le bruit que firent l'oncle & le frere, qui dans ce moment entrérent dans cette chambre le piſtolet à la main. S'étant approchés du lit, on peut s'imaginer quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ayant levé le rideau ils reconnurent que les deux Amans étoient faits l'un comme l'autre! Rachel qui s'étoit déja apperçue qu'elle n'aimoit qu'une femme ſous l'apparence de ce beau Mouſquetaire, étoit dans un ſi

profond étonnement, qu'elle avoit de la peine à en revenir. Cependant, convaincue par sa propre experience, elle avoua à ses parens que la crainte de perdre cette aimable conquête qu'elle avoit crue réelle, l'avoit saisie avec tant de violence, qu'elle avoit pris le parti de se deshonorer dans leur esprit, pour s'en assurer la possession. Saint Aubin fort confus de cette avanture, les pria instamment de lui garder le secret : il leur dit qu'il y alloit de sa fortune, & que s'ils faisoient un mauvais usage de la confidence qu'il leur faisoit, il sauroit bien s'en vanger. Un interêt commun les obligea tous au silence : de sorte que les Mousquetaires étant partis le jour suivant, Saint Aubin fut délivré des railleries & des reproches de ses hôtesses.

A son retour à Paris il trouva Marmon, dans une extrême impatience de le revoir ; & pour le consoler d'une si rude absence, il lui fit une relation fidéle de tout ce qu'il avoit vu depuis son départ, & n'oublia pas même la moindre circonstance de ce qui s'étoit passé à Mastrich chez son hôte. Marmon en prit occasion de lui reïterer la priere qu'il lui avoit faite si souvent, de vouloir s'épargner tant de fatigues, en reprenant du moins l'habit de fille, puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir d'en reprendre les inclinations. Saint

Aubin, pour le contenter, lui promit de se retirer après qu'il auroit fait encore une campagne; parceque n'ayant point vu les ennemis dans toute la precedente, il vouloit du moins avoir la satisfaction de se trouver à une bataille avant que de quitter le métier.

Saint Aubin, étant logé à l'Hôtel de Nôtre-Dame, le Baron de Quincy qui y logeoit aussi, surpris de l'entendre si bien raisoner sur ce qui s'étoit passé pendant la campagne, souhaita d'être de ses amis : & ayant fait quelque démarche pour cela, le Mousquetaire y répondit avec tant de politesse qu'en peu de tems ils furent bons amis. Le Baron, qui n'avoit point d'habitude avec les femmes de Paris, mena Saint Aubin chez une Dame Flamande qui y avoit un procès; & en le lui presentant, il lui parla de son merite en des termes trés-avantageux. La Marquise de Belabre (c'est le nom de la Dame) jugeant de tout le reste par la bonne mine du Cavalier, le reçut parfaitement bien, & remercia le Baron de lui en avoir donné la connoissance. Cette premiere visite se passa si agreablement, que depuis ce tems-là Saint Aubin y retourna plusieurs fois; tantôt avec le Baron, & souvent seul, trouvant la conversation de cette Dame fort spirituelle. Ces frequentes visites lui donnerent occasion

caſion de faire connoiſſance avec deux ou trois perſones de la premiere qualité : & comme on étoit dans la ſaiſon du Carnaval, on propoſa un ſoir à la Marquiſe d'aller courre le Bal. Elle s'en défendit d'abord, ſur ce qu'il ne paroiſſoit pas dans l'ordre qu'une femme ſeule allât courre avec trois hommes. Quelqu'un de la compagnie s'aviſa d'un expedient qui fut generalement approuvé ; ce fut de donner un habit de fille à Saint Aubin qui étoit jeune, & qui paroiſſoit aſsés beau garſon pour bien ſoutenir ce perſonage. La Marquiſe, ſans lui donner le tems d'y faire reflexion, le prit par la main & le mena dans ſa garderobe, où elle lui donna un habit de femme trés-propre : elle ſortit pour lui laiſſer la liberté de s'habiller, & rentra un moment aprés pour lui mettre un tour de cheveux. Tout cet ajuſtement parut ſi naturel à ſon viſage & à ſa taille, que ces Cavaliers, & la Marquiſe même, ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer. Ils allérent enſuite en pluſieurs bals, & furent parfaitement bien reçus par tout. Ayant appris qu'il y en avoit un chez Monſieur de Straſbourg où il y avoit trés-bonne compagnie, ils y allerent, & il s'y trouva un ſi grand nombre de perſones de qualité, qu'on ne pouvoit y entrer qu'avec beaucoup de peine. Monſieur de Stras-

bourg qui avoit oui parler de la Marquise de Belabre, ayant sçu qu'elle étoit à son bal, lui fit beaucoup d'honnêtetés : & il trouva tant de graces dans celle qui l'accompagnoit, qu'il pria quelqu'un de la prendre pour danser, dont elle s'acquitta si bien, que la Marquise & tous ceux de sa compagnie en étoient dans la derniere surprise. Tout le monde la prit pour une Flamande, & personne ne s'informa qui elle étoit. Le Baron d'Angosse qui se rencontra dans ce Bal, se souvint de l'avoir vue à Bayonne ; & après l'avoir bien examinée, il la reconnut pour Mademoiselle de Meyrac. Il s'approcha d'elle, & lui fit un compliment pour lui marquer sa joie de la voir à Paris. Quoiqu'elle eût une presence d'esprit merveilleuse, elle ne laissa pas de rougir un peu de ce compliment ; neanmoins elle lui répondit, sans se défaire, qu'elle ne savoit ce qu'il vouloit lui dire, & qu'assurément il se méprenoit. D'Angosse lui en demanda pardon, & se retira. La Marquise, & celui qui lui donnoit la main, ne pouvoient s'empêcher de rire de cette avanture, & s'applaudissoient d'avoir si bien réussi dans le déguisement de Saint Aubin. D'Angosse qui s'apperçut qu'on rioit de sa mépriſe, & qui avoit de la peine à s'en desabuser, descendit pour cher-

cher les gens de la Marquise ; & en ayant trouvé un, il le pria de lui dire le nom de la Demoiselle qui étoit avec sa Maitresse. Ce Flamand, au lieu de lui répondre, lui rit au nés ; mais d'une si grande force, qu'il fut long-tems sans pouvoir parler. Il lui avoua à la fin que c'étoit un garson habillé en fille. D'Angosse rentra dans la salle, & s'étant approché de nouveau de cette belle personne, il lui dît qu'il venoit d'apprendre ce qu'il étoit ; mais qu'il l'assuroit que tous ceux qui le verroient dans cet équipage, & qui connoîtroient la Demoiselle dont il lui avoit parlé, y seroient infailliblement trompés. Il ajouta que s'il étoit d'humeur à se donner un plaisir singulier, il lui seroit aisé d'avoir de bonnes fortunes, en se produisant sous cet habillement chez des Dames de Bearn qui étoient arrivées depuis peu de tems à Paris ; & s'offrit même à l'y conduire. Saint Aubin, pour s'en défaire, le remercia, & lui dît froidement qu'il n'étoit point d'humeur à tromper persone. Un moment après le Bal finit, & tout le monde se retira : la Marquise fut si contente de cette partie, qu'elle pria tous ces Messieurs, & principalement Saint Aubin, de revenir souvent pour en faire de semblables. Mais Marmon ayant appris par quelque autre Bearnois qu'on avoit

vu au Bal un jeune Flamand vêtu en fille, qui étoit le veritable portrait de Christine; & que du depuis deux Gentilshommes de ce pays-là couroient avec d'Angosse tous les Bals de la Ville pour le rencontrer: il alla chez son Cousin pour lui faire part de cette nouvelle. Saint Aubin, pour le desabuser, lui dît ce qui s'étoit passé chez Monsieur de Strasbourg, & depuis ce tems-là il feignit d'être malade, pour se dispenser d'aller voir la Marquise, qui envoyoit tous les jours demander des nouvelles de sa santé. Insensiblement on tomba dans le Carême; il fallut oublier les plaisirs, & songer à des équipages pour la Campagne. Le Roi partit dês le quinziéme d'Avril, nonobstant la rigueur de la saison, pour aller assieger Condé: & le lendemain de l'arrivée de Sa Majesté au Camp, la tranchée fut ouverte. Trois jours après les Mousquetaires furent commandés pour prendre une demi-lune: & ils s'en acquitterent avec tant de vigueur, qu'après en avoir chassé les ennemis, ils entrerent dans la Ville, qui fut emportée d'assaut, & non pas par composition comme bien des gens l'ont cru. La clemence du Roi (qui se contenta de prendre prisoniers de guerre les troupes qui y étoient en garnison, sans vouloir profiter du droit de la victoire sur des malheureux qui

avoient très-bien fait leur devoir) avoit donné lieu à cette créance. Saint Aubin & Marmon y firent des actions surprenantes; le premier reçut une legere bleſſure au bras; & Marmon eut le bonheur de faire priſonier un Capitaine Italien qu'il avoit ſaiſi par les cheveux. Mais ayant reçu un coup de mouſquet au bras dont il tenoit ſon priſonier, il le prit de l'autre, & le mena au Roi qui étoit à la queue de la tranchée. Sa Majeſté, après avoir loué cette action, lui promit d'avoir ſoin de ſa fortune, & recommanda qu'on le fît emporter pour le faire penſer. Le lendemain tous les bleſsés furent portés à Tournai. Marmon, qui étoit beaucoup plus inquiet de la bleſſure de ſon Couſin que de la ſienne, eut la conſolation d'apprendre qu'elle étoit fort legere : Saint Aubin lui dît même qu'il n'alloit à Tournai que pour avoir ſoin de lui, témoignant une grande joie de s'être trouvé à cette action, & d'avoir été témoin de ſa valeur. Marmon profitant de cette occaſion, le fit ſouvenir de la parole qu'il lui avoit autrefois donnée de récompenſer ſa perſeverance ſi elle étoit ſoutenue de quelque action glorieuſe. Saint Aubin, ſans lui donner le tems d'achever, le pria de ne ſonger qu'à ſe guerir bien-tôt, l'aſſurant qu'il étoit fort ſenſible à ſon malheur, & qu'il

avoit beaucoup d'eſtime pour lui ; ajoutant, pour le conſoler, d'autres diſcours fort obligeans. Marmon en fut ſi ſatisfait, que ceux qui l'approchoient jugerent à le voir qu'il ſe portoit beaucoup mieux. Cependant par je ne ſai quelle fatalité, il mourut deux jours après auſſi bien que la plûpart de ceux qui avoient été bleſsés à ce Siege, quoique leurs bleſſures ne fuſſent pas dangereuſes. Saint Aubin qui étoit preſque gueri, fut ſi ſenſiblement touché de cette mort, qu'il reſolut de continuer le ſervice, pour éviter les reproches des parens du défunt, qui ſachant que c'étoit lui qui l'avoit engagé à prendre ce parti, lui auroient imputé ſa perte. La douleur qu'il en eut, causée par une inclination à la verité mediocre, mais par un grand fond d'eſtime & de reconnoiſſance, retarda ſa gueriſon, & l'obligea de faire un aſsés long ſejour à Tournai.

Le Baron de Quincy, qui pour lors levoit un Regiment de Cavalerie à Tournai, ayant rencontré Saint Aubin chez le Gouverneur, lui fit cent amitiés : & lui ayant trouvé quelque repugnance à retourner dans les Mouſquetaires, à cauſe de la mort de ſon couſin, il lui offrit une Compagnie dans ſon Regiment. Saint Aubin accepta ce parti, & travailla avec ce

Colonel à lever ce Regiment. Cela leur fut d'autant plus facile, que le Baron de Quincy qui depuis peu avoit quitté le service d'Espagne pour de bonnes raisons, ayant fait savoir aux Officiers de son Regiment qui étoient en garnison à Mons, qu'il en levoit un nouveau pour le service du Roi, la plûpart des Cavaliers, & plusieurs des Officiers quitterent, & allerent à Tournai joindre leur ancien Colonel dont ils étoient tous trés-satisfaits. Comme ce Regiment étoit composé de gens du pays, qui par consequent en savoient mieux les routes que des étrangers, on en faisoit souvent des détachemens pour aller en parti. Cela réussissoit si bien, qu'on ne manquoit jamais d'avoir par leur moyen des nouvelles des ennemis à point nommé, quand il en étoit besoin. Saint Aubin qui cherchoit toujours les occasions d'acquerir de la gloire, attiré d'ailleurs par deux ou trois bons succès, ne manquoit jamais de sortir avec les autres, quoique même il ne fût pas commandé. Les Espagnols étoient si irrités des avantages de nos Partisans, sur tout de ceux du Regiment de Quincy, que le Gouverneur de Valenciennes eut ordre de leur faire dresser une embuscade, pour tâcher de les attraper : de sorte que d'un parti de trente-neuf Maîtres commandés

par un Lieutenant, il y en eut vingt-deux de pris, les autres ayant été tués, ou s'étant sauvés. Saint Aubin qui s'y trouva volontaire, fut du nombre des prisoniers. Ils furent tous menés à l'Armée, où le Duc de Villahermosa qui étoit allé faire un tour à Bruxelles, ne s'étant point trouvé ce jour-là, le Marquis d'Osseyra General de l'Artillerie, qui commandoit les Espagnols en son absence, assembla le Conseil de guerre pour déliberer sur ce qu'on feroit de ces prisoniers, dont plusieurs, & même le Commandant, furent reconnus pour avoir deserté le service d'Espagne. Il fut resolu qu'on pardoneroit aux Cavaliers, sous pretexte qu'ils avoient été débauchés par l'adresse de leurs Officiers, à condition neanmoins qu'ils serviroient de nouveau; & pour les Officiers, afin d'intimider les autres par cet exemple, on les condanna comme deserteurs à être pendus. Quoique Saint Aubin n'eût pas été pris en cette qualité, on ne laissa pas de l'envelopper dans cette condannation, les Cavaliers ayant déclaré qu'il étoit Officier. Le Conseil de guerre étant fini, on leur envoya un Confesseur à chacun. Saint Aubin effrayé d'abord par l'horreur d'une mort si honteuse, fut sur le point pour l'éviter de déclarer son état: mais étant venu à penser que cette déclaration l'exposeroit

l'exposeroit à la risée de toute une Armée, sa pudeur l'emporta sur la crainte de la mort, & il s'y prepara avec un courage heroïque. On mit l'Armée en bataille, & ces malheureux furent menés au supplice. Saint Aubin ayant vu pendre le Lieutenant, qui ouvrit cette triste scêne, l'image d'un supplice aussi infame lui fit horreur. Il demanda à parler au General qui assistoit à ce spectacle pour lui donner plus de reputation. Le Marquis s'étant approché, fut d'abord ébloui de la bonne mine du criminel, dont il lui sembla que le visage ne lui étoit pas tout-à-fait inconnu. Il l'écouta avec compassion : & Saint Aubin lui representa si vivement l'injustice qu'on vouloit lui faire en violant le droit de la guerre en sa personne, puisqu'il n'avoit jamais été au service du Roi d'Espagne, que tous les Officiers qui avoient sujet de craindre les represailles, commencerent à murmurer. Le Marquis s'en étant apperçu, voulut prévenir une sedition qui lui auroit dérobé la gloire de sauver cet Officier. Il se hâta de le faire mettre en liberté; & cet acte de justice se trouva si conforme aux vœux de toute l'Armée, qu'il n'y eut pas un Officier considerable qui ne l'en remerciât. Et parcequ'il est ordinaire d'aimer ceux que l'on a obligé, ce General se fut si

bon gré d'avoir sauvé Saint Aubin, qu'il le mena chez lui ; & lui ayant trouvé toutes les manieres d'un homme de qualité, il le retint en sa maison, & le traita avec toute l'estime & l'amitié qu'il auroit pu témoigner au meilleur de ses amis. Ce Marquis qui étoit le même qui avoit autrefois aimé Christine à Saragosse, étoit si changé depuis ce tems-là, & si défiguré par une grande moustache à l'Espagnole dont il avoit beaucoup de soin, que Saint Aubin n'en reconnut d'abord que le nom. Mais après avoir rappellé ses idées, il reconnut dans la personne de son Liberateur son ancien Camarade, & son premier Amant. Son cœur fut si satisfait de devoir la vie à cet illustre Marquis, qu'autant par inclination que par reconnoissance il resolut de s'attacher à lui, & de ne point écrire pour détromper ses amis du bruit qui avoit couru de sa mort. Le Marquis de son côté s'étant ressouvenu que Saint Aubin avoit beaucoup de l'air de Christine, & lui ayant demandé s'il n'étoit point son parent, il lui avoua de peur d'être découvert, qu'il étoit son frere. Le Marquis à ce nom l'embrassa ; & après avoir poussé quelques soupirs que le souvenir d'une premiere inclination lui arrachoit, il lui dit qu'il n'avoit jamais pu oublier sa sœur quoiqu'elle lui en eût donné

aisés de sujet, en sacrifiant à son mari une lettre qu'il lui avoit écrite, & qu'il n'auroit jamais pu se resoudre à en aimer une autre s'il n'avoit appris son mariage.

Le merite de Saint Aubin, la facilité avec laquelle il parloit la Langue Espagnole, & le souvenir de Christine, lui attiroient tous les jours de nouvelles marques de la generosité du Marquis. Les troupes s'étant retirées, les Generaux reprirent le chemin de Bruxelles; & le Marquis d'Osseyra qui aimoit une jeune Dame Espagnole, femme du Comte de Benavidez, nouvellement arrivée aux Pays-bas avec son mari, se rendit fort assidu chez elle, & se fit un merite auprès de cette Comtesse de lui mener un Gentilhomme François si bien fait, & qui pourroit l'entretenir agreablement en Espagnol. La Comtesse qui n'avoit pas accoutumé de voir des François, charmée de cette nouveauté, & plus encore de la bonne mine du Cavalier, lui fit un accueil le plus obligeant du monde. Elle témoigna même qu'elle desiroit passionément de savoir un peu parler François; & Saint Aubin s'étant offert à lui montrer cette langue, elle le pria de l'aller voir tous les jours à une heure qu'elle lui marqua. Le Marquis ne douta point que ce commerce ne lui fût d'une grande utilité

pour son amour. Il lui en fit confidence, & le conjura de s'acquiter de ce petit soin avec le plus d'application qu'il lui seroit possible, l'assûrant qu'il l'obligeroit sensiblement. Il n'en falloit pas davantage à Saint Aubin, qui sentoit déja pour son ami quelque chose de plus fort que la reconnoissance, pour lui faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles. Il s'apperçut cependant que le visage de la Comtesse ne lui étoit pas nouveau; mais n'osant en croire tout-à-fait ses yeux, il demanda à une vieille Femme de chambre si sa Maitresse n'avoit jamais été à Saragosse. Ayant appris qu'elle y étoit née, & qu'elle étoit fille de Dom Francisco Cortez, il trouva qu'il ne s'étoit pas trompé lorsqu'il avoit cru qu'elle étoit Zeraphine sa bonne amie, & sa pretendue Maitresse au Convent des Ursulines. La Comtesse de son côté se ressouvenoit d'avoir vu une personne qui avoit de l'air de ce Cavalier; mais n'en ayant plus qu'une idée confuse, elle ne lui en parla jamais: elle le trouvoit d'ailleurs si fort à son gré qu'elle eût été bien fâchée d'avoir été desabusée. La passion du Marquis pour la Comtesse augmentoit tous les jours: il se faisoit une joye de voir revenir Saint Aubin pour lui demander des nouvelles de son Ecoliere; & s'étant apperçu qu'il

étoit déja trés-bien dans son esprit, il lui exagera la violence de son amour, & le pria de vouloir employer en sa faveur tout ce qu'il avoit de credit auprès d'elle. Saint Aubin qui craignoit mortellement le progrès de cette passion, fit ce qu'il put pour en détourner son ami. Il lui representa par des raisons fortes & persuasives le peu d'apparence qu'il y avoit de rendre sensible à sa passion une personne qui aimoit passionément un jeune mari, fort aimable & bien fait, comme l'étoit le Comte de Benavidez. Comme il vit bien que toutes ces difficultés ne servoient qu'à augmenter la passion du Marquis, il lui promit de lui rendre tous les bons offices qu'il pourroit. Mais les soins qu'il se donnoit pour servir son ami, firent un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit : car la jeune Comtesse qui avoit beaucoup de penchant à aimer Saint Aubin, sentoit augmenter de jour en jour sa passion par ces frequentes visites. Elle étoit dans des distractions continuelles, & trouvoit tant de plaisir à le regarder lorsqu'il lui donnoit ses leçons, qu'elle fut huit jours à apprendre le seul Verbe *Aimer*. Et feignant de trouver le mot joli, & d'avoir de la peine à le retenir, elle passoit des heures entieres à repeter & à faire repeter à son Maître, *J'aime*. Elle affecta si souvent

cette repetition, que Saint Aubin s'étant apperçu qu'elle l'aimoit tout de bon, resolut de s'attacher à lui plaire, pour la détourner par cet innocent artifice de répondre à la passion du Marquis; & pour le dégoûter lui-même d'aimer une personne qui avoit été capable d'en aimer un autre que lui. Le hazard lui fournit une occasion qui contribua beaucoup à augmenter l'amour de la Comtesse, & la bonne opinion qu'elle avoit déja de son Maître de Langues. Une des femmes de la Comtesse s'étant trouvée cruellement tourmentée d'une douleur de dents, s'adressa à S. Aubin, persuadée que tous les Etrangers ont quelque secret, & lui demanda avec une merveilleuse confiance un remede contre son mal. Il lui répondit sans hesiter qu'il la gueriroit immanquablement: & lui ayant touché du bout du doit la dent qui causoit sa douleur, en prononçant trois mots barbares; un moment après, soit que l'opinion eût operé cette guerison, ou que la douleur eût cessé naturellement, cette fille alla le remercier, lui disant qu'elle ne sentoit plus de mal. La Comtesse fort surprise du prompt effet de ce remede, en prit occasion de louer celui qui l'avoit donné, de ce qu'ayant des secrets si considerables il les cachoit avec tant de modestie.

Saint Aubin profitant adroitement de cette credulité, lui dît qu'il en avoit encore plusieurs autres beaucoup meilleurs : que même en voyant la main d'une personne, il lui diroit tout ce qui lui seroit arrivé. Toutes les femmes sont ordinairement fort curieuses : celle-ci joignant l'impatience à la curiosité, le pria instamment de vouloir regarder sa main, & de lui dire ce qu'il en connoîtroit. Saint Aubin, sans se faire prier, y jetta les yeux. Et comme il avoit été asses long-tems dans la confidence de Zeraphine en Espagne, & qu'il avoit connu ses plus secretes inclinations, il n'eut pas de peine à lui dire une infinité de choses qui la jetterent dans un étonnement extraordinaire, car il lui particularisoit diverses avantures de sa vie, & sur tout le risque qu'elle avoit couru d'être punie d'un crime qu'elle n'avoit pas commis, & d'être traitée en Vestale criminelle. Cet habile faiseur d'horoscope ne disoit pas un mot, que la Comtesse ne témoignât une surprise extrême : Et après qu'il eut cessé de parler, elle lui avoua que tout ce qu'il lui avoit dit étoit trés-veritable. Cependant sa curiosité n'étoit pas satisfaite ; & elle n'eût pas plus-tôt appris le passé, qu'elle voulut savoir l'avenir. Elle le conjura avec tant d'empressement de lui dire ce qui

devoit lui arriver, qu'il fut obligé de lui promettre de la contenter un autre jour, ne pouvant le faire, disoit-il, sans y avoir pensé auparavant; encore ne s'y engagea-t-il qu'à condition que ce seroit pour elle seule, & qu'elle n'en parleroit jamais à personne, ne voulant point être connu pour un homme qui se mêlât de pareilles choses. La partie ayant été differée à un autre jour, il se retira; & au moment qu'il rentra dans la chambre du Marquis, il le trouva occupé à écrire une lettre à la Comtesse, qu'il le pria de lire pour lui en dire son sentiment. Elle étoit en Langue Espagnole, mais en des termes si forts & si énergiques, qu'on ne sauroit la traduire sans lui ôter son plus grand agrément. Le Lecteur se contentera de savoir qu'elle étoit fort bien écrite, & que le Marquis voulut charger son ami de la rendre. Saint Aubin qui avoit de la repugnance à faire cette commission, n'osa cependant s'en défendre: mais il lui representa si adroitement les inconveniens qu'il trouvoit à l'execution, & lui fit si bien connoître la crainte qu'il avoit de paroître par là trop dans ses interêts, & de s'ôter les moyens de lui rendre des services plus considerables, que le Marquis se rendit à ses raisons, & chercha un autre expedient le lendemain pour faire tomber sa lettre

dans les mains de sa Maitresse. Pendant ce tems-là la Comtesse trouvoit le tems fort long, par l'impatience où elle étoit de revoir Saint Aubin, & de savoir ce qu'il lui diroit de sa destinée. Il ne manqua pas de se rendre chez elle à l'heure qu'il avoit accoutumé de lui donner sa leçon. Il fallut pourtant la differer pour satisfaire sa curiosité. Saint Aubin, avant que de retourner chez elle, avoit étudié ce qu'il avoit à lui dire : & comme il avoit interêt qu'elle ne répondît pas à la passion du Marquis, il resolut pour l'en éloigner, de lui persuader que les Astres s'y opposoient. Il commença son prognostic par l'assurance d'une fortune éclatante, avec des honeurs à proportion. Il lui dît qu'elle étoit menacée de se trouver par deux diverses fois soupçonée d'un commerce scandaleux ; & que ce soupçon seroit si fort, qu'elle se verroit en peril de perdre la vie : que neanmoins elle seroit reconnue innocente, & que cela tourneroit à sa gloire. Mais m'assurez-vous bien, dît la Comtesse, que je n'en mourrai pas ? Je vous en répons, repliqua Saint Aubin ; & même je remarque que vous avez déja essuyé l'un de ces risques, & je ne vois rien qui puisse troubler votre felicité, qu'une influence maligne de la même couleur de votre Planéte, & qui tâche

d'en approcher : cela signifie, autant que ma science me l'apprend, que vous serez aimée d'un Cavalier de votre Nation, qui fera des choses extraordinaires pour vous plaire, & vous rendre sensible à sa passion ; mais s'il y réussit, cela vous attirera une longue suite de malheurs. La Comtesse jugeant de ce qu'il lui disoit pour l'avenir, par ce qu'elle lui avoit oui dire du passé, ne douta point de la verité de cette prédiction, & se mit bien dans la tête de ne jamais aimer d'autre Espagnol que son mari. Deux jours après le Marquis ayant trouvé le moyen de lui faire rendre son Billet, il fut bien surpris de voir qu'elle le lui renvoya sans l'avoir lu, & lui fit dire qu'elle étoit fort indignée de sa hardiesse. Il n'est pas concevable combien le Marquis fut affligé de la destinée de sa Lettre ; & ne trouvant rien qui le pût consoler, il chercha son Ami pour se plaindre de son malheur, & lui demanda ses conseils. Saint Aubin qui ressentoit une joye secrete de voir que son jeu avoit fait l'effet qu'il s'en étoit promis, lui dit qu'il ne falloit pas se rebuter : & pour lui marquer qu'il y prenoit beaucoup d'interêt, il lui offrit de ménager son raccommodement avec la Comtesse. L'esperance de ce raccommodement flata si agreablement le desesperé Marquis, que Saint Au-

bin fut obligé, pour lui faire plaisir, d'aller prier la Comtesse de lui pardonner, l'assurant, pour l'appaiser, que ce Billet qu'elle croyoit si criminel, ne contenoit que quatre vers. Les plus petites raisons dans la bouche d'une personne qui plaît, sont d'une force merveilleuse pour persuader. La Comtesse qui aimoit passionément S. Aubin, consentit à tout ce qu'il exigea d'elle; & ne cherchant qu'à lui donner des marques de sa complaisance, elle lui promit de recevoir les excuses de son Ami, se souciant fort peu de sa faute dans le fond de son cœur. Le Marquis revint, s'excusa, & conta d'assés mauvaises raisons qu'on fit semblant de trouver bonnes. Cependant le desordre où il étoit faisoit mieux sentir à la Comtesse ce qu'il y avoit dans le Billet qu'elle n'auroit pu faire en le lisant. Elle eût tenu une conduite plus concertée, si elle eût été moins preoccupée des malheurs dont Saint Aubin l'avoit effrayée: mais cette crainte la fit resoudre à se tenir sur ses gardes, & à éviter les occasions de se trouver seule avec le Marquis, pour lui ôter les moyens de lui parler de sa passion. Saint Aubin lui paroissoit de jour en jour plus aimable; & elle lui trouvoit tant de bonnes qualités, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le louer, même

en presence de son mari. Celui-ci ayant remarqué le plaisir que sa femme prenoit à parler de lui, quelquefois assés mal-à-propos, & plus souvent qu'elle ne croyoit elle-même, en prit à la fin quelque ombrage. Il observa la Comtesse de fort près, & s'apperçut que cet Etranger, sous pretexte de lui montrer le François, prenoit des manieres fort familieres avec sa femme. Ses soupçons lui rendoient criminelles les choses les plus innocentes; il forma le dessein de rompre leur commerce. Il ne voulut pas neanmoins témoigner la moindre froideur à sa femme, parcequ'il vivoit fort honêtement avec elle: mais il prit son tems pour lui dire, qu'il craignoit que sa conduite, qu'il croyoit fort reguliere, ne lui fît quelque tort dans l'esprit des autres femmes de sa Nation; & que puisqu'elle souhaitoit de savoir parler François, il seroit plus à propos qu'elle prît auprès d'elle une Françoise. Cet avis déplut extrêmement à la Comtesse, quoiqu'elle fît semblant de l'approuver, & qu'elle promît de le suivre. Elle ne laissa pas de continuer à prendre des leçons, en disant au Comte qu'elle n'en usoit ainsi que pour ne pas oublier ce qu'elle avoit appris, en attendant qu'on lui eût trouvé une fille. Son cœur ne pouvoit se resoudre à se défaire d'un

Maître dont les leçons lui étoient si agreables : mais parceque c'étoit une necessité d'obéïr, elle resolut de profiter du tems. Dês la premiere fois que Saint Aubin revint, elle lui conta la jalousie du Comte, & lui dît qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de soupçoner sa conduite ; parceque son devoir, & l'amour sincere qu'elle avoit pour son mari, lui avoient toujours donné de l'horreur pour l'infidelité : que cependant elle n'eût jamais pensé que les resolutions qu'elle avoit prises eussent eu si peu de force ; qu'il falloit bien enfin ceder à une inclination involontaire, & vainement combatue. Saint Aubin se confiant à la pudeur de la Dame, crut qu'il étoit du devoir d'un Cavalier civil de se mettre en état de profiter de son desordre, en la pressant quoi qu'aſsés foiblement : mais il trouva dans cette tentative une facilité à laquelle il ne s'attendoit pas, & il ne fit point inutilement toutes ces petites avances. Il fallut avoir recours à des discours passionés dont il n'étoit pas question : & comme la Dame, qui ne vouloit pas que la foiblesse à laquelle elle s'étoit abandonée demeurât infructueuse, lui reprochoit qu'il étoit un ingrat ; le Comte qui s'étoit caché derriere une tapisserie d'où il avoit entendu cet entretien, sortit un poignard à la main qu'il al-

loit plonger dans le sein de sa femme, si Saint Aubin qui mit l'épée à la main ne l'en eût empêché par une vigoureuse resistance. Le Comte ayant voulu sortir pour appeller ses gens, S. Aubin aima mieux hazarder le secret de son sexe pour desabuser ce mari jalous, que de laisser cette Dame exposée à la fureur de son ressentiment & se perdre lui-même. Il le conjura de lui donner un moment d'audience avant de faire plus de bruit, & que d'appeller personne : & pour lui montrer qu'il avoit de bonnes raisons à lui dire, il jetta son épée, & se mit à sa discretion. Ce genereux Espagnol voyant son ennemi desarmé, devint plus traitable, & lui permit de parler. Saint Aubin prenant la parole lui dît, que l'interêt de la Comtesse & le sien l'obligeoient à le tirer d'erreur, en lui découvrant un secret qu'il avoit resolu de cacher toute sa vie. „ Je suis „ fille, lui dît-il, quoique je n'en aye „ pas l'équipage, & j'ai été autrefois „ bonne amie de la Comtesse votre „ épouse, qui m'a connue en Espagne „ sous le nom de Christine : mais de- „ puis ce tems-là n'ayant pu resister „ à une passion violente que je me „ sentois pour les Armes, je m'enga- „ geai dans ce métier si conforme à „ mon inclination : j'espere de votre „ generosité que vous voudrez bien

ne pas divulguer ce secret, dont vous " comprenez assés la consequence. Le " Comte avoit de la peine à se contenter d'une déclaration si simple : mais sa femme qui à ce recit & sur tout au nom de Christine avoit repris ses esprits, se rassura, & profitant de la surprise de son mari, lui persuada qu'elles étoient d'intelligence. Elle lui fit de grands reproches de la mauvaise opinion qu'il avoit eue de sa conduite : elle devint furieuse à son tour ; & sa colere, que le mari crut de bonne foi, quoiqu'elle ne fût que feinte, avec le récit de ce qui s'étoit passé dans le Convent, dont il se souvint, mirent fin à tous ses soupçons. Il demanda pardon à sa femme, & crut même se souvenir de mille choses dont il n'avoit jamais oui parler. Il sortit pour leur donner le tems de se remettre de la peur qu'il leur avoit faite. La Comtesse revenue des frayeurs qu'elle avoit eues pour son Amant, & pour elle-même, demeura quelque tems dans une confusion douloureuse de s'être trompée ; après cela il fallut bien témoigner qu'elle étoit ravie de revoir son ancienne Amie, mais ce ne fut pas sans lui faire mille reproches de l'avoir exposée, en lui cachant son veritable nom, à des foiblesses dont elle l'assuroit qu'elle n'auroit jamais été capable pour toute autre personne. S.

Aubin, qui de son côté n'étoit pas dans un moindre embarras, marquoit assés son trouble par le peu de justesse de ses réponses.

Cependant le Marquis, qui ne pouvoit se défaire de sa passion pour la Comtesse, & qui se flatoit toujours de la rendre sensible par sa perseverance & par le secours de son Ami, avoit gagné par ses liberalités une de ses femmes de chambres qui lui rendoit compte de tout ce qui se passoit dans sa maison. Cette fille ayant remarqué que Saint Aubin étoit d'une familiarité avec sa Maitresse, qui n'auroit pas été bien-seante à une autre personne, crut rendre un grand service au Marquis en les observant de fort près. Saint Aubin étant un jour allé chez la Comtesse qui étoit encore couchée, elle le fit entrer dans sa chambre & le fit asseoir sur son lit; & afin de pouvoir s'entretenir avec lui sans contrainte, elle dit à ses filles de sortir. Cette liberté, ordinaire aux Françoises, parut si criminelle dans une femme Espagnole à la pensionaire du Marquis, qu'elle ne douta point qu'elle ne lui fît un grand sacrifice en lui faisant part de cette découverte; & sans perdre de tems elle fut l'avertir de ce qui se passoit. Le Marquis, jaloux & amoureux, fut si surpris de ce recit, qu'il faillit à mourir de chagrin:

grin : & sa jalousie lui en faisant imaginer encore plus qu'on ne lui en avoit dit, il resolut de se vanger sur cet Ami infidele de tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de sa Maitresse, ne doutant point qu'il n'y eût beaucoup contribué. Une secrete inclination dont il ne connoissoit point la veritable cause, & qu'il attribuoit à un reste de consideration & d'amitié pour le frere de la personne du monde qu'il avoit le plus aimée, rendoit ses resolutions incertaines & sans effet : mais rappellant dans sa memoire la maniere dont il l'avoit obligé, la confidence qu'il lui avoit faite, & la parole que Saint Aubin lui avoit donnée de le servir auprès de la Comtesse ; il croyoit qu'on ne pouvoit porter trop loin son ressentiment contre un traître. Ne pouvant neanmoins se resoudre à violer le droit des gens par une vengeance indigne de lui, il se contenta de lui faire tirer l'épée, dans le dessein, s'il pouvoit le desarmer, de le punir en lui faisant la confusion de lui reprocher son ingratitude. L'ayant rencontré une heure après, il l'attaqua brusquement sans lui parler. Saint Aubin se défendit ; mais en homme qui ne vouloit que parer les coups, & en demeurer avec lui sur la défensive. Le Marquis ayant fait un effort pour tâcher de lui saisir son épée, le bless

assés dangereusement. Il furent separés ; & le Comte de Benavidez qui survint dans ce tems-là, fit emporter Saint Aubin chez lui : & croyant sa blessûre plus dangereuse qu'elle ne l'étoit, il ne put s'empêcher d'appeller le Marquis en particulier, & de lui declarer le nom & le sexe de la personne qu'il avoit mis en danger de perdre la vie.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE

VERITABLE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

VÉRITABLE

HISTOIRE VERITABLE.

SECONDE PARTIE.

IL ne fut jamais d'étonnement pareil à celui du Marquis d'Osseyra, lorsqu'il apprit que c'étoit sa Maitresse qu'il avoit blessée en cherchant à se venger d'un Rival. Le Comte de Benavidez lui fit le recit de ce qui lui étoit arrivé lorsqu'il avoit surpris le faux Saint Aubin avec sa femme, & de la maniere dont il croyoit avoir découvert qu'elles étoient d'intelligence. Un recit si surprenant, & des circonstances si extraordinaires, jetterent le Marquis dans une si grande confusion, qu'il demeura pendant quelque tems immobile, interdit, & livré à divers mouvemens, d'étonnement, de crainte, & de douleur. Mais la passion qu'il avoit eue pour Christine s'étant tout à coup rallumée, il

se reprocha secretement sa perte. Il pria le Comte d'aller en diligence apprendre des nouvelles de sa blessure, n'ayant ni la force ni l'assurance de le faire lui-même dans le desordre où il se trouvoit. Il ne laissa pas de suivre le Comte, sans savoir presque ni où il alloit, ni ce qu'il vouloit faire. Plusieurs de ses amis, & quelques Officiers que ce combat avoit attirés auprès de lui, crurent lui rendre un bon office en l'empêchant d'aller plus loin, pensant lui épargner le chagrin de voir encore son ennemi : mais il répondit si mal à leurs soins, que ses meilleurs amis, qui ignoroient ce qui se passoit dans son ame, en furent offensés. Tout le monde ne savoit que penser de le voir si troublé, & persone ne pouvoit comprendre quel motif l'engageoit à vouloir aller chez la Comtesse de Benavidez où il savoit qu'on avoit porté Saint Aubin. Quoiqu'il ne fût pas violent de son naturel, on ne laissoit pas de craindre qu'il ne voulût se servir de son autorité contre ce malheureux. Dans cette pensée, un Colonel officieux alla au devant de lui pour le prier de ne passer pas plus avant; l'assurant pour l'en détourner, que Saint Aubin ne pouvoit pas vivre encore une heure. Ce fut dans ce moment que le Marquis eut veritablement besoin du secours de ses amis,

car s'ils ne l'eussent retenu il se seroit percé de son épée. Le Comte de Benavidez qui se souvenoit de l'état violent où il l'avoit laissé, revint le plus promptement qu'il put pour lui apprendre que la blessure de Saint Aubin n'étoit pas dangereuse. Mais le Marquis, qui commençoit à ressentir toute la violence de sa premiere passion pour Christine, étoit si prévenu de ce que lui avoit dit le Colonel, qu'il crut que son ami lui déguisoit le peril où se trouvoit Saint Aubin. Il vouloit s'en éclaircir ; & il étoit sur le point d'entrer dans l'appartement du blessé, si le Comte ne l'en eût détourné à force de bonnes raisons : & pour l'obliger à remettre sa visite à une autre occasion, il lui representa l'éclat que causeroit la surprise d'une telle entrevue devant tous les Officiers qui les accompagnoient. S'étant enfin laissé persuader, il se retira, sur l'assurance que lui donna un Chirurgien que cette blessure n'étoit pas dangereuse, & que le blessé seroit bientôt gueri. Il ne put cependant s'empêcher de dire à ce Chirurgien que sa vie lui répondroit de celle de Saint Aubin ; & il lui jura plusieurs fois en Espagnol que s'il mouroit, il pouvoit se preparer à le suivre. On le remena chez lui, où il fut visité de tout ce qu'il y avoit de personnes considerables

à la Cour de Bruxelles : chacun lui faisoit compliment sur son pretendu avantage. Il y en eut même qui encherissant sur le compliment, blâmerent son chagrin, ayant tant de raison d'être satisfait, puisqu'il avoit vaincu un des plus braves hommes de France. Se trouvant accablé par des civilités si fatigantes, il fut contraint, pour s'en delivrer, de faire dire à sa porte qu'il ne voyoit personne. Le Comte de Benavidez ne voulant pas l'abandoner à ses inquietudes, demeura auprès de lui : & aussi-tôt qu'ils furent seuls, le Marquis le conjura de lui avouer sans déguisement, ce qu'il croyoit de la blessure de Christine. Le Comte l'assura qu'elle étoit fort legere ; & s'offrit, pour lui faire plaisir, de preparer Christine à le voir dès le même soir. L'ayant un peu rassuré par ce discours, il le quitta pour chercher les moyens de satisfaire l'impatience de son ami.

Il retourna chez lui, où ayant su que sa femme étoit dans la chambre de Christine, il profita de cette occasion pour la visiter, & après lui avoir témoigné le chagrin qu'il avoit de son avanture, il l'assura que le Marquis en étoit au desespoir, & qu'il l'avoit chargé de la prier de trouver bon qu'il vînt se jetter à ses pieds. Christine qui croyoit passer encore pour Saint Au-

bin dans l'esprit du Marquis, & qui ne savoit pas que Benavidez lui eût revelé tout le mystere, fut extrêmement surprise d'apprendre ce changement : elle lui répondit qu'elle souhaitoit passionément de se justifier, & de faire connoître au Marquis d'Osseyra qu'elle étoit incapable de trahir un ami si genereux, à qui elle avoit des obligations si essentielles. Le Comte se hâta de porter ces agreables nouvelles à son ami : & peu de tems après ils rentrerent tous deux dans la chambre de Christine, qui prenant un ton de Saint Aubin, assûra le Marquis qu'il n'auroit jamais pu se consoler d'avoir eu le malheur de lui déplaire, s'il n'eût déja appris par les discours du Comte, & par la genereuse visite qu'il lui rendoit lui-même, qu'il étoit persuadé de son innocence. Cet Amant, qui sembloit avoir oublié que Christine eût jamais esté Saint Aubin, lui parla avec des transports extrêmes : il la supplia de changer de langage, & de se défaire pour toujours de ce malheureux nom de Saint Aubin, puisque dans ce déguisement il avoit attaqué une vie qui lui étoit mille fois plus chere que la sienne. Il lui tint ensuite des discours si passionés, que Christine ne pouvant plus se contraindre, ni rien dire au Marquis qui pût encore le tenir dans l'erreur, s'abandonna

aux larmes, qui étoient peut-être l'effet d'une joie secrete de le retrouver si constant. Elle feignit neanmoins de se plaindre du Comte, qu'elle accusa de lui avoir manqué de parole, en la découvrant à son ami.

Après cet éclaircissement, le Marquis témoigna de l'impatience d'apprendre les avantures de Christine depuis qu'elle étoit partie d'Espagne: la Comtesse, qui marquoit le dernier empressement pour Christine, lui épargna la peine d'en faire le recit, & raconta au Marquis tout ce qu'elle lui en avoit oui dire. Cet Amant, qui avoit toujours cru que Christine étoit mariée, n'entendant point parler de mariage dans toute cette relation, témoigna de l'impatience d'en être éclairci: mais le Comte s'étant avisé qu'une plus longue conversation pourroit incommoder la malade, en fit appercevoir son ami, & l'obligea à se retirer.

Le Marquis étoit si rempli de l'idée de sa chere Christine, qu'il repassoit dans son esprit jusqu'aux moindres circonstances de sa premiere passion: & ne pouvant concevoir comment elle avoit abandonné son mari, son amour lui faisoit souhaiter qu'elle n'eût jamais été mariée. Comme il y rêvoit incessamment, il se ressouvint que celui qu'il avoit autrefois chargé

de lui porter une lettre de sa part, & qui lui avoit rapporté qu'elle étoit mariée, étoit Sergent dans un Regiment Espagnol de la garnison de Valenciennes; il envoya un homme en diligence pour le faire venir toute la nuit. Ce Sergent étant arrivé le lendemain de bonne heure, le Marquis s'enferma avec lui, & lui fit d'horribles menaces, s'il ne lui avouoit de bonne foi par quel motif il l'avoit trompé, & quelle raison il avoit eue de lui dire que sa Maitresse étoit mariée, puisqu'il venoit d'apprendre par un prisonier François qu'elle ne l'avoit jamais été. Cet homme, étonné par les menaces du Marquis, & trahi par sa propre conscience, demeura si interdit, qu'il fut quelque tems sans parler: l'ayant presé de répondre & de lui dire la verité, il se jetta à ses piés, & lui avoua qu'il avoit été contraint par la Marquise sa mere de lui faire cette tromperie. Le Marquis qui n'avoit pas besoin d'en savoir davantage, renvoya ce Sergent à sa garnison; & ne doutant plus que Christine ne lui eût toujours été fidele, il resolut de l'aimer toute sa vie. Un homme qu'il avoit envoyé pour apprendre des nouvelles de sa santé, lui rapporta qu'elle se portoit beaucoup mieux; il partit aussi-tôt pour l'aller voir, & arriva dans sa chambre dans le mo-

Universitas
BIBLIOTHECA

ment qu'on alloit la saigner. Mais le Chirurgien qui se souvenant des menaces que le Marquis lui avoit faites le jour precedent, fut si troublé par sa presence, qu'il la manqua par deux diverses fois ; & l'on fut obligé de prier cet Amant de se retirer, & de faire venir un autre Chirurgien plus hardi, qui s'en acquitta mieux. Quelque soin qu'on eût pris de cacher le sexe de Christine, son combat avoit fait l'entretien de toute la Ville : le bruit de ses avantures avoit inspiré de la curiosité à tout le monde, & chacun en parloit selon sa passion. Et comme le Public ne se contente jamais de la verité toute nue, on y ajoutoit des circonstances si desavantageuses à la Comtesse, que son mari en ayant oui parler ne put s'empêcher de lui en témoigner du ressentiment, même en des termes assés durs. La Comtesse qui avoit déja une jalousie secrete contre Christine, & qui avoit le chagrin d'avoir été la dupe de toute cette intrigue, fut sensiblement touchée de se trouver sans Amant, & d'être encore brouillée avec son mari. Pour s'en consoler elle resolut de songer à s'assurer du Marquis, jugeant bien qu'innocente ou coupable elle seroit également odieuse au Comte, puisqu'elle avoit le malheur d'avoir été soupçonée. A peine avoit-elle conçu

ce dessein, que le Marquis arriva dans sa chambre, pour la prier de l'accompagner dans celle de Christine, la bien-seance ne lui permettant plus d'y entrer seul. La Comtesse le reçut mieux qu'à l'ordinaire : & le Cavalier prenant occasion de cet empressement, parcequ'il savoit de quelle consequence il lui étoit de la mettre dans ses interêts par les bons offices qu'il en esperoit auprès de Christine, répondit si obligeamment à ses civilités, qu'elle en fut fort satisfaite.

Aussi-tôt que Christine commença à se mieux porter, elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit de gens de Qualité à la Cour de Bruxelles ; la curiosité y attira même ceux qui ne pouvoient y être conduits par d'autres raisons. Elle avoit perdu dans sa maladie quelque chose de son embonpoint ; mais en revanche son teint y avoit profité, le sejour du lit en ayant effacé tout ce que la vie guerriere y avoit laissé de rude & de grossier. Avec des ajustemens fort simples, elle paroissoit charmante à tous ces Cavaliers ; ils lui marquerent tant de consideration & d'estime, que cela contribua beaucoup à sa gueriſon. On peut dire à l'avantage des Cavaliers Espagnols, qu'ils sont plus galans que tous ceux des autres Nations de l'Europe, & qu'ils pratiquent mieux la

fine galanterie que les François-mêmes qui s'en piquent si fort. Le sexe est en si grande veneration parmi eux, qu'ils portent souvent jusques à la profanation les louanges qu'ils donnent à leurs Maitresses. Ainsi l'on ne trouvera pas étrange si l'état pitoyable d'une personne de la beauté de Christine, retenue au lit par des raisons qui ont si peu accoutumé d'y arrêter les personnes de son sexe, donna de la compassion à tous ceux qui la visiterent. Mais le Comte de Salazar, Gouverneur de la Citadelle d'Anvers, n'en demeura pas là : & comme il n'y a pas loin de ce sentiment à l'amour, lorsqu'il est inspiré par une belle personne, peu de tems après que Salazar l'eut vue, il l'aima éperduement. Il étoit proche parent de la Comtesse de Benavidez, & cela lui donnoit occasion d'aller chez elle plus souvent que les autres. L'amour le tourmentoit & il n'osoit s'en plaindre ; soit qu'il craignît de n'être pas écouté, ou qu'il eût de la peine à faire cette infidelité au Marquis d'Osseyra qui étoit son ami. Cependant, comme l'on n'aime jamais mediocrement les personnes extraordinaires, il ne voyoit jamais Christine que sa passion n'augmentât. Elle devint enfin si violente, qu'il ne fut plus en son pouvoir de s'en défaire. Comme il ne s'agissoit plus que de parler,

il en eut vingt fois le dessein ; mais il manqua vingt fois d'assurance pour l'executer. Après mille resolutions sans effet, il se détermina à en faire confidence à sa parente : & lui ayant exageré sa passion, la Comtesse feignit d'en être fort touchée, & lui promit de le servir ; quoique son interêt particulier fût le principal motif de cet engagement, dans le dessein qu'elle avoit d'enlever le Marquis à Christine, & de se vanger en même tems des soupçons de son mari. Salazar, assuré de la protection de la Comtesse, se rendit fort assidu auprès de Christine, qui de son côté le recevoit assez bien, parceque le Marquis le lui avoit mené. Ce bon traitement lui fit juger que sa parente avoit déja parlé en sa faveur, & dans cette pensée il lui parla avec plus de liberté qu'il n'auroit osé faire, s'il n'eût été prévenu de cette opinion. Christine s'apercevant par les discours un peu forts de Salazar qu'il prenoit plus d'interêt au retour de sa santé que n'en devoit prendre naturellement un ami du Marquis, ne fit pas semblant de l'entendre, pour n'être pas obligée de se fâcher contre lui, & répondit en raillant à tout ce qu'il lui disoit d'obligeant. Salazar à qui cet entretien donnoit une bonne opinion du succès de sa premiere hardiesse, se confirma dans sa passion, & acheva

de perdre tous les égards qu'il devoit à son ami. Cependant la Comtesse n'oublioit rien pour rallumer les feux du Marquis. Mais ayant reconnu qu'elle travailloit inutilement à rappeller un cœur qui venoit de se rendre à de premieres impressions, qui sont toujours les plus fortes ; elle s'avisa d'un expedient, par le moyen duquel elle ne douta point qu'elle ne réussît dans son dessein : & pour mieux tromper Christine, en lui faisant une fausse confidence, elle lui dît qu'elle venoit d'apprendre un secret où elle avoit beaucoup d'interêt. Après avoir fait toutes les façons qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on a une mauvaise nouvelle à annoncer, elle continua en exagerant le malheur des femmes qui se fient aux sermens de leurs Amans : Qui auroit jamais cru, lui dît-elle, que le Marquis d'Osseyra eût pu douter de votre fidelité comme il fait ? Il n'a chargé son ami Salazar de feindre qu'il vous aimoit, que pour vous éprouver : cette conduite m'a paru si criminelle, dans un tems où il avoit tant de sujet d'être content de vous, que j'ai cru devoir vous en avertir, aussi-tôt que Salazar, qui ne me cache rien, m'en a fait la confidence. Christine rappellant dans son esprit les discours de Salazar, crut que cet avis étoit de la meilleure foi du monde :

& après avoir témoigné beaucoup de ressentiment contre le Marquis, elle remercia la Comtesse, l'assurant qu'elle profiteroit de ses avis, & qu'elle feroit connoître à ce bizarre Amant qu'il n'étoit pas encore si avant dans son cœur, qu'un procedé si desobligeant ne pût l'en chasser. La Comtesse ravie d'avoir si bien embarqué cette intrigue, ne douta point que Christine ne traitât bien Salazar, pour se vanger du Marquis. Elle fit valoir à son parent le service qu'elle venoit de lui rendre, & lui dit qu'il pouvoit parler sans crainte, & qu'assurément il seroit écouté. Sur cette assurance il se rendit plus assidu auprès de Christine, & lui fit une déclaration dans les formes. Elle le querella si peu, & reçut son compliment avec tant de tranquillité, qu'il se flata d'en être aimé. Le Marquis s'étant apperçu des assiduités de son ami auprès de sa Maitresse, craignit d'abord qu'il ne fût son rival : & peu s'en fallut que les bons traitemens qu'elle faisoit à cet ami, même en sa presence, ne le missent au desespoir. Il s'en plaignit à Christine, qui en fit si peu de cas, que le Marquis outré de dépit passa le reste de la journée dans les dernieres inquietudes. La Comtesse, qui étoit à l'erte, voulant profiter de ces circonstances favorables, pressa le Mar-

quis plus fortement qu'elle n'avoit encore fait, mais toujours avec auſſi peu de ſuccès. Elle s'abandonna à ſon deſeſpoir, & reſolut, ſi elle ne pouvoit ſatisfaire à ſa paſſion, de ſatisfaire au moins ſa vangeance. Et comme il n'y a rien qu'une femme en cet état ne ſoit capable de ſacrifier à ſon reſſentiment, elle employa de nouveaux artifices pour aigrir Chriſtine contre le Marquis, & le Marquis contre Salazar. Ils y étoient tous ſi bien diſpoſés, qu'elle y réuſſit aiſément: ils en vinrent aux groſſes paroles; & le Gouverneur des Pays-bas Eſpagnols qui en fut averti, les fit arrêter tous deux. Chriſtine qui avoit à peine rétabli ſa ſanté, fut ſi affligée d'être la cauſe de cet éclat, qu'elle reſolut de retourner en France, & d'y paſſer ſa vie dans un Convent, pour n'être plus le jouet de l'Amour & de la Fortune. Elle en parla à la Comteſſe, qui feignant de ne pas approuver ce deſſein, lui dît quelques mauvaiſes raiſons pour l'en détourner: quoiqu'elle reſſentît dans le fond de ſon cœur une joie ſecrete d'apprendre cette reſolution, dans l'eſperance de ſe voir défaite d'une ſi dangereuſe rivale; & ſi Chriſtine eût été moins préoccupée de ſon amitié, elle s'en ſeroit aiſément apperçue.

La Ducheſſe d'Arſchot ayant ob-

tenu en ce tems-là un passeport du Roi, pour aller de Mons à Lisle pour quelques affaires domestiques, passa à Bruxelles. Christine qui cherchoit les moyens d'executer la resolution qu'elle avoit prise, trouvant cette occasion extrêmement favorable pour retourner en France à la faveur des passeports de la Ducheſſe, en parla à la Comteſſe, qui la voyant determinée, lui donna toutes les facilités pour se retirer secretement, & sur tout pour en dérober la connoissance au Marquis. Elle la presenta à la Ducheſſe, & lui dit en sa faveur tout ce qui pouvoit l'engager à la mener avec elle. La Ducheſſe la reçut fort obligeamment, & témoigna être ravie de faire ce voyage avec une si aimable persone. Christine partit de Bruxelles, fort satisfaite en apparence de prendre la route de son Pays, mais avec une repugnance secrete de s'éloigner du Marquis pour qui elle avoit encore plus d'attachement qu'elle ne pensoit. Cet Amant ne manquoit pas un seul jour d'envoyer chez Benavidez demander des nouvelles de sa Maitreſſe : & la Comteſſe qui craignant qu'il n'apprît son départ assés à tems pour l'empêcher, eut soin de parler aux gens qui alloient chez elle de la part de leur Maître, & de leur dire qu'elle ne vouloit point qu'on l'éveillât, parce-

qu'elle s'étoit couchée fort tard la nuit précedente. Le second jour elle se mit dans le lit où Christine avoit accoutumé de coucher, & contrefaisant sa voix, elle répondit à celui que le Marquis avoit envoyé, qu'elle étoit bien obligée à son Maître de ses soins. Elle auroit continué plus long-tems cette fourberie, si une de ses filles, qui savoit par experience que ce Cavalier récompensoit liberalement les moindres services, n'eût été l'avertir de tout ce qui se passoit. Ceux qui ont aimé s'imagineront aisément l'effet que cette nouvelle produisit sur l'esprit du Marquis. Il étoit au desespoir de ne pouvoir suivre sa Maitresse, parcequ'il étoit encore en arrêt. Il n'y eut point de sentimens violens qui ne lui passassent dans l'esprit, lorsqu'il se representa le malheureux état où il se trouvoit, & qu'il venoit de perdre une personne qu'il avoit aimée avec tant d'ardeur dans les commencemens de sa jeunesse, qu'il avoit retrouvée par des avantures si bizarres, & à qui il s'étoit donné avec tant de sincerité & de bonne foi. Il examinoit jusqu'aux moindres circonstances de sa conduite, & n'y trouvoit rien qui eût pu donner occasion à un départ si précipité : Et quoiqu'il ne fût pas en son pouvoir d'en penetrer la veritable cause, il regardoit cet éloignement comme

un coup mortel pour lui, puisqu'il le separoit d'une personne sans laquelle il ne pouvoit vivre. Après beaucoup de reflexions, il crut bien que ses diligences seroient inutiles, puisque selon les apparences elle seroit déja arrivée à Lisle. Ne voulant pas neanmoins avoir rien à se reprocher en cela, il resolut à tout hazard de prier le Duc de Montalto General de la Cavalerie, & son meilleur ami, d'envoyer un gros parti à la guerre sur le chemin de Lisle, avec ordre d'arrêter tout ce qu'ils trouveroient, soit avec passeport, ou sans passeport. Cet ordre ayant été ponctuellement executé, ce parti ramena plusieurs personnes qui voyageoient sur la bonne foi des passeports; mais il ne ramena point Christine, & cette action ne servit qu'à faire beaucoup de desordre, & à donner occasion au bruit qui courut en ce tems-là, que le Duc de Villahermosa avoit revoqué tous ses passeports.

L'affligé Marquis ne se rebuta point: il chercha les moyens de lui faire du moins tenir une Lettre, & il trouva un homme qui lui promit de la suivre jusques dans son pays même, & de lui en rapporter des nouvelles. Cette promesse le soulagea un peu, ne pouvant rien faire de mieux en l'état où il étoit. Il combla cet homme de liberalités & d'esperances, & le fit partir avec cette Lettre:

Avez-vous bien pu vous resoudre à vous éloigner du plus passioné de tous les hommes ? & ne m'aviez-vous pas assés mortifié, cruelle, en souffrant que Salazar osât vous aimer, sans m'accabler encore par votre départ ? pouvez-vous douter un moment que si vous continuez votre voyage, je n'abandonne ma Charge, mon bien, & peut-être mon devoir, pour vous suivre ? Je l'aurois déja fait, si je n'eusse regardé mes emplois comme des biens qui sont à vous, & que j'ai cru devoir conserver, pour vous ôter tout pretexte de rien reprocher à mon amour. Le Ciel m'est témoin, que pour m'attacher à vous par des nœuds éternels je n'attendois que le rétablissement de votre santé, avec une impatience dont il vous seroit aisé de juger, si vous n'étiez la plus insensible personne du monde. Mandez-moi donc ce que je dois devenir, & assurez-vous que votre réponse reglera le destin du plus fidele de tous les Amans. Le Marquis d'Osseyra.

Après que le passioné Marquis eut écrit cette Lettre, il la relut plus d'une fois ; & la trouvant fort conforme à ses sentimens, il lui tardoit déja que

ſa Maitreſſe ne l'eût reçue. Mais ayant fait reflexion que cet homme pouvoit être arrêté en chemin par les divers partis qui couroient, il tira une copie de cette Lettre dont il chargea un ſecond meſſager ; eſperant que ſi l'un des deux étoit pris, l'autre pourroit arriver à bon port.

Salazar de ſon côté eut beaucoup de chagrin du départ de Chriſtine, quoique le deſeſpoir de ſon rival dût contribuer beaucoup à le conſoler : neanmoins comme il aimoit paſſionément, & qu'il ſe flatoit de n'être pas haï, il la fit ſuivre par un homme affidé, pour prendre enſuite d'autres meſures lorſqu'il auroit appris ſa route. Peu de tems après les amis communs de ces deux rivaux les firent embraſſer, & Salazar reçut ordre de retourner à ſon Gouvernement.

Cependant la Comteſſe triomphoit de l'heureux ſuccès de ſes artifices ; & ſa paſſion qu'un deſir de vangeance avoit fait naître, étoit devenue ſi violente par la reſiſtance du Marquis, & par les avantages qu'elle s'étoit promis de l'éloignement de ſa rivale, qu'elle ne put cacher ni ſon emportement ni ſon triomphe. Le Marquis qui penetra bien-tôt tous ces mouvemens, & qui n'étoit pas diſpoſé à répondre à ſes eſperances, l'accabla de reproches, & lui fit connoître qu'il n'igno-

roit pas les moyens dont elle s'étoit servie pour le brouiller avec sa Maitresse. Elle en eut tant de confusion, & le dépit de voir ses artifices découverts la toucha si vivement, que dès le même jour elle se mit au lit : elle y demeura long-tems dangereusement malade, sans que les Medecins qui lui donnoient des remedes pour des maux qu'elle ne sentoit pas, pussent jamais découvrir la veritable cause de sa maladie. Pendant qu'on travailloit à sa gueriſon, la Duchesse d'Arschot étoit à Lisle, si satisfaite de l'agreable conversation de Christine, qu'elle l'avoit priée de lui tenir compagnie, du moins pendant le tems qu'elle sejourneroit en cette ville : & Christine qui se sentoit disposée à cette complaisance par des raisons dont elle n'étoit pas la maitresse, y consentit sans peine, n'étant pas fâchée d'avoir ce pretexte pour demeurer encore quelque tems en Flandre. L'homme que Salazar avoit envoyé après elle ayant déja sçu qu'elle devoit faire quelque sejour auprès de la Duchesse, se preparoit à partir pour en aller rendre compte à son Maître, lorsqu'il rencontra un des Messagers du Marquis. Et comme il avoit de l'esprit, & qu'il savoit le secret de Salazar, il jugea aussi-tôt que cet homme n'étoit pas là sans mystere. Il le tourna de tant de côtés, qu'il découvrit

découvrit enfin le veritable ſujet de ſon voyage, & ne ſongea plus qu'à lui tirer des mains la Lettre dont le Marquis l'avoit chargé. Il s'y prit ſi adroitement, qu'il en vint à bout, & rapporta cette Lettre à Salazar, qui en eut toute la ſatisfaction qu'on peut s'imaginer. Mais le ſecond Meſſager, ou ſi vous voulez le premier de ceux que le Marquis avoit envoyé (car je ne ſai pas lequel fut ainſi dupé) fut plus heureux que ſon camarade, & rendit fidelement ſa Lettre à Chriſtine, qui reſſentit une joie extrême à la lecture des ſentimens tendres & paſſionés dont elle la trouvoit remplie. Après y avoir un peu rêvé, elle y répondit en ces termes:

Prenez-vous-en à votre jalouſie, & ne me reprochez pas comme vous faites avec tant d'injuſtice, que j'ai ſouffert les feux de Salazar. L'amour n'a jamais été mon foible: il eſt pourtant vrai que je fa's une grande différence de vous à tous les autres hommes; & je m'aperçois bien que ſi vous perſiſtez dans les ſentimens que vous me témoignez par votre Lettre, il me ſera difficile de tenir la reſolution que j'avois faite de n'aimer jamais. Madame la Du-

cheſſe d'Arſchot a deſiré de me retenir ici, & je n'ai pu reſiſter à ſes empreſſemens, ſans me rendre indigne des bontés qu'elle a pour moi. Soyez aſſuré cependant que perſone n'a plus de conſideration pour vous, que Chriſtine.

Le Marquis ayant reçu cette réponſe deux jours après qu'elle fut écrite, en fut ſi content, qu'il ne ſongea pas à examiner ſi les deux Lettres avoient été rendues. Il baiſa mille fois celle de Chriſtine; & ſon impatience ne lui permettant pas d'être plus longtems ſans voir ſa Maitreſſe, il penſoit continuellement aux moyens de l'aller voir. L'entrepriſe étoit délicate, & il voyoit bien qu'il riſquoit beaucoup, en s'expoſant à entrer dans une Ville ennemie, où la vigilance du ſage Marechal de France qui y commandoit pouvoit lui donner de juſtes aprehenſions d'y être ſurpris.

Cependant comme l'Amour eſt ennemi des grands raiſonemens, & plus encore des reflexions qui tendent à l'éloigner de ſon objet, le même Amour lui ſuggera un expedient qui lui parut infaillible. Il fit demander au Maréchal d'Humieres un paſſeport, ſous le nom d'un Marchand de Bruxelles qui vouloit aller trafiquer à Liſle: & l'ayant obtenu, il fit provi-

sion de quelques points d'Angleterre des plus beaux qu'il pût trouver, & prit le chemin de Liſle, où il n'eut pas de peine à ſe faire introduire chez la Ducheſſe, ſous prétexte de vendre ſes points. Ils étoient ſi beaux, & il les donnoit à ſi bon marché, qu'il en vendit pluſieurs à la Ducheſſe & à ſes femmes. On le mena enſuite dans l'apartement de Chriſtine, qui par hazard ſe trouva ſeule dans ſa chambre, peut-être occupée à relire la Lettre du Marquis.

Quelque ſoin qu'il eût pris à ſe déguiſer, comme on a toujours l'idée remplie de ce que l'on aime, Chriſtine le reconnut auſſi-tôt qu'elle le vit paroître. Elle cacha ſa ſurpriſe, & pria un domeſtique de la Ducheſſe, qui avoit accompagné le Marchand, d'appeller une fille qui ſe connoiſſoit parfaitement en points. Il ſe trouva par bon-heur que cette fille étoit ſortie, & celui qui l'avoit appellée s'étant retiré, les deux Amans eurent le tems de s'éclaircir ſur tout ce qui s'étoit paſſé; & le Marquis s'étant juſtifié, ils ſe dirent les choſes du monde les plus tendres. Chriſtine lui fit des reproches de s'être expoſé à un peril ſi évident: ce qui donna occaſion au Marquis de lui dire, que s'il étoit vrai qu'elle y prît autant d'interêt qu'elle le témoignoit, il lui ſeroit aiſé d'em-

pêcher qu'il ne s'y exposât à l'avenir, en souffrant qu'il la remenât à Bruxelles, & qu'il l'épousât. Elle ne put s'empêcher de lui avouer qu'elle n'y avoit nulle repugnance, mais qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se resoudre à épouser un ennemi du Roi. Quoi, voudriez-vous donc, interrompit le Marquis, que je trahisse mon Prince & ma patrie ? Je n'ai garde d'avoir des sentimens aussi injustes, repliqua Christine, je ne vous crois pas même capable d'en avoir la pensée, & je vous estimerois beaucoup moins que je ne fais si vous l'aviez eue : mais il faut esperer que la guerre ne durera pas toujours, & que les Princes Confederés ouvriront enfin les yeux, & reconnoîtront avec combien d'injustice ils se sont engagés, sous des pretextes assés legers, à se liguer contre un Monarque qui leur fait bien moins d'ombrage par ses forces, qu'il ne leur donne de jalousie par une grandeur d'ame qu'ils ne sauroient s'empêcher d'admirer. Persone, repliqua le Marquis, ne dispute les grandes qualités de votre Monarque ; sa gloire est aussi bien établie que son nom est connu : & la délicatesse que vous avez à épouser un ennemi de votre Prince, n'en devroit pas être une moindre pour moi, si mon amour me laissoit la liberté de raisoner. Ne vous semble-t-il

pas, ajouta-t-il, que nous entrons assés dans le ressentiment de nos Souverains, en sacrifiant tous les jours & nos biens & nos vies, sans qu'il faille encore accommoder nos passions à leurs interêts ? Mais de grace, ne parlons plus des affaires d'Etat, & employons mieux les momens d'une conversation qui m'est si chere. Quelqu'un étant survenu, Christine fut obligée de dire au Marchand supposé de revenir dans deux heures, parcequ'elle ne vouloit rien acheter qu'elle ne l'eût fait voir auparavant à une fille qui en connoissoit la juste valeur. Il sortit, fâché de ne pouvoir lui parler plus long-tems : Et Christine, voyant bien qu'il lui seroit difficile de l'entretenir en particulier, lui écrivit un Billet, qu'elle resolut de lui donner secretement, pour l'informer de ses intentions. Le faux Marchand étant revenu à l'heure qu'on lui avoit marquée, Christine qui étoit dans la chambre de la Ducheſſe, alla au devant de lui à la porte, & lui dît assés haut qu'elle avoit des dentelles d'Angleterre autant qu'il lui en falloit, qu'elle ne vouloit plus acheter que du point d'Espagne, qui étoit plus à son gré que tous les autres, & qu'elle étoit bien fâchée de lui avoir donné la peine de revenir. Cependant elle lui gliſſa adroitement son Billet, & le Marquis y trouva ces paroles:

Je ne saurois vous voir ici sans frayeur : mettez-vous en sureté si vous m'aimez, & ne tardez pas un momoment à partir d'un lieu si dangereux pour vous. Le tems nous sera peut-être plus favorable que nous n'oserions l'esperer. Madame la Ducheſſe eſt ſi obligeante, que je ne doute point qu'elle ne m'engage à faire ici un plus long ſejour ; vous jugez bien que ſi je ne m'en défends pas, vous aurez plus de part qu'elle à cette complaiſance. Encore une fois, partez inceſſamment, & ſongez que mon repos dépend de votre ſureté.

Le Marquis d'Oſſeyra ayant connu par la lecture de ce Billet les inquietudes de ſa Maitreſſe, partit auſſi-tôt pour s'en retourner à Bruxelles, & paroître à la Cour, de peur qu'on ne s'aperçût de ſon abſence. Cependant la Ducheſſe d'Arſchot étoit viſitée de toutes les perſones les plus conſiderables de Liſle ; & ſon merite joint au reſpect qui étoit du à ſa naiſſance, attiroit dans ſa maiſon une compagnie composée de tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans la Ville. La Marquiſe de Belabre, qui étoit de retour de Paris où elle avoit perdu ſon procês, l'ayant un jour viſitée, fut fort

surprise d'y voir Christine, qu'elle reconnut d'abord pour Saint Aubin. Le souvenir du Carnaval de l'année précedente où elle avoit vu ce Mousquetaire déguisé en fille, ne lui permit pas de douter un moment que l'amour n'eût beaucoup de part à ce qu'elle prit alors pour un nouveau déguisement : elle crut même avoir decouvert un grand mystere, étant de l'humeur de la plûpart des autres femmes, qui se font une affaire principale d'aprofondir une intrigue amoureuse. Dans cette pensée, elle se rendit fort assidue chez la Ducheſſe. Christine qui avoit eu assés d'habitude à Paris avec la Marquise, la reconnut aussi, & ne put s'empêcher de rougir toutes les fois qu'elle la regardoit ; ce qui lui fit chercher l'occasion de la voir en particulier pour la desabuser. Mais la Marquise, qui par un rafinement de discretion, l'évitoit toujours ; s'étant aperçue que cela inquietoit Christine, elle l'approcha un jour, & lui dit à l'oreille : *Soyez en repos, & ne craignez rien de moi ; je sçai garder le secret à mes amis.* Christine essaya encore de la détromper, mais toujours inutilement. La Marquise ne voulut jamais l'écouter, ayant fortement dans la tête de connoître la Dame qui avoit engagé Saint Aubin à se travestir. Oc-

cupée de cette seule idée, elle faisoit cent jugemens temeraires: car dès que Saint Aubin parloit à une femme, la Marquise croyoit d'abord que c'étoit celle qu'il aimoit.

Après plusieurs recherches, & beaucoup de soins inutiles, elle fit confidence de tout ce pretendu mystere à la Barone de Saint Sauveur, s'imaginant que Saint Aubin, qui ne se défioit point de celle-ci, ne seroit pas si retenu en sa presence, & qu'il lui seroit aisé de découvrir par ce moyen ce qu'elle avoit tant d'empressement de savoir. La Barone, qui étoit jeune & d'une humeur fort enjouée, ravie d'avoir attrapé ce secret, s'appliqua à une recherche qui étoit tout-à-fait de son goût. Elle observoit Christine avec beaucoup de soin, mais elle ne put rien apprendre qui pût la satisfaire: fâchée de ne pas réussir, & craignant que la Marquise n'attribuât ce mauvais succès à son peu d'adresse, elle redoubla ses soins, & s'y attacha plus fort qu'auparavant; mais cette grande application ne servit qu'à lui faire mieux remarquer la bonne mine de ce pretendu Cavalier. Elle le trouvoit si aimable, & prenoit tant de plaisir à le considerer, qu'en peu de tems elle s'aperçut que sa curiosité avoit eu un autre effet que celui qu'elle en attendoit. En effet, elle s'étoit insensiblement

ment engagée dans une passion pour le pretendu Saint Aubin, laquelle étoit déja si forte, qu'elle sentoit bien qu'elle n'en étoit plus la maîtresse. Dans l'empressement où elle étoit de lier une amitié particuliere avec cette charmante personne, elle chercha les occasions de la voir & de lui parler souvent; ce qui lui fut aisé, par la facilité que toutes les personnes de Qualité avoient d'aller à toute heure chés la Duchesse. Christine répondit de si bonne grace aux empressemens de la Barone, qu'elle la rendit aussi satisfaite de sa civilité, qu'elle l'avoit été d'abord de sa bonne mine. Cent fois elle fut tentée de lui déclarer qu'elle savoit le secret de son sexe, & de lui découvrir à même tems celui de son amour; & cent fois cette pudeur dont les femmes bien nées ont tant de peine à se défaire, la fit changer de resolution, & rompit ses desseins. Après mille combats où l'amour, la pudeur, l'emportement, & la retenue se disputerent inutilemeut l'avantage, l'ayant un jour trouvée seule, elle ne put s'empêcher de lui dire, qu'elle n'avoit jamais connu de personne si aimable qu'elle: elle ajouta, que si le Ciel l'eût fait naître d'un sexe different du sien, elle auroit bien eu de la peine à se défendre d'une foiblesse pour une personne si aimable. Christine, qui ne

ſongeant à rien moins qu'à l'amour, regarda ce diſcours comme une marque obligeante de la politeſſe de cette Dame, & lui répondit qu'elle lui étoit fort obligée de ſa bonne volonté, l'aſſurant qu'elle tâcheroit d'y répondre par toute la tendreſſe dont elle pourroit être capable. La Barone qui avoit déja fait des avances, ne fut pas ſatisfaite d'une réponſe qui lui parut trop froide : cependant, il fallut bien faire ſemblant de s'en contenter ; & pour ne pas tout perdre, elle l'embraſſa fort tendrement, & l'en remercia. La Ducheſſe qui entra ſur ces entrefaites, ſurpriſe de les voir en cet état, leur en demanda le ſujet. La Barone qui ſentoit en ſa conſcience ſes embraſſemens auſſi criminels, que Chriſtine les trouvoit innocens, cherchant un pretexte pour tromper la Ducheſſe, répondit, un peu troublée, que c'eſt qu'elle ſe retiroit, & qu'avant que de ſortir elle avoit voulu embraſſer ſa chere amie. On crut cela de bonne foi, & perſone ne s'apperçut du dépit ſecret qu'elle eut de s'éloigner d'une maiſon où elle trouvoit tant de charmes.

Toutes les fois que la Marquiſe voyoit la Barone de Saint Sauveur, elle lui demandoit ſi elle n'avoit point penetré dans les raiſons qui avoient obligé Saint Aubin à ſe déguiſer : mais

n'apprenant rien qui contentât la curiosité, elle en devint plus impatiente, & se mit en tête de découvrir ce mystere à quelque prix que ce fût. Après y avoir assés rêvé, elle se détermina à en parler à celle qu'elle croyoit Saint Aubin, & à la jetter dans la necessité de lui faire confidence de son amour, en la menaçant, en cas de refus, de publier le secret de son sexe. Christine fort surprise de cette proposition, voulut la détromper par une relation fidéle de ses avantures : mais la Marquise qui avoit toujours en tête qu'elle parloit à Saint Aubin, n'ajouta point foi à tous ses discours, & lui dît, qu'elle lui donnoit jusqu'au lendemain à la même heure pour y penser; l'assûrant qu'elle pouvoit se fier à sa discretion, au lieu que si elle tardoit à lui apprendre son secret, assûrément elle gâteroit tout. Christine qui n'avoit rien de caché pour la Duchesse, lui fit part de l'embarras où la jettoient les pressantes sollicitations de la Marquise. Elles en rirent quelque tems; & resolurent ensemble de s'en divertir, en la trompant, puisqu'elle vouloit absolument être trompée. Il ne fut plus question que de convenir de la Dame qui devoit être l'objet de cette pretendue passion. Elles en nommerent plusieurs, & n'en trouverent point sur qui le vrai-semblable se trouvât si juste

que sur la Barone de Saint Sauveur, qui étoit bien faite, galante, & très-bonne amie de Christine. Dès le jour suivant la Marquise fit de nouvelles instances à ce Cavalier imaginaire, qui enfin lui declara qu'il aimoit la Barone de Saint Sauveur. La Marquise fort surprise de cette nouvelle, lui promit le secret, & lui témoigna être satisfaite de cette confidence.

Depuis ce tems-là Christine, de concert avec la Ducheſſe, affecta tant de soins & d'empressemens pour la Barone, & celle-ci y répondit avec tant de plaisir, que la Marquise qui les observoit assés souvent fut confirmée dans son erreur. Elle s'applaudit en secret d'avoir si bien développé cette intrigue, & voulut se faire un merite de sa penetration auprès de la Barone, ne pouvant plus long-tems garder un secret qui lui étoit déja à charge. Elle l'alla voir, & lui reprocha qu'elle n'agissoit pas de bonne foi, puisqu'elle lui cachoit ce qu'elle savoit de la passion de Saint Aubin : Vraiment, dit-elle d'un ton railleur, je ne m'étois pas mal adressée pour apprendre les affaires de Saint Aubin, & vous avez assés bien joué votre personage ; c'est dommage que vous n'ayez eu affaire à une dupe. Tout sembloit de concert à la tromper ; car la Barone ayant rougi à ces reproches, la Marquise qui le

remarqua, jugeant que c'étoit un effet de sa confusion, continua sa raillerie. Vous meriteriez, dît-elle, que je fusse moins discrete pour avoir ainsi fait la fine avec moi : mais assurez-vous que vous n'avez rien à craindre ; & quand je n'aurois pas promis le secret à Saint Aubin lorsqu'il m'a tout avoué, votre seule consideration seroit assés forte pour m'obliger au silence. La Barone extrêmement surprise de ce discours, fut quelque tems sans rien répondre, ne sachant pas même ce qu'elle devoit penser de tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Cependant, comme l'on croit aisément ce que l'on desire avec ardeur, elle ne douta plus de l'amour de Saint Aubin ni de la sincerité de la Marquise : & passant d'un grand étonnement à un excès de joye, Pouvons-nous empêcher les gens de nous aimer, dît-elle ? & ne trouveriez-vous pas qu'il y eût de l'injustice de s'opiniâtrer à desesperer un Cavalier qui fait des choses si extraordinaires pour sa Maitresse, & qui marque par ses actions la violence de sa passion ? Je vous pardonne votre manque de confiance, repliqua la Marquise, à condition que vous ne me cacherez rien à l'avenir. Elles en convinrent, & se separerent satisfaites de leur erreur reciproque ; la Marquise de se voir la

confidente d'une intrigue dans laquelle elle avoit eu tant d'envie de penetrer ; & la Barone d'avoir appris des choſes qui flatoient ſi agreablement ſa paſſion. Elle étoit ſi fortement perſuadée que Saint Aubin l'aimoit paſſionément, qu'elle commençoit à ſe repentir de lui avoir fait des avances qui pouvoient avoir diminué l'eſtime qu'elle deſiroit qu'il eût pour elle. Dans cette penſée elle reſolut de ſe contraindre pour quelque tems, s'imaginant que cette retenue redoubleroit les empreſſemens de ſon Amant. Elle ne ſe trompa point ; car Chriſtine voulant ſe divertir du jeu qu'elle avoit concerté avec la Ducheſſe, faiſoit tous les jours de nouvelles amitiés à la Barone : & celle-ci par une diſſimulation aſsés ordinaire à la plûpart des femmes, qu'on gâte ſouvent par trop de ſoins, recevant froidement ces témoignages d'amitié, eſperoit par là augmenter l'ardeur de ſon Amant pretendu.

Chriſtine qui ne ſavoit pas ce qui ſe paſſoit dans le cœur de la Barone, & qui ne connoiſſoit point les raiſons qu'elle croyoit avoir d'en uſer ainſi, ſe ſentit ſi offensée de la voir répondre ſi mal à ſes civilités, qu'elle reſolut d'en demeurer là, & d'éviter même ſa rencontre, pour n'être pas obligée de lui parler. La Barone ſurpriſe d'un

changement si peu ordinaire, ne put soutenir cette indifference plus d'un jour entier, quelque effort qu'elle fît. Le lendemain elle aborda Christine, & lui demanda avec assés d'émotion ce qu'elle avoit pu faire pour s'attirer ses mépris, & pour l'obliger à éviter sa rencontre avec affectation, comme elle l'avoit remarqué: elle ajouta quelques autres discours pleins d'emportement, qui jetterent Christine dans une surprise extrême. Elle lui répondit, que de sa part elle n'avoit jamais manqué à l'amitié qu'elles s'étoient promise; mais que le froid qu'elle avoit trouvé dans ses manieres le jour précedent l'avoit glacée. La Barone, sans lui donner le tems de finir, l'embrassa, & peu s'en fallut qu'elle ne lui dît qu'il étoit inutile de lui déguiser son sexe, puisqu'elle en étoit informée. Elle ne le fit pas neanmoins, prévoyant bien qu'elle ne pourroit plus avec bien-seance se donner avec Saint Aubin reconnu, les petites libertés qu'elle prenoit avec Christine déguisée. Jamais femme n'a tant aimé à se tromper que celle-là; & il est peu d'exemple d'une passion du caractere de celle de la Barone. Presséе par la violence de son amour, elle donna mille fois occasion à Saint Aubin de se declarer pour ce qu'elle le croyoit être. Mais voyant qu'il n'en profitoit

pas, & croyant que cette retenue étoit un effet de sa timidité, il n'y a sorte d'expedient qui ne lui passât par l'esprit pour donner fin à cette avanture, dont elle ne pouvoit plus supporter la durée. Une occasion à laquelle elle ne s'attendoit pas, lui parut tout à fait propre à son dessein. Un soir que son mari étoit allé à la campagne, elle veilla fort tard chez la Duchesse, & temoigna qu'elle ne seroit pas fâchée d'y coucher: pour cet effet elle demanda à une des femmes de la Duchesse si elle ne vouloit pas bien lui prêter la moitié de son lit pour cette nuit. Christine lui offrit le sien; & la Barone feignit de ne vouloir pas l'accepter de crainte de l'incommoder. Elle se laissa pourtant persuader, & l'accepta; parceque celle à qui elle avoit demandé place couchoit avec une de ses compagnes; je croi même que la Barone le savoit, mais qu'elle avoit bien voulu faire semblant de l'ignorer.

Dês qu'elles furent prêtes à se mettre au lit, un reste de pudeur venant à se presenter devant les yeux de la Barone, elle se trouva si troublée, que ne sachant ce qu'elle faisoit, elle voulut faire un dernier effort pour cacher à sa vertu mourante le desordre où son emportement l'avoit mise. Elle dît à Christine qu'elle ne vouloit qu'un

petit coin du lit, où elle la prioit de la laisser dormir en repos sans l'approcher de toute la nuit. Christine n'eut pas de peine à lui promettre tout ce qu'elle lui demanda, & lui tint parole fort exactement. Après qu'on eut emporté les lumieres, la Barone qui attendoit ces agreables tenebres avec une impatience qu'il est aisé d'imaginer, fut bien étonnée lorsqu'elle s'apperçut que Christine dormoit fort tranquillement. D'abord elle ne s'en prit qu'à elle-même, & crut que son Amant feignoit de dormir pour mieux lui marquer son obéïssance. Elle rêva assés long-tems au parti qu'elle avoit à prendre. Enfin après avoir inutilement esperé que des circonstances si favorables le rendroient plus hardi, elle lui demanda s'il ne dormoit point: mais voyant qu'on ne lui répondoit rien, elle en fut outrée de dépit. Elle jetta de profonds soupirs; mais ces soupirs firent peu d'effet sur une personne qui dormoit d'un profond sommeil. Elle fut vingt fois tentée de l'éveiller, & vingt fois la honte & le dépit l'en empêcherent: jamais femme n'a passé une plus mauvaise nuit, après s'être attendue à en passer une si agreable. Enfin le jour vint, & la Barone voyant que son insensible continuoit à dormir, sortit du lit, & s'habilla fort à la hâte. Le desespoir où elle étoit ne

lui permit pas de sortir de ce lieu sans y laisser quelque marque de son ressentiment : elle trouva fort à propos du papier & de l'ancre sur une table, & écrivit le Billet qui suit :

Je viens de recevoir l'outrage le plus sensible que puisse recevoir une femme ; mais je n'ai que ce que je merite. Après m'être abandonée si aveuglément à une passion pour un homme qui y sait si mal répondre, je vais chercher à cacher ma honte. Pour vous, je vous conseille de continuer un déguisement qui vous convient si bien. Ayant déja la modestie du sexe dont vous portez l'habit ; il ne faut pas desesperer que le Ciel, connoissant son erreur, ne vous ôte le peu qui vous reste du vôtre.

Après que la Barone eut écrit ce Billet, elle le mit sur la toilette de Christine, & se retira. Etant de retour dans sa maison, elle feignit d'avoir passé la nuit à jouer ; se fit deshabiller, & se mit au lit, où apparemment elle ne fut pas fort tranquille. Christine ayant trouvé le Billet de la Barone en se levant, eut de l'impatience d'être habillée pour le porter à la Ducheſſe. La singularité de cette

avanture leur apprêta bien à rire. Elles rappellerent l'idée de toutes les démarches que la Barone avoit faites pour lier amitié avec Christine, & jugerent qu'il falloit que la Marquise lui eût fait confidence de son secret, & qu'elle l'eût jettée dans la même erreur où elle étoit.

La Ducheſſe en fut touchée : & comme elle eſt bonne & obligeante, elle alla auſſi-tôt chez la Barone pour la détromper. Elle lui dît tout ce qu'elle ſavoit de ſes affaires, & la deſabuſa enfin ſur le ſexe de Chriſtine, mais ce ne fut pas ſans peine. Elle voulut enſuite aller chez la Marquiſe de Belabre pour tâcher de la détromper auſſi : mais la Barone qui ſentoit déja toute la confuſion d'une telle mépriſe, & qui craignoit que cette explication ne donnât de mauvaiſes impreſſions de ſa conduite, la pria de n'en plus parler & de laiſſer la Marquiſe dans l'erreur ; ſe défiant extrêmement de ſa diſcretion ſur une affaire ſi propre à faire des plaiſanteries, & ſi délicate pour ſa vertu.

La Ducheſſe cependant avoit preſque fini les affaires qu'elle avoit à Liſle, & avoit écrit à Bruxelles qu'elle y paſſeroit bien-tôt, & qu'elle eſperoit d'y remener Chriſtine avec elle. La Comteſſe de Benavidez qui ſe portoit beaucoup mieux, & qui dans ſa ma-

ladie n'avoit rien perdu de sa passion pour le Marquis d'Osseyra, ayant ouï parler du retour de Christine, en fut si effrayée, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens de l'empêcher. La chose lui parut d'abord assés difficile; mais comme il est peu d'obstacles à l'épreuve de la jalousie d'une femme, elle trouva enfin le moyen de faire écrire à la Duchesse d'Arschot par une de ses meilleures amies. Cette Dame lui marqua qu'on l'attendoit à Bruxelles avec impatience : que neanmoins ses interêts lui étant extrêmement chers, elle avoit cru devoir l'avertir qu'on murmuroit à la Cour de ce qu'elle avoit la pensée d'y remener Christine, qui ne manqueroit jamais de donner avis en France de tout ce qu'elle apprendroit à Bruxelles : que quand même elle ne le feroit pas, on ne laisseroit pas de le croire, puisqu'on en avoit déja eu quelque soupçon. La Duchesse qui avoit de grandes mesures à garder avec les Espagnols, & qui craignoit que le long sejour qu'elle avoit fait à Lisle ne leur eût donné de l'ombrage, principalement depuis que le bruit s'etoit répandu en Flandre qu'elle avoit eu quelque part au mariage du Prince d'Isenguien avec la fille de Monsieur le Maréchal d'Humieres; profita de cet avis, & ne voulut pas, quelque amitié qu'elle eût

pour Christine, hazarder de se perdre en la priant de retourner avec elle à Bruxelles. Un jour qu'elles se trouverent seules, la Duchesse prit son tems pour lui faire un long raisonement sur l'état de ses affaires, & sur la necessité où elle étoit d'éviter tout ce qui pouvoit donner de la jalousie aux Espagnols; qui sachant que la vieille inclination des Flamans de rentrer sous l'obeïssance de leur ancien Prince naturel, est bien augmentée par la connoissance des éminentes vertus & du doux gouvernement de LOUIS LE GRAND, prennent ombrage de tout, & entrent en defiance pour les plus petites choses. Elle ajouta que cela l'obligeoit à prendre garde de près à sa conduite, & à se priver de plusieurs choses qui lui auroient été fort agreables. Christine qui avoit beaucoup d'esprit lui repartit, que c'étoit par cette raison qu'elle avoit resolu de retourner en France, dès qu'elle auroit reçu la réponse d'une Lettre qu'elle avoit écrite en son pays; & que cependant elle se mettroit dans un Convent. Cette conversation finit par des assurances reciproques d'une éternelle amitié; & deux jours avant le départ de la Duchesse, Christine entra dans le Convent des Filles de S. Thomas.

Le Marquis d'Osseyra ayant vu ar-

river la Ducheſſe à Bruxelles ſans Chriſtine, en fut fort allarmé, & lui en demanda des nouvelles avec précipitation. Ayant appris qu'elle s'étoit retirée dans un Convent ſans en pouvoir découvrir le motif, il en fut dans la derniere inquietude. Mais la Comteſſe de Benavidez qui ne perdoit aucune occaſion de lui faire de la peine, ayant adroitement publié que Chriſtine lui avoit fait confidence des dégoûts qu'elle avoit pour le monde, & du deſſein où elle étoit de paſſer ſa vie dans une maiſon Religieuſe ; le Marquis en fut ſi troublé, que la violence de ſon amour ne lui permettant pas de déliberer, il partit dês le ſoir même avec ſon paſſeport de Marchand pour ſe rendre à Liſle ; & fit ſi grande diligence qu'il y ſeroit arrivé le lendemain de bonne heure, ſi par malheur il n'eût été arrêté en chemin par des voleurs, qui ſe diſant Soldats de la Garniſon d'Ypre, s'étoient joints au nombre de ſept, & voloient les voyageurs ſans aucun reſpect pour les paſſeports. Ils menerent le Marquis dans un bois fort épais, où trompés par ſon habit & par ſes paſſeports, ils le crurent Marchand. Ils le forcerent à leur donner une lettre de change ſur quelqu'un de ſes correſpondans, le menaçant de le tuer ſi elle n'étoit acquittée d'abord qu'on la pre-

ſenteroit, ajoutant, que juſqu'à ce tems-là ils le garderoient avec eux pour leur ſureté. Il eſt aiſé de juger quel fut l'embarras du Marquis dans ce moment, ne ſachant à qui adreſſer cette Lettre; & voyant bien que s'il ſe faiſoit connoître à ces voleurs, il les mettroit dans la neceſſité de ſe défaire de lui, par la crainte qu'ils auroient qu'il ne les fît punir. Quelque parti qu'il prît, la mort lui paroiſſoit inévitable: trouvant neanmoins une eſpece de conſolation à la differer, il leur donna une Lettre pour un hôte de Bruxelles qui avoit été à lui, & qui connoiſſoit ſon écriture. Après qu'il l'eut écrite avec tous les empreſſemens qu'ils exigerent de lui pour la faire payer promptement, le deſordre ſe mit parmi ces brigands, qui ne ſe fioient point les uns aux autres pour aller recevoir une ſomme ſi conſiderable. Ils convinrent pourtant d'en envoyer deux de la troupe, deſquels ils ſe défioient le moins. Le Marquis cependant tâchoit de s'inſinuer dans l'eſprit de ces voleurs, leur témoignant qu'il n'avoit nul reſſentiment contr'eux; qu'il ne doutoit point qu'ils n'euſſent été reduits à faire ce métier par l'avarice de leurs Officiers, qui peut-être retenoient le peu de paye que le Prince leur donnoit; que pour lui, il s'eſtimoit trés-heureux d'être

tombé entre leurs mains, puisqu'ils ne l'avoient point mal-traité, & qu'ils avoient bien voulu se contenter d'une somme d'argent. On trouvera peut-être extraordinaire que ce Marquis se soit abaissé à ces complaisances; mais il est certain que l'envie de voir Christine lui faisoit prendre des ménagemens pour sa vie qu'il n'auroit pas pris dans toute autre occasion. Par des manieres si conformes au génie de ces gens, il ne lui fut pas difficile d'entrer en familiarité avec eux : ils le traiterent beaucoup mieux qu'ils n'avoient fait dans le commencement, & lui firent part de leur soupé. Le lendemain matin, ils envoyerent un de leurs camarades pour acheter des provisions : le Marquis voyant diminuer leur nombre, & apprehendant le retour de ceux qui étoient allés chercher le payement de la Lettre de change, prit la resolution de se saisir de quelqu'une de leurs épées, & de perir du moins les armes à la main. L'un des quatre qui restoient, veilloit toujours, pendant que les autres reposoient. Le Marquis ayant feint d'être accablé de sommeil, celui qui l'observoit s'éloigna un peu dans le bois : le Marquis sans perdre tems se saisit des fusils, sans que persone s'éveillât. Il fut tenté d'en faire une décharge sur eux : mais sa generosité n'ayant pu consentir

consentir à tuer des gens endormis, il s'avisa d'ôter l'amorce des deux fusils, & d'en conserver deux autres en état de tirer. Il alla joindre en cet état celui qui s'étoit écarté dans le bois, & l'ayant menacé de le tuer s'il faisoit la moindre resistance, il lui declara qu'il n'avoit pas eu intention de se prévaloir de l'avantage qu'il avoit sur lui & sur ses compagnons, qu'il vouloit même leur abandoner l'argent de la Lettre de change, mais qu'il étoit necessaire pour sa sureté qu'il l'accompagnât pendant une lieue, l'assurant qu'il ne lui feroit aucun mal. Cet homme qui n'avoit pas cru qu'un Marchand fût capable d'une resolution si hardie, étonné de la fermeté avec laquelle il lui parloit, fut contraint d'obeïr, & de faire tout ce que le Marchand lui commanda. A peine étoient-ils sortis du bois, qu'ils furent envelopés par un parti de Cavalerie de la garnison de Lisle. Le Marquis leur presenta d'abord ses passeports; mais ayant été trouvé armé de deux fusils, & dans un canton fort suspect, on lui dit qu'il se servoit des passeports pour faire ses affaires plus surement, & afin de pouvoir voler impunément sous ce pretexte. Le Marquis, pour se justifier de cette accusation, leur declara qu'il avoit été vole dans ce bois : & leur ayant fait un recit

fidéle de ce qui lui étoit arrivé, & de la maniere dont il avoit échapé des mains des voleurs, ces partisans se mirent en état d'entrer dans le bois pour se saisir de ces brigans. Mais le Commandant s'étant avisé que ce discours pouvoit être une invention du Marquis, qui vouloit peut-être les attirer dans quelque embuscade, se contenta de faire mettre pied à terre à dix Cavaliers, qu'il envoya dans l'endroit que son prisonier lui indiqua. Ils y trouverent les voleurs qu'ils prirent sans resistance, & les emmenerent à Lisle. Cette capture qui confirmoit ce que le Marquis avoit dit, fut cause qu'on le mit en liberté, ne doutant point qu'il ne fût Marchand, comme il le disoit. Je ne vous dirai pas ce qu'on fit des voleurs, apparemment ils furent pendus; je sai seulement que le Marquis impatient d'aprendre des nouvelles de Christine, étant allé au Convent où il savoit qu'elle étoit, on lui dît qu'on n'y parloit à persone ce jour-là, parcequ'une Demoiselle Françoise prenoit l'habit.

Les bruits qui avoient déja couru que Christine étoit dans cette resolution, & la crainte qu'en avoit eu le Marquis, lui firent croire que c'étoit elle qui prenoit l'habit ce jour-là. Dans cette pensée il fendit la presse, & sans autre éclairciſſement s'adressa

à un venerable Prêtre qui étoit prêt à commencer la ceremonie, & le pria de la retarder jusqu'à ce qu'il eût parlé à l'Abbesse. Tous ceux qui remarquerent avec quel desordre il avoit prononcé ces paroles en furent surpris: le Prêtre même, qui avoit preparé un beau discours à la louange de la vie Religieuse, craignit d'être obligé de le reserver pour une autre occasion. On fit cependant approcher le Marquis de la grille, où l'Abbesse s'étant presentée, il lui dit, qu'il étoit là pour lui declarer, que la personne qu'elle alloit recevoir au nombre de ses Sœurs lui avoit promis d'être son épouse, & que tous les Vœux qu'elle feroit seroient nuls. L'Abbesse surprise de cette declaration, appella la Demoiselle à la grille, & lui ayant appris ce que le Marquis venoit de lui dire, elle la pressa de parler & de lui avouer la verité. Cette jeune fille qui étoit déja assés intriguée de toutes les differentes fonctions qu'on exigeoit d'elle ce jour-là, crut que le discours de l'Abbesse étoit une formalité qu'on avoit accoutumé d'observer en pareilles occasions, pour s'assurer de la volonté de celles qui prennent l'habit; & s'étant tournée du côté de la Sœur qui la conduisoit dans tous ces exercices, elle lui demanda fort naïvement ce qu'elle desiroit qu'elle

répondit. La confusion qu'eut le Marquis en voyant une personne qu'il ne connoissoit pas, firent juger que la naïveté de la jeune Demoiselle étoit de bonne foi. Tout le monde s'écria que cet homme étoit fou : il s'en défendit si mal, que son silence & son égarement achevèrent de persuader ceux qui en avoient douté ; & on le chassa de l'Eglise sans qu'il eût la force de s'en plaindre.

Pendant que la violence de sa passion lui attiroit tous ces mauvais traitemens, ses amis étoient fort en peine de sa personne. L'Hôte de Bruxelles ayant été fort pressé par les deux voleurs de payer la Lettre de change, en avoit reconnu le caractere : & feignant de vouloir l'acquitter, il alla chez le Marquis, & montra cette Lettre à un de ses principaux domestiques, qui lui confirma qu'elle étoit écrite de la main de son Maître ; ce qui ne leur permit pas de douter que le Marquis ne fût entre les mains des voleurs. Ils s'adressèrent au Duc de Montalto, qu'ils connoissoient pour son meilleur ami, & lui ayant fait voir la Lettre, le Duc commença par faire arrêter les deux hommes qui en demandoient le payement, lesquels après plusieurs menaces lui avouerent tout. Le Duc de Montalto inquiet du peril où il croyoit son ami, sortit en

perſone avec un parti de trois cens Chevaux, & quelques Dragons. Il arriva dans le bois où les deux voleurs avoient laiſsé leurs camarades, & ayant fait poſer des vedettes à toutes les avenues, il y entra à la tête des Dragons, & le traverſa ſans trouver perſone : ce qui augmentant la crainte qu'il avoit déja pour le Marquis, le fit reſoudre à détacher trois partis differens, qu'il envoya en differens endroits, pour tâcher de découvrir la retraite de ces brigans. Mais ſes ſoins furent inutiles, & il fut obligé de ſe retirer ſans avoir appris aucunes nouvelles de ſon ami.

Le lendemain, un Domeſtique du Marquis, impatient d'apprendre des nouvelles de ſon Maître, & croyant qu'il le pourroit trouver à Liſle, s'y en alla déguisé en payſan. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il feignit d'avoir une Lettre pour Chriſtine ; & l'ayant fait appeller au parloir, il lui demanda des nouvelles du Marquis, ſans qu'elle lui en pût rien apprendre. Il lui dît ſon départ, l'avanture de la Lettre de change, & toutes les autres circonſtances de l'abſence de ſon Maître. Chriſtine qui avoit toujours une inclination ſecrete pour le Marquis, dont elle n'avoit pas encore connu toute la force, fut ſi touchée de ſon malheur, qu'elle connut par la douleur

que cette nouvelle lui causa, qu'elle l'aimoit plus qu'elle ne l'avoit cru. Elle pria très-instamment cet homme de retourner incessamment à Bruxelles, de ne rien oublier pour apprendre ce qu'étoit devenu son Maître, & de lui faire savoir sans retardement le succès de ses soins. Il lui fut impossible d'achever ce peu de paroles sans être trahie par ses larmes. Ce Domestique étant sorti, elle passa quelques heures dans des inquiétudes, qu'une personne qui n'auroit jamais aimé ne pourroit comprendre. Cependant, l'homme du Marquis, qui étoit un bon Flamand fort devot, desespérant de trouver son Maître, entra dans une Eglise, où après avoir prié Dieu du meilleur de son cœur, de lui inspirer où il pourroit le rencontrer, & se tournant du côté de la porte pour sortir, il vit à même tems le Marquis devant lui: & ne pouvant resister aux mouvemens de sa premiere surprise, il s'écria d'abord au miracle! Le Marquis fort étonné lui-même de rencontrer là un de ses gens, eut de la peine à faire taire son Valet: & feignant qu'il étoit son camarade, il dit à ceux que le bruit du miracle avoit attirés, que cet homme étoit un peu troublé, & qu'il lui échapoit souvent de pareilles saillies. Ils sortirent à la faveur de cet artifice; & étant entrés dans une maison où le

Marquis avoit couché, son homme lui apprit ce qui s'étoit passé à Bruxelles, & lui rendit un compte exact des inquietudes que cette nouvelle avoit données à Christine, des larmes qu'elle avoit répandues, & de l'état pitoyable où il l'avoit laissée. Le Marquis, qui depuis l'affaire du jour précedent n'avoit osé se presenter à la porte du Convent, ravi d'apprendre combien sa Maîtresse étoit sensible à ses malheurs, la fit demander par son Valet; & s'étant glissé dans le parloir, il la rassura par sa presence.

Jamais conversation ne fut plus tendre que celle qu'ils eurent dans ce moment. Christine ne pouvoit rien reprocher à son Amant qui ne justifiât la violence de sa passion. Elle lui promit une fois pour toutes de n'être jamais à d'autre qu'à lui; & le pria de ne plus s'exposer à tant d'accidens: l'assurant qu'elle avoit déja écrit dans son pays pour obliger l'Abbé Dizestre, qui avoit la direction de ses affaires, de faire un voyage en Flandre, & qu'elle étoit dans le dessein de prendre avec lui des mesures pour leur mariage. Le Marquis fort satisfait de ces belles esperances, pour l'ôter d'inquietude se retira plus-tôt qu'il ne l'auroit souhaité, & se rendit à Bruxelles. Ses amis lui firent connoître par la joye qu'ils témoignerent de le

revoir, le chagrin que leur avoit donné la crainte où ils avoient été de le perdre. Pour empêcher qu'on n'aprofondît le myſtere de ſon abſence, il publia que s'étant égaré à la chaſſe, où l'on ſavoit qu'il alloit quelquefois, il avoit été pris par des voleurs, qui après l'avoir retenu quatre jours l'avoient enfin laiſsé aller. Tout le monde crut une choſe qui paroiſſoit ſi vrai-ſemblable : il n'y eut que la Comteſſe de Benavidez qui ne dona point dans ce paneau. Sa jalouſie lui ayant fait deviner aſsés facilement le veritable ſujet de cette abſence, elle en fut au deſeſpoir ; & fit une forte reſolution de mettre tout en uſage pour rompre le commerce du Marquis avec Chriſtine.

En ce tems-là on eut avis à la Cour de Bruxelles de la marche des Troupes de France. Les Generaux Eſpagnols en furent d'autant plus allarmés, qu'on étoit encore dans une ſaiſon prématurée, & dans les plus grandes rigueurs du mois de Janvier. Tous les Officiers conſiderables ſe rendirent auprès du Gouverneur des Pays-bas pour l'aider de leurs conſeils dans une conjoncture de cette importance. Le Comte de Salazar qui y arriva des premiers, ayant viſité la Comteſſe de Benavidez, elle tâcha de réveiller la paſſion que ce Cavalier avoit

avoit eue pour Christine, en lui reprochant sa nonchalance, & en lui apprenant en même tems les perils où son Rival s'étoit exposé pour la voir. Salazar qui n'avoit été rebuté de voir Christine que par les difficultés qu'il y avoit trouvées, eut quelque honte de ce reproche : & voulant couvrir son peu d'ardeur de quelque pretexte apparent, & faire voir qu'il n'avoit rien negligé pour se rendre heureux, il s'avisa de tromper sa parente, & de lui persuader qu'il n'étoit pas si mal avec Christine qu'elle le pensoit. La Comtesse ayant de la peine à le croire, il lui promit de justifier ce qu'il avançoit, & ne demanda pour cette épreuve que le tems d'aller chez lui. Il ne tarda pas long-tems à revenir, & rapporta une Lettre fort passionée que le Marquis écrivoit à Christine ; c'étoit la même dont j'ai déja parlé, que l'homme de Salazar avoit adroitement volée à celui du Marquis. Salazar ayant entre les mains une Lettre qui justifioit si bien ce qu'il venoit de dire, la montra à sa parente, & lui dit qu'elle pouvoit juger par le sacrifice que Christine lui en avoit fait, de l'état où il étoit avec elle. La Comtesse ayant lu cette Lettre, en fut fort satisfaite : & l'ayant trouvée fort propre à brouiller le Marquis avec sa Maitresse, elle fit si bien auprès de Salazar,

qu'il consentit qu'elle la gardât, après qu'elle lui eut donné sa parole de n'en point faire de mauvais usage. Mais à peine Salazar l'eut-il quittée, qu'elle s'en alla chez une de ses amies, qui l'étoit aussi du Marquis d'Osseyra: & après lui avoir exageré les frequens dangers où s'exposoit ce Marquis pour aller voir Christine, & les suites fâcheuses que cette passion lui attireroit, il seroit excusable, continua-t-elle, s'il en étoit aimé; mais Christine ne le peut souffrir, & sacrifie ses Lettres les plus tendres au Comte de Salazar, qui a la discretion de ne les pas montrer; je sai cependant qu'il en a plusieurs. Elle ajouta tant d'autres particularités, que cette Dame en fut convaincue, & crut rendre un bon office au Marquis, si elle pouvoit le guerir de sa passion, & le desabuser de Christine. Dès le lendemain elle y travailla, & se servit de tout ce qu'elle avoit appris de la Comtesse pour persuader cet Amant de ne plus songer à une Maitresse si infidéle. Le Marquis qui ne pouvoit se mettre dans l'esprit que Christine fût capable de le tromper, eut de la peine à croire ce qu'on lui en disoit, & resista longtems aux soupçons qu'on lui voulut donner de sa conduite. Mais cette Dame l'ayant fortement presé, il lui promit enfin de se rendre à ses raisons.

si on lui pouvoit faire voir une preuve de cette infidelité. La Comteſſe de Benavidez avertie de cetheureux ſuccès, remit la Lettre à ſa bonne amie, qui l'ayant fait voir au Marquis, le jetta dans de cruelles inquietudes. Il lut & relut cette Lettre : & l'ayant reconnue pour celle qu'il avoit écrite à Chriſtine, & dont il avoit reçu la réponſe, il ne douta plus qu'elle ne l'eût trahi. Il ſe reprocha ſecretement d'avoir été ſi long-tems la dupe de cette ingrate ; & dans cet aveuglement de dépit il reſolut de lui en marquer ſon reſſentiment, en lui écrivant avec le dernier mépris, & en des termes outrageans. Voici ce qu'il lui manda :

La part que je prens à vos interêts m'engage à vous écrire, pour vous donner moyen de faire de nouveaux ſacrifices à mon heureux Rival. Je vous conſeille pourtant de bien profiter de cette Lettre, puiſque ce ſera la derniere que vous recevrez de moi. Ainſi ne contraignez plus vos ſentimens, & aſſurez-vous que je n'envierai point le bonheur de Salazar : car j'eſpere que vous me vangerez de lui, & que vous ne tarderez pas long-tems à le ſacrifier à quelque autre ; puiſque vous avez bien

pu vous resoudre à trahir le plus sincere & le plus passioné de tous les Amans. Le Marquis d'Osseyra.

Aussi-tôt que le Marquis eut écrit cette Lettre, il la remit à celui qui avoit porté la précedente, avec ordre de partir incessamment pour la rendre à Christine. Comme les mauvaises nouvelles arrivent toujours plus vîte que les bonnes, cette Lettre fut rendue à Christine deux jours après qu'elle fut écrite. Elle étoit si peu accoutumée à un pareil langage, qu'elle eut de la peine à croire ce qu'elle lisoit: & parceque l'on aime naturellement à se cacher les choses que l'on ne souhaite pas, elle cherchoit à se tromper. Mais ne pouvant disconvenir que cette Lettre ne fût écrite de la main du Marquis, & reconnoissant celui qui l'avoit portée pour un homme en qui il avoit de la confiance, elle s'en trouva si offensée, qu'elle crut qu'il y auroit de la bassesse à se justifier d'une accusation si éloignée & si indigne d'une grande Ame comme la sienne: & se dépouillant tout à coup de cette douceur qui lui étoit si naturelle, elle dît d'un ton de colere à celui qui en attendoit la réponse, qu'elle ne vouloit point d'éclaircissement avec un homme qui l'avoit crue capable d'infidelité; & déchirant sa Lettre, le menaça

de le faire pendre comme un espion s'il ne se retiroit au plus vîte, & s'il paroissoit jamais en sa presence.

Quelque force d'esprit qu'elle eût témoigné devant cet homme, il lui fut impossible de démentir son sexe dans le particulier : elle s'abandonna aux larmes, & eut l'esprit agité de mille pensées differentes : son desespoir la pressoit de prendre un parti qui l'éloignât du Marquis pour toujours ; une secrete inclination, dont elle ne connoissoit point la cause, rendoit ses resolutions incertaines & sans effet. Tantôt elle vouloit retourner en son pays ; un moment après elle ne le vouloit plus, en ayant reçu depuis peu un secours considerable, & ayant demandé le consentement de ses parens pour épouser le Marquis : ce qui ne serviroit plus qu'à lui attirer les médisances d'une Province où l'on aime naturellement à mal parler de son prochain. La vie Religieuse ne l'accommodoit pas non plus : & ne trouvant pas, après mille reflexions, d'état plus conforme à son humeur & à son inclination que celui de la guerre, elle fit une forte resolution de passer le reste de sa vie dans les Armes.

Pendant qu'elle prenoit des mesures secretes pour passer dans une autre Ville, afin d'y faire son équipage, le Marquis, qui étoit revenu de son

premier emportement, & qui se repentoit déja de tout ce qu'il avoit fait, repassant incessamment dans son esprit tout ce qui avoit précedé cette affaire, & cherchant à trouver sa Maitresse moins coupable; il se ressouvint que l'homme qui avoit autrefois porté l'une de ses Lettres à Christine n'étoit jamais revenu, & que même il avoit pris parti parmi les François. Alors il ne douta point qu'il n'eût vendu sa Lettre à Salazar, & que la crainte du châtiment ne l'eût fait déserter: le prompt retour de celui qu'il avoit envoyé à Lisle depuis deux jours, qui lui apprit l'indignation de Christine, & la réponse qu'elle avoit faite à sa Lettre, le persuada de l'innocence de sa Maitresse. Il fut près de partir pour s'aller jetter à ses pieds: mais ayant voulu s'éclaircir de la maniere dont cette Lettre étoit venue au pouvoir de son Rival, il pria le Duc de Montalto, qui étoit leur ami commun, & qui avoit exigé d'eux qu'ils ne se demanderoient jamais rien, d'aller trouver Salazar & de lui demander foi de Cavalier comment il avoit eu cette Lettre; assurant le Duc qu'il n'en auroit nul ressentiment de quelque façon que ce pût être, pourvu seulement qu'il en sût la verité, qu'il lui importoit de savoir pour d'autres raisons.

Salazar preſsé par le Duc de lui faire une réponſe poſitive, fut bien fâché que l'indiſcretion de la Comteſſe l'eût mis dans cet embarras : après s'en être foiblement défendu, il avoua enfin à ſon Ami la choſe comme elle s'étoit paſsée. Lorſque le Marquis eut appris cet éclairciſſement par le Duc, il faillit à mourir de regret & de douleur d'avoir ſoupçoné ſi legerement la fidelité de Chriſtine. Son malheur n'en demeura pas là ; car dans le tems qu'il ſe preparoit à lui aller demander pardon, on eut avis à Bruxelles que LOUIS LE GRAND étoit aux Portes de la redoutable Ville de Valenciennes qu'il aſſiegeoit, dans une ſaiſon où les Heros des autres ſiecles n'avoient pas cru qu'il fût poſſible de mettre une Armée en campagne.

Cette nouvelle ſurprit les Eſpagnols au-delà de ce qu'on peut croire. Chacun eut ordre de ſe tenir en état ; & le Marquis d'Oſſeyra, qui eſt General de l'Artillerie, ne fut pas ſans affaire. Sa Charge ne l'occupa pourtant pas ſi fort, qu'il ne ſongeât toujours aux moyens de faire la paix avec ſa Maitreſſe.

Cependant quelque preſſante que fût ſa paſſion, ſon devoir le preſſoit encore plus : & il fallut ſe contenter de lui écrire une Lettre, qui apparemment fut conçue en termes tendres

& fort soumis. Je n'ai pas bien su ce qu'elle contenoit, parceque Christine qui étoit partie de Lisle ne la reçut point. Cette illustre Heroïne ayant formé le dessein de servir, & s'étant bien promis de n'avoir jamais de passion que pour la gloire, avoit fait un équipage bon ou mauvais; & ayant joint l'Armée du Roi devant Valenciennes en habit de Cavalier, & sous son premier nom de Saint Aubin, il alla faire la reverence à Monsieur le Maréchal de Luxembourg de qui il étoit déja connu, & le pria de trouver bon qu'il servît auprès de sa personne en qualité d'Aide de Camp. Ce genereux Duc, qui aime les Gens bien faits, sur tout quand ils ont du merite, lui accorda cette grace, & l'employa dès le premier jour à porter ses ordres en divers endroits. Valenciennes, qui se vantoit d'avoir été si fatale aux François, voulant conserver la reputation qu'elle s'étoit acquise dans les dernieres guerres, se défendit avec beaucoup de vigueur; & ces heureux commencemens firent esperer aux Espagnols que la valeur des Habitans, secourue de la rigueur de la saison, leur donneroit le tems d'assembler leurs troupes & d'attendre même celles des Confederés pour s'opposer à ce fameux Siege. Mais l'Auguste Monarque qui l'assiégeoit,

ayant reconnu cette vigoureuse resistance, & qu'ils étoient preparés à soutenir un Siege dans les formes ordinaires, les fit attaquer d'une maniere nouvelle, & qui servira de leçon aux Capitaines des autres siecles à venir. Car ayant fait un détachement de son Armée, ces Braves animés par la presence & par les ordres d'un General si fort au dessus des autres, emporterent tous les dehors en plein jour. L'on auroit tort de dire que ce fut ou par surprise, ou faute de resistance de la part des assiegés, puisqu'il y eut huit cens hommes qui furent passés au fil de l'épée, après avoir défendu leurs postes avec une valeur des plus opiniâtres. Les Mousquetaires du Roi qui étoient les plus avancés, entrerent dans la Place par le guichet pêle mêle avec les fuyards.

Je n'entreprendrai point ici d'écrire les grandes actions qui se firent dans cette remarquable journée; les Historiens feront leur devoir là-dessus, & je n'en parle qu'autant que cela a de relation à mon Heroïne. Cette genereuse Personne étoit toujours auprès de Monsieur de Luxembourg, qui se trouvant de jour commandoit ce glorieux détachement. S. Aubin voyant que ce brave General portoit lui-même ses ordres par tout, qu'il faisoit plutôt executer par son exemple que

par ſes paroles, trouva l'emploi d'Aide de Camp fort inutile dans une occaſion auſſi chaude que celle-là. Il le quitta, & s'étant mêlé avec les Mouſquetaires du Roi il entra dans la Ville avec eux, & eut ſa part de la gloire qu'ils acquirent par une action ſi hardie. Les Grenadiers de la Maiſon du Roi, & le Regiment des Gardes ayant ſuivi un moment après, toute la garniſon mit les armes bas; & la Cavalerie, qui étoit ſur la Place en eſcadron, fut démontée : les Bourgeois qui ne s'étoient pas attendus à une pareille inſulte, furent ſi étonnés de voir les François dans leur Ville, que la plûpart ſe retirerent dans des Egliſes & dans des Monaſteres pour tâcher d'éviter la fureur du Soldat.

Pendant que tout étoit encore en confuſion, quelques Soldats avides ſe jetterent d'abord dans les premieres maiſons qu'ils rencontrerent; & Saint Aubin qui ne trouvoit plus de gloire où il n'y avoit plus de reſiſtance, marchoit déja pour ſortir de la Ville, lors qu'ayant vu entrer deux Soldats dans une maiſon, qui appartenoit vraiſemblablement à quelque perſonne conſiderable, ſa generoſité lui inſpira d'y entrer auſſi pour en empêcher le pillage. Il rencontra d'abord une jeune perſone aſsés bien faite, qui toute éplorée ſe jetta à ſes pieds pour le prier

de lui sauver l'honneur, & de se contenter de plusieurs biens qu'il trouveroit dans sa maison, qu'elle lui abandonnoit de bon cœur. Saint Aubin attendri par le desordre & les larmes de de cette pauvre fille, prit un ton d'autorité sur les deux Soldats, & les obligea de sortir, moitié par honêteté, & moitié par force: & ayant ensuite fermé les portes, il promit à cette personne allarmée de la proteger, & de demeurer auprès d'elle autant de tems qu'il seroit necessaire pour la garantir de l'insulte des Soldats. Ce discours, qui selon les apparences devoit la rassurer, ne servit qu'à redoubler sa crainte; car ne pouvant s'imaginer de trouver tant d'humanité dans un homme couvert de sang & de boue, (la saison ne permettoit pas qu'il y eût de la poussiere) elle crut qu'il ne prenoit ces précautions que pour jouir seul de ses faveurs. Prévenue de cette pensée, elle s'éloigna un peu de lui, & le pria ensuite d'un ton douloureux & d'un air déconcerté, de vouloir bien ne pas diminuer la grandeur du service qu'il venoit de lui rendre, en lui faisant des violences qui aussi-bien lui seroient infructueuses, puisqu'elle étoit resolue de mourir plutôt que de les souffrir. *N'apprehendez rien*, dit Saint Aubin, *si vous me connoissiez*

bien, vous jugeriez mieux de mes sentimens: je ne suis ici que pour vous garder, & j'en sortirai quand vous le voudrez.

La mere de cette fille étoit ce jour-là allée à la Messe; & la Ville avoit été prise si brusquement, qu'il ne lui avoit pas été possible de retourner à sa maison: le pere n'ayant pu se resoudre à être spectateur du pillage de ses biens, s'étoit retiré dans le Convent des Capucins, aussi-bien qu'un grand nombre d'autres Habitans qui s'étoient attendus à un pareil traitement, n'ignorans pas les droits que donne la Victoire sur une Ville prise d'assaut. Mais LOUIS LE GRAND, en qui la clemence égale la valeur, ayant voulu signaler la prise de cette Ville par les circonstances extraordinaires, & de la saison où il l'assiegeoit, & de l'usage qu'il feroit de la Victoire, envoya Monsieur de Louvois, qui au seul nom du Roi arrêta la fureur du Soldat, & fit observer un quart d'heure après plus d'ordre dans Valenciennes prise d'assaut, qu'on n'en a vu garder aux ennemis au bout de trois jours dans Tréves prise par composition. Il est aisé de juger de l'agreable surprise des Habitans, lorsqu'étant sortis de leurs azyles ils trouverent, au lieu de ruines fumantes qu'ils

apprehendoient, des maisons pourvues de toutes choses, & au même état qu'ils les avoient laissées : au lieu du fer & du feu dont ils craignoient la desolation, ils ne voyoient que des Officiers qui abordoient dans leurs maisons l'argent à la main pour acheter leurs denrées. Saint Aubin ayant mis la tête à la fenêtre quelque tems après, trouva que tout étoit calme par les soins de ce Ministre : & voyant que l'on commençoit déja à ouvrir les Boutiques de cette grande Ville, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour son hôtesse, il sortit pour aller joindre son General, qu'il trouva auprès de sa Majesté à qui il rendoit compte du détail des affaires.

Les parens de cette jeune fille que Saint Aubin avoit si genereusement protegée, étant de retour à leur maison, ravis de retrouver leur fille, l'embrasserent avec des transports de joye qu'on ne sauroit exprimer. Elle leur fit un recit fidele des grandes obligations qu'elle avoit au brave François qui l'avoit secourue ; & toucha si sensiblement les circonstances de ce service, & le desintereſſement du Cavalier, que son pere persuadé que sa reconnoissance ne pouvoit jamais égaler le merite d'une action si vertueuse, voulut du moins n'avoir rien à se reprocher du côté du cœur. Il passa deux

jours entiers à faire dans la Ville & dans le Camp des perquisitions inutiles du liberateur de sa fille. Ayant appris que les Mousquetaires du Roi étoient entrés les premiers dans la Place, il crut d'abord que celui qu'il cherchoit pourroit être parmi eux. Mais sa fille lui ayant dit que les Mousquetaires étoient *rouge-vétus* (ce sont ses propres termes) elle l'en desabusa, & lui apprit que son protecteur portoit un habit d'une couleur differente.

Les belles ames n'auront pas de peine à sentir combien ces reconnoissantes personnes souffroient, de ne pouvoir trouver celui à qui ils croyoient devoir toutes choses : ils avoient un chagrin secret de n'avoir pu conserver leurs biens sans devenir ingrats ; & se proposoient de faire de nouvelles diligences, & de prendre de nouveaux soins pour le découvrir, lorsque Saint Aubin, curieux de son côté d'apprendre quelle étoit la personne qu'il avoit été assés heureux de garantir de la fureur du Soldat, cherchoit à retrouver la maison. L'ayant à peu près reconnue il y entra par une fausse porte, qui étoit pourtant la même par où il y étoit entré la premiere fois : il traversa une petite court, & se trouva précisément dans la chambre d'une jeune servante, qui étant encore troublée du desordre des jours

précedens, fut d'abord si effrayée de voir un inconnu dans sa chambre, qu'elle fit un grand cri qui y attira tous ceux de la maison. On auroit sans doute pris Saint Aubin pour un voleur, si sa bonne mine & son habillement qui étoit des plus propres n'en eussent donné une autre idée. On le regardoit avec étonnement, & l'on ne savoit par où debuter pour lui parler; lorsque la fille du logis survint quelque tems après les autres, & reconnut le visage de Saint Aubin. Elle s'écria qu'il étoit son Ange tutelaire, & se jetta à son cou avec des transports de joye, & une naïveté d'une veritable Flamande.

Le pere & la mere, qui n'étoient pas moins sensibles à cette heureuse rencontre, ravis d'ailleurs d'avoir des obligations si essentielles à un si aimable Cavalier, l'embrasserent à leur tour avec des témoignages d'affection & de bienveillance qu'il est plus aisé de sentir que d'écrire. Le pere lui offrit de lui faire telle part qu'il voudroit de ses biens, qu'il avouoit ne tenir plus que de lui: mais la mere, qui n'avoit pas encore parlé, interrompant son mari, lui dit qu'en faisant part de son bien à ce Cavalier, on ne lui payeroit qu'une partie du service qu'il leur avoit rendu; que puisqu'il avoit conservé Marie-Anne (c'est le nom de la

fille) qui leur étoit plus chere que tous les trésors du monde, il étoit juste de payer un bien-fait si considerable tout ce qu'il valoit, en le priant de vouloir l'épouser; ajoutant que c'étoit une fille unique, & qu'ils l'avoient refusée à un des premiers Barons du pays. Le pere applaudit à la proposition de sa femme, & Marie-Anne marqua son consentement par son silence. Saint Aubin qui n'étoit pas si pressé, répondit honêtement à ces offres, & les remercia de l'honeur qu'ils vouloient lui faire. Une réponse si modeste ne servit qu'à lui attirer de nouvelles amitiés, & il eut toutes les peines du monde à se défendre de leurs pressantes sollicitations.

Après une longue conversation, Saint Aubin, que son emploi appelloit ailleurs, se mit en état de se retirer, leur promettant de les revenir voir: mais son prétendu beau-pere le regardant déja comme son gendre, ne voulant plus être exposé à la peine de le chercher inutilement par toute l'Armée comme il avoit déja fait, l'accompagna jusqu'à son Quartier. Il l'entretint en chemin des biens considerables qu'il possedoit, & n'oublia pas de lui vanter le merite personel de sa fille, & la qualité des personnes qui l'avoient recherchée. Saint Aubin qui vouloit lui ôter ce mariage de la

tête,

tête, en prit occasion de lui dire qu'il feroit tort à la belle Marie-Anne en la donnant à un inconnu qui n'avoit pour tout bien que son épée, & qui rendroit sa fille malheureuse, parce-qu'il seroit obligé de la quitter dès le lendemain de leurs nôces. Toutes ces raisons ne rebuterent point ce pere trop reconnoissant. Il loua la modestie de son bien-faicteur, l'embrassa de nouveau, & lui dit avec une franchise merveilleuse qu'il étoit le plus satisfait de tous les hommes de pouvoir faire la fortune d'un Cavalier d'un si rare merite. Ils se separerent; & dès que le pere fut de retour à sa maison, il y rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Saint Aubin, exagerant le bonheur de sa fille qui alloit devenir la femme du Gentilhomme de France le mieux fait, le moins fanfaron, & d'une humeur si douce.

Cependant le Roi ayant donné ses ordres pour les reparations necessaires à la sureté de la Place, en décampa peu de tems après. Saint Aubin étant allé prendre congé de ces persones qui lui vouloient tant de bien, toute cette famille fut extrêmement surprise d'apprendre qu'il alloit partir. Il leur fit entendre pour s'en défaire, qu'il ne pouvoit se dispenser de suivre l'Armée dans un commencement de campagne,

sans perdre le fruit du peu de gloire qu'il s'étoit acquise, & l'estime de tous ceux qui le connoissoient : mais il leur promit de revenir dans quelque tems, & de passer un mois chez eux. La mere ayant remarqué qu'il n'avoit rien dit de son mariage, lui demanda s'il n'étoit pas dans le dessein d'être leur gendre ; Saint Aubin les remerciant toujours de l'honeur qu'ils vouloient lui faire, lui fit à peu près la même réponse qu'il avoit faite au pere les jours précedens : on le pressa de s'expliquer là-dessus plus positivement ; & il répondit en termes generaux qu'il n'avoit pas encore pensé à se marier, qu'il y avoit même une grande repugnance, & qu'il leur conseilloit de ne pas perdre les occasions d'établir leur fille. Les parens offensés de cette réponse, crurent qu'il avoit du mépris pour elle. Saint Aubin s'en étant apperçu, & connoissant que cela leur faisoit de la peine, leur parla de Marie-Anne avec toute l'estime & la consideration dont il put s'aviser. Mais voyant qu'ils n'étoient pas persuadés de la sincerité de ses discours, il fut enfin contraint pour les satisfaire de leur accorder une promesse qu'ils exigerent de lui, de ne jamais épouser d'autre fille que Marie-Anne. Le pere lui fit present d'un tres-beau cheval, qu'il fut obligé d'accepter pour ne les

pas rebuter entierement ; & s'étant separés après mille tendres embrassemens, Saint Aubin rejoignit l'Armée.

Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur la marche de cette Armée victorieuse ; & l'on croyoit qu'après un avantage, qui étoit plutôt le fruit & l'ouvrage d'une campagne entiere qu'une conquête de quinze jours, le Roi retourneroit à Saint Germain pour se délasser de tant de fatigues, sur tout après les avis que sa Majesté reçut de toutes parts des mouvemens que le Prince d'Orange faisoit pour joindre avec les troupes Hollandoises celles des Espagnols, dans le dessein de s'opposer à tout ce que sa Majesté pourroit entreprendre. Mais cet incomparable Monarque n'ayant pas accoutumé de quitter ses delicieux Palais pour borner sa campagne par la prise d'une seule Ville, de quelque importance qu'elle fût, redoubla l'étonnement & la surprise de tout le monde en allant fondre sur Cambray. Il semble que cette Ville n'avoit été fortifiée avec tant de soin & de dépense dans le siecle passé par l'Empereur Charles-quint, que pour augmenter dans celui-ci les trophées du plus grand, du plus sage, & du plus genereux Roi qui ait jamais été ; quoique le dessein de cet Empereur en fortifiant si considerablement cette Place

eût été d'en faire le boulevart des Pays-bas & une Citadelle contre la France, comme le disoient les Espagnols dans ces derniers tems.

Pendant que la plus grande partie de l'Europe étoit différemment agitée sur le succès d'un siege si renommé, Saint Aubin agissoit auprès de son General avec un soin & une vigilance peu ordinaires à la plûpart des Aides de Camp. Ses grandes assiduités obligeoient Monsieur le Maréchal de Luxembourg à se servir de lui preferablement aux autres : & la Ville de Cambray ayant été reduite à capituler, le Gouverneur avant que de se retirer dans la Citadelle demanda quelque grace dont je ne sai pas le detail, mais je sai seulement que c'étoit pour les femmes des principaux Officiers. Monsieur de Luxembourg qui étoit de jour à la tranchée, s'étant mêlé de cette negociation, envoya Saint Aubin pour faire de sa part un compliment à ces Dames. Ayant appris en entrant dans la Ville que plusieurs de ces Dames s'étoient retirées dans un Monastere, il y alla; & ayant remarqué qu'il y en avoit deux ou trois à qui toutes les autres portoient respect, il s'en approcha pour leur parler. A peine avoit-il commencé à parler, qu'il s'apperçut qu'il parloit à la Comtesse de Benavidez, qui avoit suivi son

mari à Cambrai où son Regiment se trouvoit. Saint Aubin, quoique surpris de cette rencontre imprevue, tâcha de se remettre, & voulut achever son compliment : mais la Comtesse qui l'avoit aisément reconnu, ne lui en donna pas le tems, & l'embrassa avec des transports qui scandaliserent celles qui l'accompagnoient ; il sembloit même que cette femme qui avoit toujours aimé Saint Aubin, ne se souvint plus de la haine que sa jalousie lui avoit donnée pour Christine. Ils parlerent quelque tems en particulier : & Saint Aubin lui ayant dit les grandes raisons qu'il avoit de se plaindre du Marquis d'Osseyra, la Comtesse qui ressentoit une joye interieure d'aprendre le succès d'une fourberie à laquelle elle avoit la meilleure part, feignant d'entrer dans son ressentiment, le pria de lui montrer la Lettre injurieuse qu'il en avoit reçu. Il ne put lui donner cette satisfaction, parcequ'il l'avoit déchirée ; mais il lui en dît la substance, & l'assura que cette Lettre l'avoit déterminé à prendre le parti des armes, avec une ferme resolution de n'être jamais sensible qu'à la Gloire. La Comtesse auroit bien souhaité pouvoir coutinuer cette conversation ; mais comme elle craignoit que ses compagnes ne le trouvassent mauvais, il fallut la finir : elle leur dît qu'elle

connoissoit ce Cavalier, de ce qu'ayant été prisonier à Bruxelles l'année précedente, il lui avoit souvent fait l'honeur de l'aller voir. S. Aubin ayant confirmé le discours de la Comtesse, se retira après lui avoir offert tout ce qui dependroit de ses soins pour leur faciliter l'obtention de la grace qu'elles avoient demandée : il s'y employa si bien, qu'elles en furent satisfaites, & l'en remercierent par une Lettre.

Le Roi voulut que ses Sujets du Boulonois fussent délivrés des courses continuelles de la garnison de Saint Omer, & que par la prise de cette Place ils pussent jouir du soulagement qu'il avoit compté de donner à la Picardie par la conquête de Cambray, & du repos que goûtent tranquillement les autres Provinces de son Royaume durant la plus grande chaleur de la guerre. S. A. R. Monsieur Frere unique du Roi étoit à la tête d'un corps d'Armée, dont Sa Majesté lui avoit donné le commandement pour former le siege de Saint Omer, dans le même tems qu'Elle faisoit celui de Cambray. Cette entrepriſe parut si surprenante aux yeux de tout le monde, que les Etrangers douterent du succès. Les Espagnols qui connoissoient mieux que perſone la force de ces deux Places, & qui savoient qu'elles étoient bien pourvues

de toutes les choſes neceſſaires à une longue reſiſtance, ne ſe hâterent pas d'abord de les ſecourir : mais la priſe de Valenciennes leur ayant fait peur, ils firent des diligences extraordinaires pour joindre leurs troupes à celles du Prince d'Orange, afin de faire lever le ſiege de Saint Omer. Le Roi averti de leurs mouvemens & de leur deſſein, fit un détachement de ſon Armée qu'il envoya ſous les ordres de Monſieur le Maréchal de Luxembourg, au glorieux General qui étoit devant Saint Omer.

Pendant que ce brave Maréchal conduiſoit ſon détachement avec cette activité & cette vigilance qui lui ſont ordinaires, Saint Aubin qui ne le quittoit jamais, & qui ſe fortifioit chaque jour dans la reſolution qu'il avoit priſe de continuer le métier de la guerre, avoit ſi bien gagné par ſes aſſiduités la confiance de ce General, qu'il le diſtinguoit de tous les autres, & l'employoit dans toutes les occaſions les plus remarquables. Cette préference lui attira l'envie de ſes camarades, mais particulierement celle d'un jeune Gentilhomme dont je tairai le nom, ne pouvant refuſer cette diſcretion à pluſieurs autres bonnes qualités dont il eſt pourvu. Ce jeune Gentilhomme (que j'appellerai de Richemont) jaloux des bons traitemens que tous les

Officiers Generaux faisoient à Saint Aubin qu'il regardoit comme un nouveau venu, lui témoigna de l'aigreur en diverses occasions. Saint Aubin qui étoit la personne du monde de l'humeur la plus douce & la plus insinuante, s'étant apperçu de sa mauvaise volonté, tâcha de le gagner avec adresse, lui faisant cent amitiés chaque jour, & n'oubliant rien pour l'obliger à y répondre par quelque marque de bienveillance. Mais Richemont attribuant tous les soins de Saint Aubin à foiblesse, & à la crainte de se faire une affaire avec lui, en devint plus insolent, & affecta de l'offenser en plusieurs rencontres ; lui reprochant même quelquefois son air feminin, & ajoutant pour l'outrager qu'une ame martiale logeoit rarement dans un si beau corps.

Saint Aubin se sentant toucher par un endroit si délicat, ne pouvoit s'empêcher de rougir à des reproches de cette nature : neanmoins voulant éviter l'éclat d'une affaire, il tâchoit à éluder avec esprit tout ce que Richemont, qui prenoit avantage de sa retenue, lui disoit d'outrageant. Enfin presé par de frequentes persecutions, & voyant bien qu'il ne pouvoit plus dissimuler son ressentiment sans se voir exposé à des insultes continuelles, il prit son tems pour le trouver seul, &

pour

pour lui dire qu'il étoit las de ſes railleries, qu'il n'étoit plus d'humeur à les ſouffrir, & qu'il le prioit une fois pour toutes de les finir; parceque s'il en uſoit autrement il ſeroit obligé de lui faire voir qu'il ſavoit fort bien ſe vanger, quoiqu'il ne sût offenſer perſone. Richemont ne fit pas grand cas de ce diſcours; & Saint Aubin voyant qu'il recommençoit ſes injurieuſes manieres d'agir, le joignit un jour dans la marche, & ayant mis le piſtolet à la main, lui dît qu'il vouloit lui tenir ſa parole. Richemont s'étant mis en état de le repouſſer, Saint Aubin lui tira ſon coup, & le bleſſa au bras dont il tenoit ſon piſtolet: de ſorte que n'ayant pu tirer, Saint Aubin profitant de cet avantage, lui preſenta ſon autre piſtolet à bout touchant, & le menaça de le tuer s'il ne chantoit. Richemont s'opiniâtra à ne le point faire, & Saint Aubin ne s'attachant pas à le demander, ſe contenta de ſon avantage; & lui dît que ſon opiniâtreté ne l'empêcheroit pas d'uſer de generoſité. Ils furent joints par des Cavaliers qui les ſeparerent.

Monſieur le Maréchal de Luxembourg ayant appris ce combat, les fit arrêter tous deux: & s'étant informé ſoigneuſement du ſujet de cette querelle, perſone ne put lui en apprendre la veritable cauſe: il ſut en gros que

Saint Aubin avoit été l'agreſſeur ; & il en fut d'autant plus ſurpris, que l'ayant toujours cru d'une humeur douce & paiſible, il ne douta pas qu'il n'eût eu de grandes raiſons pour en venir à cette extrêmité. Il voulut approfondir l'affaire, & trouva que S. Aubin n'avoit pris ce parti qu'après avoir inutilement tenté toutes les voyes de la douceur pour l'éviter. Richemont en fut fort blâmé, & Monſieur de Luxembourg n'ayant pas voulu qu'il ſervît davantage auprès de lui, le renvoya à Peronne ſous pretexte de le faire guerir de ſa bleſſure, quoiqu'elle fût aſsés legere. Il n'eſt pas croyable combien ce combat fit de bons effets pour Saint Aubin : ſon General n'en eut que plus d'eſtime pour lui, & depuis cette affaire les autres Aides de Camp ne s'aviſerent jamais de le railler.

Cependant Monſieur de Luxembourg arriva devant Saint Omer dans le tems que Monſieur ſe preparoit à ſortir de ſes lignes pour aller au devant des ennemis, quoiqu'il eût beaucoup moins de troupes qu'eux. Ce ſecours arriva ſi à propos, que les deux Armées en étant venues aux mains, celle des Alliés fut entierement défaite. On a vu un détail ſi fidéle & ſi bien écrit de cette glorieuſe Bataille, que je n'en pourrois rien

dire qui approchât de ce qui a déja paru. Il eſt conſtant que dans les relations qui en ont été faites par les ennemis mêmes, on en attribue tout l'avantage & toute la gloire à l'intrepide Philippe de France qui ſe trouva par tout, raſſurant ceux qui étoient ébranlés, & animant tout le monde par ſon exemple & par ſes ordres. S. Aubin qui avoit toujours deſiré de voir une Bataille, fut ravi de ſe trouver à celle-ci. Les diverſes commiſſions dont il fut chargé par ſon General lui donnerent occaſion de ſe ſatisfaire, & de voir tous les endroits où la Victoire fut le plus diſputée. S'étant rencontré à la défaite d'un Bataillon d'Infanterie Eſpagnole, comme il avoit de l'horreur pour le ſang, il ſauva la vie à deux Officiers, ſous pretexte de les mener priſoniers à Monſieur de Luxembourg: & leur ayant fait diverſes queſtions ſur l'état de leur Armée, & des Generaux qui y étoient, il apprit que les Eſpagnols faiſoient un Corps à part commandé par le Marquis d'Oſſeyra. Ce nom troubla ſi fort Saint Aubin, qu'il demeura quelque tems immobile & interdit. Sa premiere penſée fut de le chercher, pour lui demander raiſon les armes à la main, de l'outrage qu'il pretendoit en avoir reçu. Mais il n'eut pas ſi-tôt formé ce deſſein, qu'il ſentit que ſon cœur le tra-

hissoit ; & qu'il prenoit même plus d'interêt à la personne du Marquis, qu'on n'en prend d'ordinaire à celle d'un ennemi : il fit des efforts inutiles pour se défaire d'une tendresse qui l'inquiétoit si à contre-tems ; son cœur le pressoit toujours de s'informer du Marquis, & de l'empêcher de perir s'il étoit possible.

Pendant qu'il étoit dans ces agitations, le victorieux Frere du Roi profitant du desordre & de la consternation des ennemis, ordonna à Monsieur le Maréchal de Luxembourg de les poursuivre avec quelques Escadrons : & par une prévoyance qu'on ne sauroit trop admirer, son Alteſſe Royale fit marcher d'autres troupes pour occuper des postes par où les ennemis, quoique batus, auroient encore pu tenter le secours de Saint Omer. Monsieur le Duc de Luxembourg poursuivant cependant les ennemis, & s'étant aperçu que les Dragons qui devoient l'accompagner ne le suivoient point, & qu'ils s'amusoient à faire des prisoniers qui ne servoient qu'à les embarrasser, envoya Saint Aubin pour leur dire de marcher & de faire main-basse sur leurs prisoniers. Saint Aubin porta cet ordre avec quelque repugnance : neanmoins comme il n'appartient pas aux subalternes de raisonner sur les ordres des Generaux, &

qu'il faut toujours commencer par obeïr, Saint Aubin y courut avec sa diligence ordinaire; & il n'eut pas si-tôt approché cette troupe, qu'il reconnut le Marquis d'Osseyra parmi les prisoniers. Il seroit difficile de faire une peinture bien juste de l'état où se trouva Saint Aubin à cette vue. L'Officier qui commandoit ces Dragons voyant arriver un Aide de Camp au galop, ne doutant point qu'il ne lui apportât quelque ordre, s'avança un peu pour le recevoir: Saint Aubin dissimulant sa surprise, sans perdre de tems à deliberer, se servit fort à propos de cette presence d'esprit si ordinaire aux personnes de son sexe, pour dire à cet Officier que Monsieur le Maréchal de Luxembourg demandoit un prisonier nommé le Marquis d'Osseyra; que pour tous les autres, il n'avoit qu'à les faire passer au fil de l'épée, & marcher ensuite avec ses Dragons pour joindre les autres Escadrons qui poursuivoient les ennemis. Cet ordre fut d'abord executé, & le Marquis fut remis entre les mains de Saint Aubin, qu'il suivit à pié quelques pas, ne pouvant comprendre par quel bonheur il avoit évité le sort des autres prisoniers.

Le Marquis d'Osseyra avoit appris de la Comtesse de Benavidez que Christine étoit dans les Troupes du Roi;

& cette nouvelle l'avoit déterminé après la perte de la Bataille, à chercher lui-même à se faire prendre, dans l'espérance de revoir bien-tôt sa chere Heroïne. Cette pensée l'occupoit si agreablement, que n'ayant pas encore songé à lever les yeux sur son liberateur, il jouissoit en secret du plaisir de se voir délivré d'un peril qu'il avoit craint, & qui l'eût privé de la consolation dont il s'étoit flaté, de pouvoir se justifier auprès de sa Maitresse : mais cette joye ne dura pas long-tems. S. Aubin, qui avant que de se faire connoître vouloit lui donner la peur toute entiere, lui presenta le pistolet en lui disant de se preparer à la mort. Ce cruel arrêt, qui dans toute autre conjoncture n'eût pas ébranlé la constance du Marquis d'Osseyra, lui parut en celle-ci quelque chose de si dur, que n'ayant pu s'empêcher de lui reprocher sa cruauté, il lui dît qu'il ne devoit pas le faire languir si long-tems, puisqu'il avoit resolu sa perte. Je mourrois sans regret, ajouta-t-il, si vous vouliez me donner parole de chercher dans votre Armée un Cavalier qui se nomme Saint Aubin, & de lui dire que le Marquis d'Osseyra a songé à lui jusques à la mort, & qu'il a même trouvé de la consolation à la souffrir pour l'amour de lui. En tenant ce discours il regardoit celui à qui il parloit,

& commençoit à rappeller ſes eſprits ; lorſque Chriſtine qui dans cette occaſion ne pouvoit ſoutenir plus longtems le perſonage de S. Aubin, deſcendit de cheval, & declara à ſon Amant les ſentimens de ſon cœur par ſes larmes, avec bien plus d'éloquence qu'elle ne l'auroit pu faire par le plus beau diſcours du monde. Le Marquis qui reconnut ſa chere Chriſtine en la perſone de ſon liberateur, fut trés-ſenſiblement touché de la generoſité de l'Officier ; mais il fut encore plus agreablement ſurpris de retrouver tant de bontés dans ſa Maitreſſe dans un tems où elle devoit avoir tant de raiſon d'être en colere contre lui. Il eſt aiſé de juger quelle fut alors la ſituation d'eſprit d'un Amant, qui ayant le bonheur de retrouver d'une maniere ſi peu ordinaire une Maitreſſe qu'il a tendrement aimée, ſe trouve en même tems lui être redevable de ſa vie aprés l'avoir outrageuſement offenſée. Il lui en demanda pardon en des termes ſi paſſionés & ſi ſoumis, qu'il l'avoit déja obtenu même avant qu'il lui eût expliqué le myſtere de la Lettre qui avoit causé cette brouillerie.

A peine étoient-ils entrés en éclairciſſement, qu'ils furent envelopés par un gros de Cavalerie Eſpagnole, que le Duc de Montalto avoit envoyé pour tâcher de retirer ſon ami des mains

des François. Le Marquis étoit ſi préoccupé de ſon amour, & témoignoit tant d'indifference pour une liberté dont il n'étoit plus le maître, qu'il ne s'étoit pas encore apperçu de ſa bonne fortune, lorſque le Duc de Montalto, qui l'avoit cru mort ou du moins priſonnier, l'embraſſa avec toutes les marques de joye dont un veritable ami eſt capable en pareil cas. Ce Duc l'ayant trouvé rêveur, en attribua la cauſe au mauvais ſuccès de leur entrepriſe : il lui dît, penſant le réjouir, que leur perte ne ſeroit peut-être pas ſi grande qu'ils l'avoient craint d'abord, l'aſſurant même qu'ils avoient un nombre de priſoniers aſſés conſiderable. Ayant remarqué que le Marquis d'Oſſeyra avoit toujours les yeux ſur Saint Aubin, il lui conſeilla d'envoyer ce priſonier avec les autres, ſans ſe donner le ſoin de l'obſerver lui-même. La vie & la liberté que je dois à ſa generoſité, dît le Marquis, ſont les moindres obligations que je lui aye, & les deux plus foibles raiſons qui m'obligeront à partager ma fortune avec lui : jugez après cela ſi j'ai raiſon de le bien traiter. Ce diſcours réveilla l'attention du Duc : il jetta les yeux ſur ce Priſonier, & & après l'avoir un peu examiné, il le reconnut à ſon tour pour la belle Chriſtine qu'il avoit vue à Bruxelles, &

dont il savoit les avantures extraordinaires. Il en felicita son ami ; & comme il lui avoit fait confidence de sa passion, il ne douta pas qu'ils n'eussent beaucoup de choses à se dire : il se retira, feignant d'aller ramasser le débris de sa Cavalerie.

Quoique l'état où se trouve un Officier General le jour de la perte d'une Bataille ne paroisse guere propre à un éclaircissement d'amour, le Marquis d'Osseyra ne laissa pas d'en avoir un fort ample avec sa Maitresse. Après mille assurances reciproques de s'aimer éternellement, Christine lui representa les inconveniens où elle alloit être exposée, ne pouvant éviter d'être reconnue par plusieurs Officiers comme elle l'avoit été par le Duc de Montalto. Elle lui representa si vivement le tort que cela leur feroit à l'un & à l'autre, & la confusion qu'elle recevroit en particulier d'être la fable de toute une Armée : que le Marquis, forcé par des raisons si justes, consentit enfin qu'elle retournât à son Camp, sous la parole qu'elle lui donna de se retirer incessamment à Paris, de renoncer à un métier qui convenoit si peu à son sexe, & de se mettre dans un Convent jusqu'à la fin de la campagne, & enfin de l'épouser après ce terme, qu'elle ne demandoit que pour avoir le tems de trouver des tem-

peramens à le faire avec plus de bienfeance. Le Marquis voulut l'escorter lui-même le plus loin qu'il lui fut possible ; & lui ayant donné un Trompette pour la ramener, Saint Aubin arriva au Camp dans le tems que son General qui commençoit à être en peine de lui, envoyoit en plusieurs endroits pour savoir ce qu'il étoit devenu. Saint Aubin lui ayant dit qu'il avoit eu le malheur d'être fait prisonnier, & qu'on l'avoit renvoyé sur sa parole ; Monsieur de Luxembourg le crut, & lui promit d'en renvoyer un autre en échange.

Le lendemain de la Bataille S. A. R. Monsieur, qui ne songeoit plus qu'à rendre sa Victoire complette par la prise de Saint Omer, retourna camper devant cette Place ; & la pressa si vigoureusement, qu'il la reduisit à capituler avant qu'on fût maître de la contrescarpe. Saint Aubin eut encore le plaisir de se trouver employé auprès de son General le jour que la Place fut rendue, comme il l'avoit été à la prise de Valenciennes & de Cambray ; parceque Monsieur de Luxembourg avoit eu le bonheur de se trouver de jour lorsque toutes ces Places furent rendues.

Trois des plus importantes Places des Pays-bas soumises à l'obeïssance du Roi ; une grande Bataille gagnée,

où les Armées de deux Puiſſances conſiderables furent défaites, & tout cela dans la plus grande rigueur de l'hiver & en moins de ſix ſemaines, ſont des prodiges que nos neveux auront de la peine à croire. Il eſt cependant vrai que ces évenemens, quoique fort extraordinaires, ne ſurprirent preſque perſone : tout le monde s'y étoit attendu dês qu'on avoit appris le départ de notre invincible Monarque dans le mois de Fevrier. La Cour d'Eſpagne apprit ces nouvelles avec la derniere conſternation : & le ſage Prince qui y occupe la premiere place du miniſtere, ayant apperçu pluſieurs Grands qui en parloient avec quelque ſurpriſe, & qui attribuoient ces heureux ſuccês au bonheur du Roi, les interrompit pour leur dire que le bonheur de ce Monarque y avoit moins de part que ſa conduite & ſon merite ; *Qualquiera dicha que tenga el Rey no baſtara para desempeñar ſus meritos :* Cela ſignifie que le bonheur du Roi, quelque grand qu'il puiſſe être, ne le ſera jamais aſsés pour aller du pair avec ſon merite. J'ai cru devoir rapporter cette penſée en propres termes, parce qu'elle a toute une autre grace dans ſa langue que dans la nôtre, & que je craindrois de diminuer en la traduiſant le glorieux témoignage de celui qui en a fait une ſi juſte application.

Après la prise de Saint Omer, le Roi ayant mis ses troupes dans des quartiers de rafraîchissement, la plûpart des Officiers Generaux allerent goûter les plaisirs du sejour de Paris, Monsieur le Maréchal de Luxembourg étant de ce nombre, Saint Aubin qui pour executer la promesse qu'il avoit fait au Marquis d'Osseyra ne vouloit pas perdre une occasion si favorable pour se retirer, accompagna son General à Paris. Comme sa vie n'est qu'une suite continuelle d'avantures extraordinaires, il ne faut pas s'étoner s'il lui en arriva encore une au retour de Saint Omer. Monsieur le Duc de Luxembourg & Monsieur le Comte de Louvigny s'étant joints pour se retirer ensemble, le Baron d'Angosse qui est attaché à ce dernier, ayant consideré dans la marche le visage de Saint Aubin, se souvint de l'avoir vu quelque part; mais n'ayant pû se ressouvenir précisément ni du tems ni du lieu, il lui en parla un jour, & lui dit qu'assurément son visage ne lui étoit pas nouveau. Saint Aubin rougit un peu à ce discours, & cette émotion redoubla la curiosité de d'Angosse; qui après avoir bien tourmenté sa memoire, se ressouvint enfin que cet Aide de Camp avoit de l'air du jeune homme qu'il avoit vu au bal chez Monsieur de Strasbourg l'hiver precedent, & qu'il avoit cru reconnoître

pour Mademoiſelle de Meyrac. La ſeule choſe qui l'embarraſſoit, c'eſt que celui-là étoit Flamand, & que les gens de Monſieur de Luxembourg l'aſſuroient que celui-ci étoit François, & qu'il avoit même ſervi dans les Mouſquetaires. Il s'adreſſa une ſeconde fois à Saint Aubin, pour le prier de lui avouer de bonne foi s'il n'étoit pas la même perſone qu'il avoit vue déguisée en fille, lorſqu'il avoit fait la bevue de le prendre pour une Demoiſelle de ſon pays. Saint Aubin embarraſſé d'une curioſité ſi preſſante, fut bien aiſe de lui donner le change; & aima mieux lui avouer qu'il avoit été déguisé en fille, que de lui donner lieu de découvrir qu'il étoit déguisé en garſon. D'Angoſſe content de cette declaration qui lui parut trés-ſincere, lui propoſa diverſes parties de plaiſir lorſqu'ils ſeroient arrivés à Paris. Il lui dit que s'il vouloit s'habiller quelque jour en fille, ils pourroient ſe donner un jeu qui les divertiroit agreablement, en perſuadant qu'elle l'étoit. Il ajouta qu'il lui ſeroit aiſé de paſſer pour Mademoiſelle de Meyrac, pour peu qu'il voulût lui aider à tromper les gens de ſon pays. Saint Aubin lui promit tout ce qu'il deſira, & ils arriverent à Paris fort ſatisfaits l'un & l'autre; d'Angoſſe de ſes projets, & S. Aubin d'être délivré de ſes importunités.

HISTOIRE

VERITABLE.

TROISIE'ME PARTIE,

HISTOIRE VERITABLE.

TROISIE'ME PARTIE.

AUssi-tôt que Saint Aubin fut de retour à Paris, il ne songea plus qu'à renoncer à un déguisement qui lui avoit attiré tant d'aventures. Il avoit dessein de reprendre l'habit de son sexe : mais comme le soin de ses affaires demandoit du mouvement peu convenable à une fille, il ne jugea pas à propos de quitter encore un habit qui lui donnoit plus de liberté. Le lendemain de son arrivée on lui apporta une Garniture de Rubans dont il ne fut pas satisfait : & comme en changeant d'habit il ne s'étoit pas dépouillé de tous les goûts de son sexe, & qu'il étoit occupé de son ajustement, il alla lui-même au Palais pour choisir le plus beau Ruban qu'il pourroit trouver. Après cette emplette, comme il se retiroit accompagné d'un

homme qui étoit logé avec lui ; il passa par la Grand' Salle. Son habillement guerrier ayant fait juger aux Libraires qu'il seroit peut-être d'humeur d'acheter quelque Livre qui parlât de la Guerre, ils l'appellerent, comme on sait que c'est la coutume des Marchands du Palais ; on lui en montra plusieurs dont il ne fit pas grand cas. Il alloit sortir pour se délivrer de leurs importunités, lorsque quelqu'un lui dit qu'il devroit du moins acheter l'Heroïne Mousquetaire. Un titre si extraordinaire ayant aussi-tôt piqué sa curiosité, il ouvrit ce Livre avec une précipitation qui marquoit l'impatience qu'il avoit de le voir. Après qu'il en eut lu quelques pages, & qu'il eut reconnu que c'étoit son Histoire, le rouge lui monta au visage. L'endroit où il est parlé de la mort de son Frere, le fit pâlir ; & il eut besoin de tout son esprit pour cacher l'étonnement que lui causa la lecture d'une piece à laquelle il avoit tant de part. Celui qui l'accompagnoit ayant remarqué un grand changement sur son visage, crut qu'il se trouvoit mal ; & le conjura de se retirer, & de laisser tous ces Livres qu'il pourroit voir une autrefois : mais Saint Aubin étoit si appliqué à sa lecture, que ne prenant pas garde à ce qu'on lui disoit, il continua de lire avec une avidité incroya-

ble. Son Ami le voyant si attentif, lui arracha le Livre des mains, en lui disant qu'il étoit tems de se retirer pour dîner. Saint Aubin se rendit, pour mieux cacher sa surprise, & sortit après avoir acheté l'Heroïne Mousquetaire, avec quelques autres Livres qu'il ne prit que dans la vue d'empêcher qu'on ne s'apperçût de l'empressement & de l'affectation qu'il avoit pour l'Heroïne, s'il l'eût acheté seul. Dès qu'ils furent arrivés à leur logis, où il y avoit fort bonne compagnie, Saint Aubin impatient de voir son Histoire, se retira dans un coin de la Salle pour lire, en attendant qu'on eût servi. Il s'y attacha avec tant d'application, qu'on eut de la peine à obtenir de lui de differer cette lecture jusques après le dîner. Celui qui l'avoit accompagné au Palais ayant remarqué cet empressement, en prit occasion de le railler de sa curiosité. Un Abbé qui se trouva à table, se mêla dans leur conversation : & comme par un long sejour à Paris (portant un Colet fort empesé, qu'il avoit plus de soin de changer que ses mauvais discours) il s'étoit mis en possession de décider sur toute sorte de matieres, il dît à Saint Aubin qu'il ne devoit point s'amuser à lire ce Livre, qui n'étoit autre chose que la Vie d'une Fille libertine que l'Auteur avoit déguisée en

Heroïne. Un jeune Marquis qui logeoit dans cette même maison, interrompant l'Abbé, lui dit qu'il étoit extrêmement surpris des discours qu'il tenoit ; qu'un Mousquetaire de ses parens l'avoit assuré qu'il connoissoit cette Fille, & qu'il avoit été témoin de ses belles actions. Tous ceux qui étoient à table prirent le parti du Marquis, & l'Abbé qui n'aimoit pas à se voir contrarié, soutint le sien avec encore plus d'opiniâtreté. On s'échauffa si bien de part & d'autre, que le Marquis fut sur le point de manquer de respect pour l'Abbé. Saint Aubin étoit le seul qui ne s'étoit point encore declaré : & quelque joye interieure qu'il ressentît du desavantage de l'Abbé, il crut qu'il étoit de son devoir de se mêler de leur accommodement, puisqu'il avoit donné occasion à leur querelle. Il les pria tous de ne s'attacher pas avec tant d'opiniâtreté à soutenir une chose dont ils n'étoient point assurés ; ajoutant qu'il avoit oui parler de cette Fille, & qu'il savoit de bonne part qu'il n'y avoit rien à dire à sa conduite : que pour lui il étoit surpris de l'injustice de la plûpart des hommes, qui ne peuvent souffrir des actions de valeur dans une femme, & qui s'attachent à les détruire, en supposant des foiblesses assés ordinaires aux Dames ; quoique personne ne puisse

douter qu'il n'y ait de grandes Ames dans l'un & dans l'autre sexe. La bonne mine de Saint Aubin donnoit une nouvelle éloquence à ses discours ; tout le monde lui applaudit ; & l'Abbé même qui n'avoit pas accoutumé de ceder, avoua enfin que si cette Histoire n'étoit pas tout-à-fait veritable, du moins il y avoit beaucoup de vraisemblance. La compagnie s'étant separée, Saint-Aubin continua sa lecture sans être interrompu de persone. Après qu'il eut achevé, il fit des reflexions serieuses sur l'état où il se trouvoit. Ce qui s'étoit passé à table lui fit juger combien il lui étoit desavantageux que son Histoire fût devenue publique, puisqu'elle exposoit sa reputation aux differens caprices de ceux qui la lisoient : & s'imaginant que l'Abbé pouvoit n'être pas seul de son sentiment, il apprehendoit que cela ne lui fit tort ; & se representoit déja le chagrin où seroit le Marquis d'Osseyra, si par malheur il avoit connoissance de ce Livre. Cette derniere reflexion lui faisoit plus de peine que tout le reste.

Il étoit dans ces inquietudes lorsque le Baron d'Angosse entrant dans sa chambre où il le trouva seul, lui dît : Mademoiselle, il est inutile de vous cacher plus long-tems ; j'ai appris qui vous êtes, & je viens ici pour vous

offrir tout ce qui dépend de moi. Christine fort surprise de ce compliment, fut obligée de lui avouer tout, le priant neanmoins de lui garder le secret, & de lui aider même à tromper ceux qui pourroient en avoir quelque soupçon. D'Angosse ravi de cette confidence, lui promit tout ce qu'elle souhaita; l'assurant qu'il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes s'il pouvoit contribuer quelque chose à sa satisfaction. Quelqu'un étant survenu, il fallut changer de langage. D'Angosse se retira peu de tems après; & se faisant un plaisir de rêver sur ce qui venoit de lui arriver, il fit diverses reflexions sur cette avanture extraordinaire. Comme un Gascon ne trouve rien de difficile, d'Angosse qui a du merite & de la qualité, mais qui est trés-mal partagé des biens de la fortune, se mit dans la tête qu'il pourroit peut-être épouser Mademoiselle de Meyrac, dont il connoissoit les biens considerables. La passion du Marquis d'Osseyra lui parut d'abord un grand obstacle : cependant comme la plûpart des hommes se flatent dans les choses qu'ils souhaitent avec ardeur, d'Angosse traita cela de chimere; & resolu de s'attacher à Christine, il se rendit fort assidu auprès d'elle. Saint Aubin attribuant tous ses soins à sa civilité, y répondit honête-

ment, & lui confia ses plus importantes affaires; quoique par une retenue assés ordinaire à une personne de son sexe, elle lui parlât fort modestement de ses engagemens avec le Marquis d'Osseyra. Ce trait de modestie jetta d'Angosse dans l'erreur: il s'imagina qu'il pouvoit être écouté, & prit son tems pour lui dire qu'il se croyoit obligé de l'avertir comme son serviteur, qu'on donnoit un air ridicule dans le monde à la prétendue passion du Marquis d'Osseyra; que ce n'étoit plus le tems de ces Heros imaginaires qui entreprenoient toutes choses pour le service de leurs Maitresses, & qu'à present la plus forte passion ne duroit pas plus de trois mois. Il ajouta qu'il ne voyoit pas grande apparence à ce mariage, & qu'il y trouvoit même mille difficultés insurmontables; qu'il lui conseilloit de s'en desabuser, & de songer de bonne heure à un établissement plus solide, sans donner matiere à de nouvelles histoires. Saint Aubin avoit trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir du dessein de d'Angosse. Il trouva trop de liberté dans ce discours: & ne pouvant souffrir des conseils si opposés à son inclination, il lui répondit qu'il avoit déja pensé à cela; mais qu'il se trouvoit des occasions où l'on n'écoutoit point les raisonemens, & où l'on étoit ingenieux

à se tromper ; que cependant il n'avoit pas sujet d'avoir la moindre défiance de la sincerité de son Amant, qu'il lui avoit au contraire de grandes obligations, & qu'il sentoit bien qu'il l'aimeroit toute sa vie. Il est peu d'hommes qui après une pareille declaration ne cessât d'esperer : mais comme un Gascon ne se rebute pas facilement, d'Angosse resolut de tenter toutes les voyes imaginables pour réussir dans son dessein.

S'étant un jour trouvé chez des Femmes de la premiere qualité qui lisoient l'Heroïne Mousquetaire, & qui témoignoient s'interesser aux aventures de Christine, d'Angosse pour faire sa cour leur dît qu'on l'avoit assuré qu'elle étoit à Paris. Ces Dames qui étoient fort curieuses comme le sont toutes les femmes, prierent d'Angosse de s'en informer soigneusement, & de leur procurer quelque occasion de la voir. On ne refuse rien à des personnes de ce rang : il le leur promit en des termes fort positifs. Le lendemain il dît à Saint Aubin que tout Paris lisoit son Histoire ; qu'il connoissoit des personnes d'une qualité distinguée qui prenoient beaucoup de part à sa fortune ; qu'il croyoit même qu'il lui seroit fort avantageux de profiter de cette occasion, & d'engager dans ses interêts deux Dames de

de la premiere qualité. Je n'ai point de méchantes affaires pour mendier des protections, lui répondit Saint Aubin; & je ne veux pas devenir la fable de tout le Royaume, en confiant à la discretion de deux femmes un secret qui devenant public m'exposeroit aux railleries de toute la Cour. Vous m'avez promis de ne le point divulguer; je croi que vous ne voudriez pas me manquer de parole. D'Angosse craignant de lui déplaire, l'assura de nouveau qu'il n'en parleroit jamais, & qu'il pouvoit être en repos là-dessus.

Quelque tems après les deux Dames, dont l'une étoit la Ducheſſe de ***, & l'autre la Marquise de ***, firent des plaintes à d'Angosse de ce qu'il ne leur avoit pas tenu parole; & le prierent instamment de faire de nouvelles diligences pour découvrir où logeoit cette Fille, parcequ'on les avoit assurées qu'elle étoit à Paris. Il s'y engagea d'un air à persuader qu'il leur avoit bien voulu donner une défaite, mais qu'assurément il satisferoit leur curiosité. Cependant il étoit bien embarrassé; car après la réponse que Saint Aubin lui avoit faite lorsqu'il le lui avoit proposé, il n'osoit plus lui en parler. Il craignoit d'ailleurs de passer dans l'esprit de ces femmes pour un homme qui manquoit

d'adresse ; & comme c'est une qualité dont les gens de son pays se piquent, cela lui faisoit de la peine. La repugnance qu'il avoit à faire quelque chose qui pût fâcher Saint Aubin, & le desir d'obliger la Duchesse & la Marquise, le firent résoudre à se délivrer des importunités de ces Dames sans exposer Saint Aubin. Il se souvint qu'un jeune homme de son pays nommé le Marquis de Mesplés, faisoit ses exercices dans une Academie du Fauxbourg saint Germain. Ce Marquis a le teint parfaitement beau, & son visage a tout l'air de celui d'une fille. D'Angosse le pria de vouloir se trouver avec lui aux Tuilleries, & lui avoua sincerement qu'il vouloit le faire passer pour l'Heroïne Mousquetaire. Mesplés qui avoit oui parler de cette Histoire, lui ayant promis de bien jouer ce rôlle, d'Angosse en avertit les deux Dames, qui ne manquerent pas de se trouver aux Tuilleries. D'Angosse & Mesplés les ayant vues assises sur un banc, s'approcherent d'elles & se placerent sur le même siege, comme si le hazard les y eût conduits. D'Angosse prenant la parole, lia insensiblement la conversation avec ces deux femmes, qui regardoient avec beaucoup d'attention la pretendue Heroïne. Elles étoient si preoccupées que Mesplés étoit une

fille, que de tems en tems elles se parloient à l'oreille pour se dire qu'elles ne comprenoient pas comment on y pouvoit être trompé. Pour moi, disoit la Duchesse, je n'avois pas besoin d'être avertie qu'elle est une fille, car sans le savoir j'aurois aisément deviné son sexe. Il n'y a qu'à examiner un peu son visage, on le reconnoîtra sans peine. La conversation étant fort engagée, elles se promenerent avec ces deux Cavaliers dans une allée où il n'y avoit presque persone. La Marquise ne pouvant plus s'empêcher de témoigner ce qu'elle croyoit si bien connoître, dît à Mesplés: En verité, Monsieur, votre habit impose bien; car pour peu qu'on observât les traits de votre visage, il n'y a persone qui ne s'apperçût que vous n'êtes rien moins que ce que vous voulez paroître. Mesplés affectant une grande confusion du discours de la Marquise, fit semblant de se déconcerter, & les confirma par là dans leur erreur. Elles en eurent pitié, & lui aiderent à se remettre, en lui avouant qu'elles étoient d'intelligence avec d'Angosse, & qu'elles avoient desiré de la connoître pour lui offrir leurs services. Mesplés répondit fort honêtemént à leurs civilités, témoignant toujours du ressentiment contre d'Angosse de ce qu'il avoit eu la facilité de leur sa-

crifier ſon ſecret. Elles ſe promenerent encore long-tems, & firent cent queſtions differentes à Meſplés, qui s'en tira avec eſprit. La Marquiſe fortement perſuadée que Meſplés étoit une fille, étoit fort en peine de ſavoir ſi ſon ſein ne lui avoit jamais fait de la peine. Elle lui demanda ce qui en étoit: mais dans le même tems elle prévint ſa réponſe & ſe mit en devoir de s'en éclaircir par elle-même. En effet, s'étant jettée bruſquement ſur lui ſans lui donner le tems de répondre, elle lui déboutona entierement ſa veſte, & lui découvrit l'eſtomach, qu'elle reconnut auſſi-tôt pour celui d'un homme. D'Angoſſe fut extrêmement ſurpris de cette bruſquerie à laquelle il ne s'étoit pas attendu : & Meſplés voyant ſa fourberie découverte ſe prit à rire d'une ſi grande force, qu'il lui fut impoſſible de dire un ſeul mot. Les Dames ſe retirerent, fort offensées de la tromperie qu'on leur avoit faite.

Le jour ſuivant, d'Angoſſe ſe rendit chez la Ducheſſe, & lui demanda mille pardons de ce qui s'étoit paſsé, lui avouant ſincerement qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir de lui tenir parole, par le refus que Saint Aubin avoit fait d'y donner ſon conſentement. Cet aveu augmenta la curioſité de la Ducheſſe, qui ne lui pardona, qu'à condition qu'il lui feroit voir

Christine. Il la pria d'avoir la patience d'attendre deux ou trois jours, l'assurant que pendant ce tems-là il chercheroit les occasions de la satisfaire. D'Angosse alloit fort souvent visiter Saint Aubin; & quoiqu'il n'eût jamais osé lui faire une declaration dans les formes, ses manieres avoient déja fait connoître ses intentions. S. Aubin crut devoir garder quelques ménagemens avec lui à cause de l'état de ses affaires; parcequ'il le regardoit comme un homme qui pouvoit lui être d'un grand secours pour mettre ses parens à la raison, & que dans cette vue il se flatoit de pouvoir aisément l'engager à faire un voyage dans son pays pour son service s'il étoit necessaire. Ils alloient quelquefois ensemble à l'Opera & à la Comedie. L'on fit en ce tems-là une Representation de Cadmus; & comme cet Opera est fort suivi, d'Angosse en prit occasion de retenir une Loge le jour précedent. Aussi-tôt qu'il eut son Billet, il en avertit la Ducheſſe & la Marquise, leur conseillant de s'assurer d'une autre Loge vis-à-vis de celle-là, afin qu'elles pussent voir commodément Saint Aubin. Ces Dames impatientes de satisfaire leur curiosité, suivirent ce conseil fort exactement, & se rendirent à l'Opera de fort bonne heure. D'Angosse & Saint Aubin y étant ar-

rivés, nos deux Curieuſes eurent beaucoup moins d'attention à remarquer les differentes Decorations du Theatre, qu'à examiner Saint Aubin. Après l'avoir bien examiné, elles crurent enfin n'être point trompées cette fois-là : mais la Ducheſſe qui avoit peine à croire qu'il fût arrivé tant & de ſi differentes aventures à une Fille, voulut s'en éclaircir plus particulierement. Ayant fait appeller un Laquais qui avoit de l'eſprit, elle lui montra Saint Aubin, & lui dît de prendre un juſte-au-corps ſans livrées, & de ſuivre ce Cavalier lorſqu'il ſortiroit, pour ſavoir le lieu où il logeoit. Le Laquais s'acquitta de ſa commiſſion ; & en ayant rendu compte à ſa Maitreſſe, elle concerta avec la Marquiſe de faire une folie pour découvrir s'il étoit vrai que Saint Aubin fût effectivement l'Heroïne Mouſquetaire, comme l'on avoit voulu le leur perſuader. Après avoir proposé & rejetté pluſieurs expediens, elles s'aviſerent de lui écrire un Billet ce même ſoir. En voici à peu près les termes :

Qui que vous ſoyez, vous êtes un dangereux Cavalier. Je ne vous ai vu qu'une fois à l'Opera, & vous m'arrachez un aveu que les Gens de France les mieux faits ont tâché inutilement de ti-

rer de moi par de longs services, & par de grandes assiduités. Je vous aime, Monsieur, & vous l'écris avec la derniere confusion ; cependant je sens du plaisir à le penser. Quelque merite que vous ayez, n'esperez rien au-delà. Je vous demande un quart d'heure de conversation. Je suis d'un rang à ne pouvoir pas voir un Inconnu devant le monde ; ainsi suivez ce Laquais qui vous menera dans un lieu où vous me verrez. Si après cela vous trouvez que je merite l'attachement d'un honête homme, je ne vous répons pas qu'un peu de tems & votre bonne mine n'achevent de triompher de ma foiblesse.

Après avoir écrit ce Billet, elles le lurent plusieurs fois. La Ducheſſe le trouvant un peu trop emporté, voulut le bruler ; mais la Marquiſe lui repreſenta que cela étoit ſans conſequence, puiſqu'il étoit écrit à une Fille qui d'ailleurs ne ſavoit pas de quelle part il venoit. Perſuadée de ces raiſons, elle appella le même Laquais, & l'ayant inſtruit de ce qu'elle vouloit qu'il fît, elle lui recommanda ſon Billet plus d'une fois. Le Laquais étant allé chez Saint Aubin, on le fit monter dans ſon appartement, où il lui pre-

senta le Billet qu'il lut avec une extrême surprise. Il se trouva même fort embarrassé, après avoir vu ce qu'il contenoit. Il lui passa cent differentes pensées dans la tête, sans pouvoir se résoudre à prendre son parti. Il craignoit de s'embarquer dans une affaire dont il pût avoir de la peine à se bien tirer. Il savoit d'ailleurs qu'une Femme de qualité méprisée, est un dangereux ennemi. Cette raison jointe à sa curiosité naturelle lui faisoit desirer de connoître la Dame. Il lut une seconde fois le Billet; & voyant qu'on ne lui demandoit rien qu'il ne pût faire, il se couvrit de son manteau & se détermina à suivre le Laquais. Le Lecteur aura peut-être de la peine à croire qu'une Fille ait été capable de tant de resolution; mais il doit considerer que celle-ci étoit naturellement fort hardie: cependant elle ne laissoit pas d'avoir du moins autant de délicatesse pour l'essentiel, que celles qui sont le plus retirées. Je lui ai oui dire qu'elle se croyoit bien plus en sureté sous un habit de Cavalier qu'avec une jupe; parcequ'elle n'étoit point exposée à tous les discours qu'on tient d'ordinaire aux femmes lorsqu'elles sont un peu bien faites, & qui ne laissent pas avec le tems de faire impression dans leur esprit. Le Laquais le conduisit donc sur les onze heures du soir par

une petite porte dont on lui avoit exprès donné la clef. Saint Aubin demeura dans un cabinet pendant que le Laquais alla avertir la Ducheſſe qui étoit encore avec la Marquiſe. Elles furent fort ſurpriſes d'apprendre que le Cavalier ſe trouvoit au Rendé-vous, & ſe repentirent d'abord de s'être embarquées ſi legerement, craignant de rencontrer encore quelques marques de Meſplés. La Ducheſſe qui avoit de grandes meſures à garder, étant une femme d'une vertu connue, fut ſur le point de le renvoyer ſans le voir. Elle l'auroit peut-être fait, ſi elle n'en eût été détournée par la crainte de ſa Lettre : car ayant fait reflexion que ſi S. Aubin étoit un homme, comme elle le craignoit, il pourroit faire un mauvais uſage du Billet qu'il avoit reçu, elle crut qu'il lui importoit de le retirer de ſes mains. Cette raiſon, ou peut-être ſa curioſité, la déterminerent à donner ordre qu'il entrât. Après les premieres civilités, Saint Aubin étant ſeul avec ces Dames qui le regardoient avec beaucoup d'application, il leur parut ſi bien fait, qu'elles ne douterent plus qu'il ne fût une fille. La Ducheſſe qui avoit toujours en vue de retirer ſon Billet, lui dit qu'il auroit peut-être mauvaiſe opinion d'une femme qui lui faiſoit de ſi grandes avances ; que neanmoins elle étoit per-

ſuadée qu'on n'en pouvoit trop faire pour s'aſſûrer d'un Cavalier de ſi bonne mine. Madame que vous voyez eſt ma confidente, lui dit-elle, & nous avons concerté enſemble le Billet que je vous ai écrit. Je crains qu'il n'y ait un peu trop d'emportement; & comme je ne vous connois pas aſsés pour laiſſer entre vos mains un Billet auſſi fort que celui-là, je vous prie de me le rendre : peut-être vous connoîtrai-je à l'avenir ſi diſcret, que je n'aurai nulle peine à mettre ma reputation entre vos mains. Saint Aubin tira ce Billet de ſa poche & le rendit à la Ducheſſe qui dans le moment le jetta au feu ; & changeant de ton : Il faut avouer, Monſieur, lui dît-elle, que la curioſité m'a expoſée à une grande folie : nous avons lu un Livre intitulé l'Heroïne Mouſquetaire : une perſone ſi extraordinaire nous a donné envie de faire connoiſſance avec elle, & quelqu'un nous a aſſûré qu'elle étoit à Paris, & que même vous la connoiſſiez particulierement : nous vous aurons la derniere obligation ſi vous voulez bien nous procurer ſa connoiſſance. Saint Aubin confus de ce diſcours, ſe trouva ſi interdit, qu'il n'eut pas la force de dire une parole. La Marquiſe qui s'apperçut de ſon deſordre, fit dans ce moment la même épreuve qui lui avoit ſi mal réuſſi

avec Mesplés ; & ayant enfin trouvé le sein d'une fille sous l'habit d'un homme de guerre, ces deux Dames l'embrasserent en lui faisant mille offres obligeantes. Christine honteuse de se voir ainsi reconnue, répondit honêtement à leurs civilités, autant que le desordre où elle étoit le lui put permettre. La Ducheſſe la conjura de lui dire sincerement si tout ce qu'on avoit écrit d'elle étoit veritable. Christine lui expliqua ce qu'il y avoit de vrai, & ce qui étoit de l'invention de l'Auteur. La Ducheſſe fut si satisfaite de la pudeur & de la conversation de Christine, qu'elle la pressa long-tems de prendre une chambre dans sa maison, l'assurant qu'elle y seroit considerée comme une Perſone de qualité & de merite : mais Christine s'en défendit par de fort bonnes raisons auſquelles la Ducheſſe se rendit, la priant du moins de la venir voir le plus souvent qu'il lui seroit poſſible. Enfin aprés un asśés long entretien, pendant lequel ces Dames promirent de garder le secret, Christine se retira. Cependant quelque assurance qu'elles lui eussent donnée, elle se défioit extrêmement de leur discretion, & cela lui donnoit de l'inquietude.

Saint Aubin reçut en ce tems-là des nouvelles de son pays, qui lui apprirent que sur un bruit qui s'étoit ré-

pandu de sa mort, un de ses parens s'étoit déja emparé d'une partie de son bien ; & l'Abbé d'Izette, qui avoit toujours soin de ses affaires, lui conseilloit de faire un voyage en Bearn pour dissiper ces faux bruits par sa presence, & pour y regler d'autres affaires. Saint Aubin qui ne vouloit pas s'éloigner du Marquis d'Osseyra, & qui attendoit avec impatience la fin de la campagne pour prendre de justes mesures pour son mariage, aima mieux risquer la perte de son bien, que d'entreprendre des affaires qui lui eussent dérobé des momens qu'elle employoit plus agreablement à penser à son Amant. Ayant reçu depuis d'autres Lettres encore plus pressantes sur le même sujet, elle songea à donner cette commission à d'Angosse, qui s'en chargea avec plaisir, & partit deux jours après.

Saint Aubin faisant reflexion qu'il s'étoit engagé à revoir la Ducheſſe, crut qu'il ne pouvoit se dispenser de lui tenir sa parole. Il y alla donc, & y fut reçu comme il le pouvoit souhaiter. Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cette maison. La maniere obligeante dont Saint Aubin y étoit traité, donnoit de la curiosité à tout le monde : chacun demandoit qui étoit ce jeune Cavalier, & peu de gens le connoissoit. Un Seigneur des plus distingués de la Cour qui aimoit

depuis long-tems la Ducheſſe, y étoit fort aſſidu : mais tous ſes ſoins étoient inutiles, & il n'avoit jamais eu d'autre avantage que celui de mettre les Suivantes & les Laquais dans ſes interêts ; ce qui n'eſt pas bien difficile à ceux qui ont la main liberale. L'auſterité de la vertu de la Ducheſſe ne le rebutoit point ; il la voyoit fort aſſiduement, eſperant toujours de la vaincre par ſa perſeverance. Un homme qui aime beaucoup, conçoit aiſément de la jalouſie. Le Comte d'Ex (c'eſt le nom du Courtiſan) ſouffroit impatiemment les familiarités de cet Inconnu avec la Ducheſſe. Il queſtiona les femmes qu'il avoit gagnées, & n'en apprit rien qui pût le ſatisfaire. Il interrogea les Laquais, qui ne le rendirent pas plus ſavant. Celui dont la Ducheſſe s'étoit ſervie pour porter le Billet à Saint Aubin, étant de l'humeur de tous ceux de cette condition, qui ſont rarement à l'épreuve d'une petite récompenſe, crut devoir profiter d'une occaſion ſi favorable pour s'attirer les liberalités du Comte, puis qu'auſſi-bien la confidence de ſa Maitreſſe ne lui avoit encore rien valu. Il expliqua au Comte la maniere dont il croyoit que la Ducheſſe s'étoit embarquée avec Saint Aubin, ſans oublier la circonſtance de l'Opera ni celle du Billet dont il avoit été le por-

teur. Je ne saurois m'empêcher de blâmer ici la cruelle injustice de la plûpart des hommes, qui prennent trop facilement de mauvaises impressions sur la conduite des femmes. Combien y en a-t-il qui sans avoir jamais fait d'infidelité n'ont pas laissé d'être condannées sur le rapport d'une suivante mécontente ou d'un valet mal informé? Cela passe ensuite à d'autres femmes: & comme il ne s'en trouve que trop dont la conduite ne soit pas sans reproche, celles-ci ravies d'avoir occasion de parler d'une autre comme on parle d'elles, esperant de confondre la criminelle avec l'innocente, prennent soin de publier ce qu'elles en ont oui dire: y ajoutent quelque nouvelle circonstance; & il n'en faut pas davantage pour perdre une femme. J'en connois de qui la vertu est à l'épreuve de toute sorte d'attaques, & qui n'ont pas laissé d'être décriées sur de pareils rapports.

Le Comte fut extrêmement surpris du discours de ce Laquais. Il le crut sans hesiter, & sa jalousie lui en fit croire encore beaucoup plus qu'on ne lui en avoit dit. Elle lui representoit qu'un Inconnu sans nom, & peut-être sans qualité, avoit gagné les bonnes graces d'une femme de ce merite & de ce rang, dans le tems qu'il n'en recevoit que des duretés, lui qui étoit

un des hommes du Royaume des plus distingués par sa bonne mine, par sa naissance, & par ses emplois. Cette reflexion le fit résoudre à se venger de sa Maitresse en perdant son Amant. Le Comte étoit impatient & hautain, quoique d'ailleurs honête homme. Sa jalousie lui demandoit une victime, mais sa probité avoit de la peine à y consentir. Il lui eût été aisé de perdre le Cavalier; mais sa vengeance n'auroit pas été satisfaite s'il n'en eût rejalli quelque chose sur la Dame. Après bien des irrésolutions, il se détermina enfin à se satisfaire d'une maniere cruelle, quoique galante. Il avoit un Valet entr'autres qui étoit homme de bon esprit, & fort intelligent. Il lui découvrit son dessein, & lui dît qu'il avoit pensé à lui en donner la commission; qu'il s'agissoit de chercher une de ces filles, que la necessité ou la grande jeunesse engagent dans le vice, & que le libertinage y retient. Comme il ne s'en trouve que trop à choisir dans une grande Ville, il lui recommanda de prendre la mieux faite qu'il pourroit trouver, pourvu seulement qu'elle fût en état d'accorder des faveurs dont celui qui les recevroit pût se souvenir long-tems. N'épargnez, lui dit-il, ni soin ni dépense pour cela; habillez-la magnifiquement, & logez-la dans le plus propre

appartement de ma maiſon. Vous l'inſtruirez enſuite des airs qu'il faudra qu'elle prenne pour contrefaire la Femme de qualité. Ce fidéle Domeſtique executa cet ordre avec un ſuccès tel que ſon Maître le pouvoit ſouhaiter. Il fit choix d'une fille aſsés bien faite qui avoit les qualités eſſentielles pour répondre aux intentions de ſon Maître : elle avoit même de l'eſprit, & l'on n'eut pas de peine à l'inſtruire. Cet homme avoit ſi bien réuſſi, que le Comte qui avoit réſolu de faire enlever Saint Aubin, le chargea encore de ce ſoin, & le mena chez la Ducheſſe pour le lui faire remarquer, afin qu'il ne ſe méprît pas, comme cela eſt arrivé en pareille occaſion. Saint Aubin alloit toujours en Chaiſe, & ſe retiroit d'ordinaire à dix ou onze heures. Celui qui étoit chargé de l'enlever commença par enyvrer ſes porteurs, & en apoſta d'autres en leur place. Saint Aubin n'ayant pas trouvé ſes porteurs lorſqu'il voulut ſe retirer, ſe ſervit des autres qui s'offrirent à lui. Trois hommes bien armés eurent ſoin d'eſcorter ſa Chaiſe. L'un de ceux-là s'approcha de ſon oreille en marchant, & lui dît qu'une Femme de qualité qui l'aimoit paſſionément le faiſoit enlever ; qu'il étoit inutile de s'en défendre, puiſqu'ils étoient en état de lui reſiſter. Saint Aubin, quoique

que fort étonné de ce compliment, le fut beaucoup moins qu'un autre. Il lui étoit si ordinaire d'avoir des aventures bizarres, qu'il se laissa porter sans resistance où cette prétendue bonne fortune l'attendoit. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, deux hommes le saisirent, & le menerent par un escalier dérobé & sans lumiere. Après avoir traversé deux differents appartemens, on le poussa assés rudement dans une chambre trés-bien éclairée, & meublée magnifiquement. Un de ceux qui l'avoient mené, eut soin de fermer la porte de la chambre à double tour. L'illustre personne qui s'étoit preparée à le recevoir, sans lui donner le tems de se reconnoître, lui sauta au col avec des emportemens & des démonstrations d'une joie aussi veritable qu'elle étoit étudiée. Il sembloit même que les riches habits dont elle étoit parée lui eussent fait oublier qu'elle eût jamais été dans la bassesse. Saint Aubin qui avoit déja pris son parti, ne s'étonna point, il répondit à ces empressemens avec toute l'honnêteté & le respect imaginables : mais comme ce n'étoit pas ce qu'on demandoit de lui, aprés une assés longue conversation, la Belle qui affectoit toujours une fausse pudeur, esperant d'augmenter par là les desirs du Cavalier, s'ennuya à la fin de le trouver

si sage ; & attribuant son peu de hardiesse au regret qu'il assuroit qu'elle lui avoit inspiré : Je vous demande de l'amour, lui dît-elle, & non pas du regret. Elle chachoit ensuite son visage avec son Eventail, comme si elle eût eu honte des paroles qui lui étoient échapées. Saint Aubin qui ne songeoit qu'à sortir de l'embarras où il se trouvoit, trompé par cette feinte modestie, l'assura qu'il sentoit déja beaucoup de panchant à l'aimer ; qu'il étoit indigne de tant de bontés, mais qu'il tâcheroit de les meriter par son attachement & par ses services. Je vous en dispense, lui répondit-elle ; & je veux (puisqu'il vous faut tout dire) que vous passiez cette nuit avec moi. Saint Aubin qui n'avoit jamais pu ajouter foi à tout ce qu'il avoit oui dire de l'emportement de plusieurs femmes, & qui ne s'étoit pas attendu à tant d'effronterie de la part de celle-ci, en demeura tout interdit ; de sorte que voyant bien qu'il ne pouvoit jamais bien sortir de cette affaire, il prit le seul parti qu'il pouvoit prendre. Persuadé qu'il étoit avec une femme du premier rang, il se jetta à ses pieds, & lui avoua ingenuement qu'il n'étoit qu'une fille. Cette autre pauvre fille qui ne jouoit ce personage que dans la vue d'une grosse récompense qui lui avoit été promise, fut d'abord

frapée de la crainte de se voir frustrée d'une si douce espérance, si l'on venoit à savoir qu'elle n'avoit point rendu les services qu'on avoit exigés d'elle. Cette pensée l'affligeoit d'autant plus, qu'elle avoit déja destiné cet argent à plusieurs besoins fort pressans, & principalement pour se tirer d'un état qui l'exposoit au chagrinant personage qu'on lui faisoit faire. Elle se jetta à son tour aux pieds de Saint Aubin, & lui conta mot pour mot toute l'intrigue; l'avertissant que le Maître de cette maison qu'elle ne connoissoit point, étoit jaloux de quelque Dame de qualité. Il n'eut pas de peine à deviner que c'étoit de la Ducheſſe. Il eut horreur du regal qu'on lui avoit preparé; & un interêt commun les engagea l'un & l'autre à se promettre un secret reciproque. Après avoir concerté ensemble ce qu'elles avoient à dire, cette malheureuse se coucha, & eut soin de défaire le lit, afin qu'il ne parût pas qu'elle y eût couché seule. Saint Aubin passa la nuit sur des sieges; & le lendemain, un peu avant le jour, cette fille suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu, alla avertir le Valet qui étoit dans une antichambre voisine; l'assura qu'il pouvoit renvoyer le Galant, & lui répondit qu'il se souviendroit long-tems de cette nuit. Cet homme en fit rapport à son

Maître, qui en fut trés-satisfait. Un moment aprés il fit dire à cette fille de bander les yeux à son Amant, & de lui faire trouver bon qu'il fût conduit en cet état au milieu de la Place Royale, parcequ'il étoit trop matin pour avoir commodément des porteurs; & que d'ailleurs elle avoit de grandes mesures à garder. Saint Aubin trés-content de voir la fin d'une aventure qui lui avoit causé de si grandes frayeurs, donna des marques de sa reconnoissance à celle qui l'avoit si fidélement averti; & aprés l'avoir exhortée à se retirer du vice, il lui donna des marques de sa liberalité pour lui faciliter les moyens de mener une autre vie. Il se laissa ensuite conduire où l'on voulut le mener. Aussi-tôt qu'il se trouva en liberté, il se rendit diligemment chés lui, & se coucha.

Aprés qu'il eut suffisamment reposé, il alla chés la Ducheſſe lorsqu'il jugea qu'elle seroit en état d'être vue. Il la pria d'envoyer quelqu'un pour avertir la Marquise, l'assurant qu'il avoit une nouvelle à leur apprendre qui les réjouiroit. Dés que la Marquise fut venue, elles s'enfermerent ensemble, & Saint Aubin leur fit le recit de l'aventure qui lui étoit arrivée la nuit précedente. La Ducheſſe qui n'ignoroit pas les sentimens du Comte pour elle, & qui connoissoit

asſés ſon humeur jalouſe, ſoupçona d'abord qu'il étoit l'auteur de cette galante invention. Les circonſtances que Saint Aubin lui fit remarquer la confirmerent dans cette penſée. Pour s'en aſſurer entierement, elles concerterent que Saint Aubin ne paroîtroit pas de deux jours; que la premiere fois que le Comte viendroit chés la Ducheſſe, la Marquiſe feroit adroitement tomber la converſation ſur ſon ſujet; & que la Ducheſſe témoignant beaucoup d'inquietude de ſa maladie, il leur ſeroit aiſé de découvrir par cet artifice les ſentimens du Comte. Saint Aubin diſparut: le le Comte ne manqua pas d'aller à ſon ordinaire chés la Ducheſſe; il épargna même à la Marquiſe le ſoin d'ouvrir la converſation concertée, car s'appercevant du chagrin qui paroiſſoit ſur le viſage de la Ducheſſe, il en demanda le ſujet. La Marquiſe lui dît que Saint Aubin, que la Ducheſſe conſideroit beaucoup, étoit malade; & qu'étant privée de la compagnie d'un Cavalier de ſon merite, cela lui faiſoit de la peine. Il eſt difficile d'entendre parler de quelque choſe où l'on croit avoir beaucoup de part, ſans ſentir quelque émotion. Le Comte ne pouvant qu'avec peine diſſimuler la joie ſecrete qu'il ſentoit du bon ſuccês de ſa vengeance, demanda d'a-

bord quelle maladie avoit Saint Aubin. La Marquise qui comprit bien d'où lui venoit cette curiosité, lui répondit qu'elle n'en étoit pas encore informée, & qu'elle n'en vouloit pas savoir davantage.

La Duchesse qui vivoit parfaitement bien avec son mari, lui avoit déja conté l'Histoire de Christine, & la maniere dont elle avoit lié commerce avec cette fille vêtue en Cavalier. Comme elle étoit bien aise d'avoir occasion de réjouir le Duc, elle ne fit point difficulté de lui apprendre l'aventure du Comte, dont ils rirent beaucoup.

La saison qui étoit belle invitoit à aller à la campagne. Le Duc qui avoit une Maison fort agreable à quinze lieues de Paris, voulut y aller passer quelques jours, & dît à sa femme qu'elle lui feroit plaisir d'y mener des personnes de bonne compagnie. La Marquise qui étoit fort enjouée, promit d'être de la partie. Elles auroient bien voulu y mener Saint Aubin; la Duchesse l'avoit inutilement prié d'y aller. Etant allé prendre congé de ces Dames la veille de leur départ, la Marquise s'avisa de lui dire que s'il refusoit de les accompagner, elle publieroit le secret de son sexe. Cette menace eut tant d'effet sur Saint Aubin, qu'il accepta la partie, quelque repu-

gnance qu'il eût à s'éloigner de Paris, pour ne pas s'exposer, disoit-il, à de nouvelles aventures; quoique dans le fond il eût d'autres raisons de s'en défendre. Le Duc en fut fort satisfait, & ils lui promirent tous de lui garder fidélement le secret. Aussi-tôt que l'on fut arrivé à la campagne, les Dames ne songerent qu'aux plaisirs. La chasse, le jeu, la promenade, & la bonne chere les divertissoient successivement. La Duchesse ayant fait reflexion que le Comte de *** étoit toujours dans l'erreur, & qu'elle passoit encore pour criminelle dans son esprit, eut quelque chagrin de l'avoir pas desabusé. Elle en parla à son mari, qui trouva ses inquietudes bien fondées, étant toujours desavantageux à une femme de donner le moindre soupçon de sa conduite. Il fut resolu que le Duc lui écriroit pour le convier de les aller voir à la campagne. Le Comte qui avoit donné de fort mauvaises explications à ce voyage, quoiqu'il ignorât que Saint Aubin étoit de la partie, fut bien aise que le Duc lui donnât occasion de les visiter; jugeant qu'il lui avoit écrit sans la participation de sa femme. Il s'y rendit deux jours après, & trouva la compagnie fort gaye, ce qui le surprit extrêmement. On avoit eu soin de cacher Saint Aubin à l'arrivée du Comte. Après le

soupé, la Marquise dît qu'elle avoit trouvé ce jour-là dans un Livre l'histoire du monde la plus divertissante. Elle fut d'abord priée d'en faire part à la compagnie. Elle s'en défendit, disant qu'elle n'avoit pas la memoire asses heureuse. En même tems elle s'éloigna un peu de la table, & feignant de la lire dans un Livre où elle l'avoit effectivement écrite pour s'en mieux souvenir, elle raconta qu'un homme de qualité avoit été jaloux d'une fille vêtue en garson, & dît mot pour mot ce qui étoit arrivé à Saint Aubin avec une fille du commun travestie en Dame de qualité, & la maniere dont le Comte avoit été trompé lorsqu'il avoit cru s'être si bien vengé. Pendant ce tems-là le Duc & sa femme observoient le Comte, qui se reconnoissant à ce portrait changeoit de couleur & de contenance à chaque parole. La Marquise s'étant un peu arrêtée à l'endroit de la feinte maladie de Saint Aubin, la Duchesse la pressa de lui apprendre si le Comte avoit été desabusé. La Marquise reprit son Livre, & lut qu'une Duchesse qui sans le savoir causoit la jalousie du Comte, & qui se faisoit un scrupule de le laisser plus long-tems dans une erreur dont elle se trouvoit offensée, étant allée peu de tems après à la campagne avoit prié le Duc son époux de l'inviter à les

y aller voir. Mais comment se justifia-t-elle ? interrompit encore la Duchesse. Mon Livre n'en dit pas davantage, reprit la Marquise : Monsieur le Comte de *** qui arrive de Paris, pourra peut-être vous en instruire. Jamais homme ne se trouva plus déconcerté que le fut alors le Comte. Le Duc qui eut pitié du desordre où il le voyoit, lui ayant appris que S. Aubin étoit l'Heroïne Mousquetaire, il demanda pardon à la Duchesse, & lui dit pour se justifier cent mauvaises raisons dont elle ne fit pas grand cas. On fit ensuite venir Saint Aubin, après qu'on eut exigé du Comte qu'il ne parleroit jamais de son sexe. Ils rirent long-tems de cette aventure ; mais le Comte en eut tant de confusion, qu'il n'osa plus parler à la Duchesse, & s'en retourna à Paris bientôt après.

Cependant Saint Aubin n'étoit pas si gai qu'à l'ordinaire. La même raison qui l'avoit empêche de faire un voyage en son pays, lui faisoit supporter avec peine de se trouver hors de Paris. Il attendoit des nouvelles du Marquis d'Osseyra, qu'il ne recevoit point, quoiqu'ils eussent pris des mesures justes pour s'en donner souvent. Comme il se promenoit un jour dans une allée avec la Duchesse, il vit approcher trois hommes qu'il re-

connut pour des Soldats Espagnols qui revenoient de Flandres, & qui s'en alloient en leur pays. Il leur parla d'abord Espagnol, & leur fit cent questions differentes sur le Marquis d'Osseyra. L'un de ces Soldats surpris d'entendre si souvent repeter ce nom, lui demanda hardiment s'il connoissoit ce Seigneur, & quel interêt il prenoit à sa personne. J'ai été son prisonier, dît Saint Aubin, & il m'a si bien traité, que j'en aurai toute ma de la reconnoissance. La Ducheſſe qui s'apperçut de la joye qui s'étoit en un moment répandue sur le visage de S. Aubin en parlant à ces Etrangers, voulut lui donner le tems de les entretenir à son aise, & ordonna à un de ses gens de les retenir ce jour-là & d'en avoir soin. Apeine étoient-ils entrés dans la maison, que Saint Aubin alla les chercher; & s'etant adresse à celui qui lui avoit paru le mieux informé sur le chapitre du Marquis, il lui demanda mille particularités qui avoient toutes relation à son Amant. Cet homme étonné de trouver un Cavalier si reconnoissant, & voyant qu'il étoit si fort dans les interêts du Marquis d'Osseyra, lui avoua qu'il étoit son domestique, & qu'il avoit joint en chemin ces deux Soldats qui s'en alloient en Espagne; mais que pour lui il n'alloit qu'à Paris où son Maître

l'envoyoit. Saint Aubin agreablement surpris d'une nouvelle à laquelle il se doutoit bien qu'il devoit avoir quelque part, demanda à cet homme avec empressement s'il n'avoit point de Lettres pour Christine. L'Espagnol étonné de voir le Cavalier si bien instruit des affaires de son Maître, lui dît qu'il en avoit plusieurs à lui rendre. Donnez-les moi donc, reprit aussi-tôt Saint Aubin, sans penser que dans l'état où il étoit on ne le connoissoit pas pour Christine. L'Espagnol le regardant fixement, lui répondit avec cette froide gravité si ordinaire à sa nation, qu'il aimeroit mieux mourir que de l'avoir fait. Je suis frere de Christine, & bon ami de votre Maître, repartit Saint Aubin, qui avoit remarqué la cause de l'embarras de cet homme; ainsi vous pouvez me confier ces Lettres. Ces raisons ne persuaderent point l'Espagnol; & il ne voulut point lui donner ses Lettres quelques instances qu'il lui en fît. Enfin voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, & son impatience, ou pour mieux dire son amour ne lui permettant pas d'attendre plus long-tems à voir des Lettres qui lui étoient si cheres, il crut qu'il en viendroit à bout en avouant à cet Espagnol qu'il étoit Christine, & qu'elle s'étoit habillée ce jour-là en Cavalier pour chasser

plus commodément. Je ne donne point dans ce paneau, reprit encore l'opiniâtre Espagnol, & vous n'aurez mes Lettres qu'avec ma vie. Il accompagna ce dernier discours d'un serment à l'Espagnole, & quitta brusquement S. Aubin : il joignit ses camarades, & les obligea à partir sur l'heure. Saint Aubin eut la pensée de les suivre & de les attaquer, pour les forcer à lui rendre des Lettres qui lui appartenoient : mais ayant fait reflexion aux dangereuses suites d'une action si temeraire, dans un Royaume où l'on ne souffre point de violences, il pria la Duchesse de lui faire donner des chevaux pour s'en aller à Paris en diligence, craignant que si ce brutal ne l'y trouvoit point, il s'en retournât en Flandres avec ses Lettres. La Duchesse qui ne savoit pas les raisons qui l'obligeoient à un départ si précipité, lui fit mille civilités pour l'engager à demeurer encore quelque tems dans sa maison. Saint Aubin fâché d'une civilité si à contretems, lui apprit ce qui s'étoit passé entre lui & l'Espagnol. La Duchesse compatissant à l'impatience d'une personne qui aime, envoya ce même jour-là un relais sur le chemin, & le lendemain Saint Aubin partit dans son carrosse, & arriva à Paris peu de tems après. Il ne manqua pas de se rendre au lieu où il savoit que le Mar-

quis devoit lui adreſſer ſes Lettres. Il jugea même qu'il étoit à propos de prendre ſon habit de fille, de peur que cet incredule Eſpagnol ne fît encore difficulté de lui remettre ſes dépêches. S'étant ainſi preparé à le recevoir, l'Eſpagnol arriva ; & ayant demandé à parler à Chriſtine, il lui donna ſes Lettres, ſe ſachant fort bon gré de ne les avoir pas confiées à un jeune Seigneur qui avoit, diſoit-il, voulu le ſurprendre par des menteries, mais qu'il n'avoit pas trouvé ſa dupe, & qu'il ſe feroit plutôt fait tuer que de s'en défaire. Chriſtine qui avoit plus d'impatience de lire ſes Lettres, que d'écouter ces rodomontades, en ouvrit pluſieurs qu'elle lut avec beaucoup de ſatisfaction. Je voudrois bien les inſerer ici toutes pour celle du Lecteur ; mais il y a des Lettres qui quoique bonnes pour celui qui les écrit, & pour ceux à qui elles ſont adreſſées, deviennent ſouvent fades pour d'autres, qui n'en ayant pas la clef ne ſauroient en goûter la fineſſe. Je me contenterai d'en rapporter ſeulement une qui m'a paru la plus aiſée à entendre.

N'attribuez mon ſilence qu'à l'excès de mon amour. Dès que mes Lettres ſont écrites, je les regarde comme un

bien qui vous appartient ; & cette consideration me les rend si cheres, que je ne saurois me résoudre à les exposer au hazard de tomber en des mains étrangeres. Vous verrez par toutes celles que cet Exprès vous rendra, que je ne songe qu'à vous. Cette Campagne me dure un siecle. Pourquoi faut-il que les progrès imaginaires de notre Armée retardent ceux de mon amour ? S'il est possible, approchez-vous des Villes conquises, afin que j'aye du moins le plaisir de penser que je ne suis pas loin de vous ; & que si nous faisons un Siege comme on le croit, je puisse me flater de vous avoir pour prisoniere. Mais je ne sais ce que je demande ; de grace ne vous y trouvez pas, car je prévois que le canon seroit mal servi quand je songe qu'il faudroit le tirer contre vous ; & j'aimerois mieux perdre ma Charge, que de la faire dans une pareille occasion.

Christine ressentit en lisant ces diverses Lettres, toute la joye d'une personne qui aime tendrement, & qui attend depuis long-tems des nouvelles de son Amant. Voici la réponse qu'elle y fit.

Je ſuis trés-ſatisfaite de vos Lettres, que je trouve toutes fort paſſionées : Mais que vous m'allarmez, en m'apprenant que vous allez faire un Siege ! Je tremble pour vous que le ſuccès ne réponde pas à vos eſperances. De grace ne ſongez qu'à m'aimer, cette conquête vous eſt sûre, & l'autre eſt fort incertaine. Je m'approcherai des Frontieres puiſque vous le ſouhaitez ; cela m'épargnera beaucoup d'inquietude, & je me fais par avance un plaiſir de penſer que j'aurai plus ſouvent de vos nouvelles. Finiſſez bien-tôt votre Campagne, l'Amour prendra ſoin de vous vanger de la Gloire.

Chriſtine renvoya l'homme du Marquis avec cette réponſe, & reprit enſuite ſon habit de Cavalier & ſon nom de Saint Aubin.

D'Angoſſe cependant étoit de retour de ſon pays, & avoit terminé avantageuſement les affaires de Saint Aubin avec le ſecours de l'Abbé d'Izette. Cet heureux ſuccès lui faiſoit eſperer beaucoup de reconnoiſſance. Il ne s'étoit jamais ôté de l'eſprit qu'il ne pût vaincre l'inſenſibilité de Chriſtine ; & lorſque Saint Aubin voulut lui faire un preſent conſiderable &

proportioné au service qu'il lui avoit rendu, il reçut cette marque de gratitude comme un outrage, & lui fit connoître à même tems qu'il ne se croyoit pas indigne d'aspirer à son cœur. Saint Aubin qui connoissoit l'audace des gens de son pays, ne s'en étonna pas : mais voulant le desabuser une fois pour toutes, il lui dît qu'il ne se pouvoit rien ajouter à l'estime & à la consideration qu'il avoit pour lui, qu'il lui en donneroit des marques dans toutes les occasions : qu'il le prioit en revanche de regler mieux ses sentimens à l'avenir, parcequ'il seroit fâché de se trouver dans la necessité de lui défendre de le voir ; ce qui arriveroit infailliblement, s'il continuoit à lui tenir des discours aussi hardis que ceux qu'il venoit d'entendre. Il ne faut que connoître les Gascons, pour croire sans peine que d'Angosse ne se rebuta point ; & que Saint Aubin, pour se délivrer de ses fatigantes importunités, fut obligé de changer de logis.

Il courut un bruit en ce tems-là que l'Armée des Alliés avoit investi Charleroi, & qu'ils commençoient déja à former le Siege de cette Place. Aussitôt que cette nouvelle fut répandue, la plûpart des jeunes Seigneurs de la Cour & plusieurs autres Volontaires, partirent de Paris pour joindre l'Ar-

mée du Roi, ne doutant point que M. le Maréchal de Luxembourg, qui la commandoit, n'attaquât les Ennemis dans leurs lignes. Il n'eſt pas croyable combien l'Armée groſſit en moins de trois jours. Les Volontaires y arrivoient de toutes parts en poſte. Il y en eut même pluſieurs qui ne trouvant point de chevaux ſur les grandes routes, avoient été obligés de ſe détourner pour y arriver à tems. M. le Marquis de Fervaques qui vouloit s'y rendre des premiers, animé du deſir de bien faire ſon devoir en cette occaſion, comme il a fait en pluſieurs autres, eut le malheur d'être pris en chemin par un Parti des Ennemis. L'Officier qui commandoit ce Parti s'étant ſaiſi de quelques Livres qui étoient parmi les hardes de M. de Fervaques, en ouvrit un qui ſe trouva l'Heroïne Mouſquetaire. Ce titre lui ayant donné envie de le lire, il fut fort ſurpris d'y trouver le nom du Marquis d'Oſſeyra, de qui cet Officier avoit été Page. Il lui envoya auſſitôt ce Livre que le Marquis lut avec un étonnement extrême.

Pendant que tout le monde étoit ſurpris de la réſolution des Confederés, qui entreprenoient le Siege de Charleroi après avoir eu le malheur de le tenter déja une fois inutilement, Saint Aubin allarmé de voir qu'on

parloit par tout de cette expedition comme d'une entrepriſe temeraire, & que toute la France s'entretenoit déja du mauvais ſuccès de ce Siege avec une confiance aſſurée, commença à craindre pour ſon Amant. Tout ce qu'il en apprenoit lui faiſoit de la peine. Ses inquietudes ne lui permirent pas d'attendre les nouvelles publiques pour être informé de la deſtinée du Marquis; & ſon amour lui faiſant vaincre toutes les difficultés, il partit en poſte pour ſe rendre devant Charleroi, couvrant le veritable motif de ſon voyage du droit d'acquerir de la gloire, ſi ordinaire parmi les Gentilshommes François. Dès qu'il rencontroit un homme à cheval, il croyoit que ce fût un Courrier qui portât des nouvelles de la défaite des Confederés; mais il trouva en arrivant à l'Armée, que la prudence des Alliés avoit pris ſoin de lui épargner les frayeurs que l'interêt de ſon Amant lui avoit causées. Ils avoient levé le Siege à l'approche de l'Armée du Roi, & l'on peut dire que c'eſt ce qu'ils firent de mieux, cette retraite s'étant faite fort ſagement & trés-à propos. Saint Aubin voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour les Alliés, & que le Marquis d'Oſſeyra étoit en ſureté, ne put ſe reſoudre à retourner à Paris ſans lui donner de ſes nou-

veſles. Il ſentoit tant de plaiſir à ſe trouver ſi près d'une perſone qui lui étoit ſi chere, & cette pensée l'occupoit ſi agreablement, qu'il ſe détermina à reſter en Flandres. Et comme il s'étoit engagé au commencement de la campagne à aller paſſer quelques mois à Valenciennes chés le pere de Marianne de qui j'ai deja parlé, il aima mieux profiter de cette occaſion pour ne pas s'éloigner du Marquis, Songeant neanmoins qu'il lui ſeroit difficile d'avoir de ſes nouvelles dans une Ville comme Valenciennes, par la grande exactitude du Comte Magalotti qui en eſt Gouverneur, il eut la précaution de s'aſſurer d'un Valet Liegeois, qui ſous pretexte de porter des vivres alloit indifferemment dans les deux Armées, & dans les Villes des Eſpagnols comme dans celles des François. Après que ce Liegeois lui eut promis de le ſervir fidélement, il alla à Valenciennes, & envoya ſon Valet à l'Armée des Eſpagnols avec la Lettre qui ſuit.

Votre entrepriſe de Charleroi m'a causé tant de frayeur, que je n'ai pu me réſoudre à en attendre tranquillement le ſuccès. Mais le moyen d'être tranquille, lorſque je n'attendois que des projets contre vous ? Quelque part

où j'allasse, jugez de l'état où je me trouvois, ne pouvant faire aucun vœu pour la gloire de ma patrie sans allarmer mon amour; & ne m'étant pas permis de faire des souhaits pour vous sans blesser mon devoir. Reparez du moins les inquiétudes que vous m'avez causées, en me donnant souvent de vos nouvelles à Valenciennes, où j'ai résolu de passer quelque tems pour savoir ce que vous deviendrez.

Le Liegeois étant allé dans l'Armée des Confederés pour rendre cette Lettre au Marquis d'Osseyra, trouva que tout y étoit en desordre par la mesintelligence des Generaux, qui s'imputoient les uns aux autres le mauvais succès de l'entreprise de Charleroi. Il apprit même que les Espagnols s'étoient déja retirés, & que le Marquis d'Osseyra commandoit un Corps à part du côté de Gand; ce qui l'obligea à s'y rendre. Il le joignit enfin, & lui ayant rendu sa Lettre, il le récompensa d'une maniere à lui faire souhaiter d'être souvent chargé de pareilles commissions, & le renvoya peu de tems après avec cette Réponse.

Je vous suis extrêmement obligé de vos frayeurs, c'est le plus grand mal

qu'ait fait notre Armée ; les mauvais succès ne nous étonnent plus, ils ont tourné en habitude parmi nous. De ma part j'en serois inconsolable, si je n'étois persuadé que vous me distinguez un peu, & que vous croyez bien que si j'agissois seul, je vous donnerois de plus frequentes allarmes : Mais pourquoi faut-il que nos Billets, qui ne devroient être remplis que de tendresse & de douceur, parlent toujours de guerre? Savez-vous bien que nos affaires sont publiques, & que l'on en voit un Livre imprimé sous le nom de l'Heroïne Mousquetaire ? *Puisqu'on nous érige en Heros de Roman, hâtons-nous de conclure, & jouissons seuls de nos amours, sans donner au public matiere de se divertir à nos dépens.*

Cette Lettre fut rendue à Saint Aubin dans Valenciennes, où il avoit été reçu par les parens de Marianne avec des démonstrations d'une joye extrême, & des marques d'une veritable bienveillance. Ils s'étoient toujours flatés de l'avoir pour gendre ; & son retour les ayant confirmés dans cette pensée, il n'y eut sorte de bon accueil qu'ils ne lui fissent. La seule

Marianne paroiſſoit un peu troublée de la preſence de Saint Aubin. Un Gentilhomme Italien, Capitaine dans le Regiment de Magalotti, s'étoit inſinué dans ſon eſprit, & avoit ſi bien ſu profiter de l'avantage qu'un adroit Italien a ſur la ſimplicité d'une Flamande, que Marianne lui avoit fait confidence de tout ce qui s'étoit paſſé avec Saint Aubin, & du deſſein que ſes parens avoient de la lui donner en mariage, nonobſtant le peu d'empreſſement & même l'indifference que ce Cavalier avoit toujours témoigné pour elle. L'Italien feignant d'entrer dans ſes ſentimens, n'oublia rien pour la deſabuſer de ce mariage chimerique : Il l'aſſuroit tous les jours que S. Aubin, qui apparemment étoit un homme de qualité, ne ſongeoit point à l'épouſer, & qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il eût cette penſée, puiſqu'il ne lui avoit pas écrit une ſeule fois depuis ſon départ. Je connois les François, diſoit-il, ils ne s'attachent aux femmes que pour s'amuſer ; l'ambition & la gloire ſont leurs paſſions dominantes. Cependant quel dommage qu'une belle fille auſſi aimable que vous l'êtes, ſoit expoſée aux mépris d'un jeune préſomptueux, qui peut-être aura fait quelque plaiſanterie dans ſon pays des offres obligeantes de vos parens ! Marianne ayant

entendu diverſes fois de pareils diſcours, n'eut pas de peine à oublier S. Aubin ; & le Capitaine voyant une auſſi favorable diſpoſition, ne manqua pas de lui offrir ſes ſervices, lui faiſant bien valoir ſon attachement, & le deſir extrême qu'il avoit de meriter quelque part dans ſes bonnes graces. Il n'eſt pas extraordinaire qu'une jeune fille, qui peut-être s'imaginoit que tous les hommes fuſſent auſſi difficiles que Saint Aubin, ſe ſoit enfin laiſsée toucher par les ſoupleſſes & les aſſiduités de ce ruſé Italien : & comme la maxime qui dit qu'il ne faut qu'aimer pour être aimé, manque rarement, ſoit que le Capitaine aimât Marianne ou qu'il feignît de l'aimer, elle fut bien-tôt conſolée de l'abſence de Saint Aubin par les ſoins que cet Italien prenoit de l'entretenir ſouvent de ſa paſſion, & de l'indifference de Saint Aubin. Lorſque ce dernier revint à Valenciennes, Marianne avoit déja diſposé de ſon cœur ; & toutes les carreſſes que ſes parens faiſoient à ce François étant pour elle autant de ſujets de chagrin & de mortification, elle en faiſoit ſes plaintes au Capitaine : mais venant à ſe repréſenter ce qu'elle devoit à Saint Aubin, & le plaiſir qu'il y a d'avoir obligation à un Cavalier de ſi bonne mine, ſa reconnoiſſance lui reprochoit l'injuſtice

de son amour pour un étranger. L'Italien allarmé de ces reflexions dont elle lui faisoit confidence, se servit de tout le pouvoir que ses soins artificieux lui avoient acquis sur son esprit : & voyant bien qu'il ne trouveroit jamais une occasion si favorable de faire sa fortune, la crainte qu'il eut que la présence de Saint Aubin ne réveillât les premieres inclinations de Marianne, & qu'il ne se vît par là éloigné d'une conquête qui lui étoit si avantageuse, le fit résoudre à mettre tout en usage pour prendre des engagemens si grands avec Marianne, qu'il ne fût plus au pouvoir de ses parens de la donner à un autre. Il fit de nouveaux efforts auprès d'elle ; il n'oublia ni promesses ni sermens ; & il la pressa si vivement, qu'elle ne put enfin refuser à ses raisons des faveurs qu'elle croyoit n'accorder qu'à son amour. Les assiduités du Capitaine, & le peu d'égards qu'elle marquoit pour Saint Aubin, lui attirerent quelques reproches de sa mere : mais quel effet pouvoient produire les discours de sa mere, & les froides civilités de Saint Aubin, dans le tems qu'elle recevoit des preuves solides de la passion de son Amant ? Saint Aubin étoit si appliqué à écrire des Lettres au Marquis d'Osseyra, & prenoit tant de plaisir à lire souvent ses Réponses, qu'il ne

faut

faut pas s'étonner s'il s'embarrassoit peu des affaires des autres. Marianne qui depuis qu'elle souffroit les frequentes visites de l'Italien, avoit beaucoup plus d'esprit qu'auparavant, lui conseilla de lier amitié avec S. Aubin; sachant que c'étoit le moyen le plus seur pour être bien reçu de ses parens, qui avoient beaucoup d'estime & de consideration pour ce François. Un autre homme auroit fait difficulté de voir un Rival aussi dangereux que S. Aubin; mais un Italien n'a nulle peine à cacher ses sentimens. Le Capitaine dissimulant la haine que l'interêt de Marianne lui donnoit pour ce Cavalier, lui fit toutes les civilités imaginables, dont ceux de sa nation ne sont pas avares. Saint Aubin y répondit toujours avec beaucoup d'honnêteté & de politesse. Un Italien habile & insinuant va bien plus vîte qu'un autre, sur tout quand il trouve un François civil comme l'etoit celui-ci. Enfin ils devinrent en peu de tems fort bons amis. L'Italien desirant penetrer les sentimens du François sur Marianne, le mit plusieurs fois sur ce chapitre. Saint Aubin qui étoit fort sincere, lui avoua ingenuement qu'il l'estimoit beaucoup: mais le Capitaine qui n'étoit pas satisfait de cette réponse, voulant encore pressentir s'il ne l'aimoit point, lui repartit fine-

ment qu'on n'en demeuroit guere à l'estime avec une fille qui avoit les qualités de Marianne. Je ne saurois aller plus loin, répondit Saint Aubin, j'ai déja tâché d'en desabuser ses parens, & je serois bien fâché que des esperances qui ne peuvent jamais avoir d'effet leur fissent perdre les occasions d'établir leur fille. L'Italien extrêmement satisfait d'une réponse si conforme à ses desirs, jugea par les discours de S. Aubin qu'etant d'une naissance distinguée, il ne songeoit qu'à des personnes du premier rang. Plein de cette pensée, il fit depuis ce tems-là sa cour à S. Aubin, avec des attachemens & des déferences extraordinaires.

Le pere de Marianne étoit de jour en jour plus charmé des manieres honêtes de S. Aubin. Il avoit un déplaisir sensible de ce qu'il ne témoignoit point d'empressement pour sa fille; & comme l'Italien frequentoit souvent cette maison sous pretexte de voir le François, ce pere qui le connoissoit pour homme d'esprit, & qui jugeoit de leur intelligence par ces frequentes visites, lui parla un jour des obligations que sa famille avoit à S. Aubin, & du dessein qu'il avoit de lui donner Marianne en mariage, se plaignant à même tems du peu de cas qu'il faisoit de ses avances. Le Ca-

pitaine fut bien aise de cette confidence, & résolut d'en profiter. Il s'ingera d'abord à lui donner des conseils, & lui offrit ensuite de parler à ce François, ce que le bon homme accepta avec plaisir. S'étant ainsi rendu le mediateur de cette affaire, il consultoit Marianne sur toutes les réponses qu'il devoit faire de la part de S. Aubin à son pere, & amusoit ce bon Flamand par des remises, en attendant que le tems fît naître une occasion favorable à Marianne pour déclarer à ses parens la necessité indispensable d'épouser ce Capitaine. Des Amans heureux se flatent de l'être toujours, & ne croyent pas que rien puisse troubler leur felicité; mais le cruel accident qui fait tant de peine aux femmes mariées, qui allarme si fort les filles, & qui est souvent l'écœuil des veuves, faillit à rompre toutes leurs mesures. Marianne se sentit si incommodée des maux de cœur que les familiarités de l'Italien lui causoient, qu'elle crut ne devoir plus differer de faire part à ses parens de son malheur: & comme les meres sont d'ordinaire plus tendres, & compatissent davantage à de pareilles foiblesses; elle s'adressa à la sienne, & lui avoua ingenuement son malheur: & bien loin de se plaindre de celui qui le lui avoit causé, elle lui exagera son merite en des termes

fort passionés, la priant sur toute chose de ne faire point éclater cette affaire, parceque son Amant qui lui avoit promis de l'épouser, avoit de grandes raisons pour tenir son mariage secret encore quelque tems. La mere s'imaginant qu'elle parloit de Saint Aubin, bien loin de blâmer sa fille, l'excusa, & lui promit d'en parler à son pere, afin de disposer toutes choses pour les marier secrétement. Le bon Flamand eut tant de joye d'apprendre par sa femme une nouvelle qui le flatoit d'un mariage qu'il avoit desiré avec tant d'ardeur, que sans plus differer il envoya querir un Notaire pour dresser un Contract par lequel il fit de grands avantages à sa fille en faveur de ce mariage. Les deux Amans avoient déja signé, & le pere tenoit la plume pour le faire aussi, lorsque s'étant apperçu que le nom de Saint Aubin n'y étoit pas, il dit au Notaire qu'il avoit toujours vu pratiquer en pareilles occasions de faire signer les Contractans les premiers, puisque les autres n'y signoient que pour autoriser le Contract en qualité de parens, ou pour le rendre valable comme témoins, & lui rendit sa plume. Marianne qui s'y trouva presente, saisie d'étonnement & de crainte, se servit fort à propos de tout l'esprit que le commerce de l'Italien lui avoit

donné, pour dire à son pere que Saint Aubin étoit le nom d'une Terre, mais que celui qu'il voyoit par écrit étoit le nom de sa famille. Le pere content de cette raison, reprit la plume, & acheva ce qu'il avoit commencé : & comme il étoit un des plus considerables de la Ville, & qu'il vouloit garder des mesures de deference avec le Gouverneur, il pria le Capitaine qui n'étoit pas loin, & qu'il regardoit comme le bon ami de Saint Aubin, d'accompagner le Notaire chez le Comte de Magalotti pour lui demander son agrément pour ce mariage. Le Gouverneur qui avoit été prevenu par le Capitaine, & qui étoit bien aise qu'un Officier de merite trouvât occasion de faire sa fortune, y donna son consentement avec plaisir, & agrea que la ceremonie s'en fît ce même soir dans sa Chapelle. Marianne eut l'adresse d'empêcher que ses parens ne s'y trouvassent, & fit si bien que sa mere s'en reposa sur une Tante qu'elle avoit gagnée. Tout cela se fit si brusquement & en si peu de tems, que Saint Aubin étoit marié dans l'esprit des parens de Marianne, sans qu'il en eût encore oui parler. La mere avoit si soigneusement recommandé à tous les domestiques de tenir cette affaire secrète, qu'il n'y en eut pas un qui ne crût être le seul confident de cette

intrigue. Pendant que la ceremonie se faisoit chez le Gouverneur, S. Aubin se retira à son ordinaire. Une servante qui lui ouvrit la porte, voulant s'insinuer par avance dans les bonnes graces de celui qu'elle regardoit déja comme son nouveau Maître, lui fit un compliment sur son mariage. Le pere le voyant entrer, & prévenu que Saint Aubin par déference pour lui n'avoit pas voulu se montrer qu'il n'eût auparavant reparé l'honeur de sa fille, l'embrassa avec des transports qui marquoient sa joye. La mere de Marianne appercevant ce pretendu gendre, ne donna pas le tems à son mari de parler, & lui sauta au col en l'appellant son cher fils. Saint Aubin qui ne comprenoit rien à leurs fatigantes caresses, crut qu'ils étoient tous devenus fols. Il commençoit à répondre à leurs discours, lorsqu'un ami de la maison qui étoit le seul à qui les parens avoient confié ce secret, ne voulant pas être des derniers à lui en témoigner sa joye, l'interrompit pour le feliciter. Jamais homme ne se trouva plus embarrassé que Saint Aubin. Il leur dit bien serieusement qu'il les prioit de se desabuser une fois pour toute la vie, puisqu'il avoit des raisons essentielles qui l'empêchoient de pouvoir jamais devenir leur gendre. La mere irritée d'une declaration

si à contre-tems, lui repliqua que puisque ces raisons n'avoient pas été assés fortes pour l'empêcher de deshonorer leur fille, elles étoient trop foibles pour le dispenser de l'épouser: elle ajouta même que s'il y manquoit, elle puniroit leur infamie, en les étranglant l'un & l'autre de ses propres mains. La querelle s'échauffoit, & Saint Aubin couroit risque d'être maltraité, si le Gouverneur qui avoit ramené les deux nouveaux mariés ne fût entré. Cet endroit ressemble tellement au dénouement d'une Comedie, que le Lecteur aura peut-être de la peine à le croire. Je ne force personne, & je laisse à chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra. Les Memoires qu'on m'a donnés portent que Marianne se jetta aux pieds de ses parens, & leur presenta son époux qu'ils furent obligés de recevoir, puisqu'on avoit observé dans ce mariage toutes les formalités & les ceremonies accoutumées, & que par dessus cela Marianne se trouvoit en état de les consoler bien-tôt par des preuves sensibles d'une heureuse fecondité. Enfin ils furent tous satisfaits; l'Italien d'avoir fait une grosse fortune, Marianne d'avoir épousé un homme qu'elle aimoit, & Saint Aubin de se voir délivré de la persecution des parens de cette fille.

Cependant comme l'esprit des hom-

mes n'eſt jamais content, & que la plûpart des gens ſont ingenieux à ſe tourmenter, cet Italien qui par la poſſeſſion de Marianne ſe voyoit le maître de pluſieurs biens conſiderables, & fort au deſſus de ſes eſperances, faiſant reflexion ſur l'abondance où il ſe trouvoit, & ſur l'indigence où il s'étoit toujours vu, & dont toute ſon induſtrie avoit eu bien de la peine à le garantir; ſe mit dans la tête qu'il n'étoit pas naturel qu'un Gentilhomme Bergamaſque, qui n'étoit conſiderable que par une Compagnie d'Infanterie où il étoit parvenu par les degrés ordinaires, eût épouſé une riche heritiere ſans qu'il y eût quelque raiſon cachée. Sa bonne fortune lui inſpira même des délicateſſes qu'il n'auroit pas eue dans un autre tems: il fit de ſa femme le jugement que font la plûpart des hommes de celles qui ſouffrent qu'on leur enſeigne d'avance ce qu'elles ne devroient ſavoir que le lendemain de leurs noces; & s'imagina que Marianne pouvoit bien avoir pour un autre les mêmes complaiſances qu'elle avoit eues pour lui. Il chercha quelqu'un ſur qui il pût jetter ces ſoupçons, & ne trouva perſone ſur qui le vrai-ſemblable tombât comme ſur Saint Aubin, quoiqu'il eût toujours cru que ce Cavalier n'aimoit point Marianne. Après s'être bien

bien confirmé dans cette pensée, il se donna des applaudissemens secrets de penetration ; il se mit en tête qu'il n'avoit eu que les restes de Saint Aubin, & qu'il ne devoit son établissement qu'à la grossesse de Marianne ; que cette fille en cet état n'ayant osé s'exposer au juste ressentiment de ses parens, ne s'étoit déterminée à l'épouser que sur le refus de Saint Aubin. Il ne douta pas même que ce commerce ne durât encore : de sorte que ne voulant pas en être plus long-tems la dupe, il résolut de les observer. S. Aubin qui avoit toujours évité de se trouver seul avec Marianne, pour ne pas lui donner occasion de croire qu'il l'aimât, se rendit plus assidu auprès d'elle depuis son mariage ; parcequ'alors il la voyoit sans consequence, & que lui trouvant beaucoup plus d'esprit qu'auparavant, il s'épargnoit la peine d'aller chercher en Ville une conversation qu'il trouvoit si agreablement dans son logis. Le Capitaine confirmé dans son erreur par les assiduités de Saint Aubin auprès de sa femme, en prit de nouveaux ombrages. Il n'osoit encore dans ces commencemens s'en plaindre à Marianne, & il n'étoit pas assés le maître pour lui défendre si-tôt de voir Saint Aubin. Cependant sa jalousie lui faisoit regarder comme criminelles les ac-

tions du monde les plus innocentes; & ſon chagrin augmenta bien davantage, lorſqu'il vit que la plûpart des gens de qualité François qui étoient en Flandre prenoient la route de Paris, & que Saint Aubin qui apparamment n'avoit pas de grandes affaires à Valenciennes ne parloit pas de ſe retirer. Il chercha à deviner le ſujet de ce retardement, & n'en trouva point d'autre que le commerce de ce Cavalier avec ſa femme. L'application qu'il avoit à les obſerver, lui donna lieu de remarquer que Saint Aubin envoyoit aſsés ſouvent le Liegeois en campagne, & qu'auſſi-tôt qu'il le voyoit de retour, il quittoit toutes choſes pour lui parler. Comme ſes ſoupçons lui faiſoient tout craindre, il voulut s'éclaircir du ſujet des voyages du Liegeois, & donna ordre à un Valet Italien qui lui étoit fort affidé, de ſe cacher dans la chambre de Saint Aubin, & d'écouter avec attention tout ce que lui rapporteroit le Liegeois. Le Valet s'acquita de ſa commiſſion avec eſprit, & rapporta à ſon Maître que le Liegeois n'avoit pas dit une parole, mais qu'il avoit remarqué qu'il avoit donné à Saint Aubin une lettre qu'il avoit lue avec beaucoup d'attention, & qu'il avoit ſoupiré pluſieurs fois en la liſant. Le Capitaine qui ſavoit tous les détours des Amans, s'abandonnant à

tout ce que lui suggeroit sa jalousie, s'imagina d'abord que ces lettres venoient de sa femme, qui peut-être avoit quelque confidente en ville qui les remettoit ensuite entre les mains du Liegeois. Quelque peu d'apparence qu'il y eût à un soupçon si mal fondé, notre Italien ne laissa pas d'en être fort inquiet. Il résolut de se satisfaire, & d'approfondir le mystere de ces lettres. Après y avoir un peu rêvé, il trouva moyen, avec le secours de son Valet, d'attirer un jour le Liegeois dans une chambre de la maison un peu éloignée des autres. Il l'enferme; & l'ayant menacé de le percer de son épée s'il ne lui confessoit d'où venoient les lettres qu'il portoit si souvent à son Maître, le Liegeois qui ne savoit pas quelle sorte de relation S. Aubin avoit avec le Marquis d'Osseyra, & qui jugeoit par les bons traitemens du premier & par les liberalités du Marquis que l'affaire étoit importante, fit beaucoup de difficulté de lui répondre, n'ignorant pas d'ailleurs combien il est dangereux d'être reconnu pour un homme qui entretient commerce avec les Ennemis, sur tout dans une Place de guerre. Le trouble où étoit ce malheureux garson augmenta la curiosité de l'Italien. Il redoubla ses menaces, & se mit même en posture de les executer. Alors l'ef-

frayé Liegeois lui dît qu'il lui avoueroit toutes choſes, pourvu qu'il lui promit de lui ſauver la vie. L'Italien s'y engagea, & ce malheureux lui découvrit l'intelligence de Saint Aubin avec le Marquis d'Oſſeyra. Le Capitaine ſurpris de cette nouveauté, ne doutant point que ce commerce ne fût contre les interêts de l'Etat, reſſentit une joye ſecrete d'avoir une occaſion ſi favorable de ſe mettre l'eſprit en repos ſur Saint Aubin, ſous pretexte du zele qu'il témoigneroit pour le ſervice du Roi. Et comme les plus petites choſes ſont de la derniere conſequence ſur de pareilles matieres, il ne balança point à s'aſſurer du Liegeois, quelque promeſſe qu'il lui eût faite, ſe ſouvenant de la maxime ſi bien établie en ſon pays, qu'il ne faut jamais être eſclave de ſa parole. Il en avertit le Gouverneur, qui après avoir interrogé le Liegeois, envoya un Officier avec cinquante hommes pour arrêter S. Aubin, qui avoit déja été averti de l'empriſonement du Liegeois. S. Aubin qui ne ſavoit pas encore ce qui avoit donné occaſion à cet ordre inopiné, apprehenda que ce Liegeois ne parlât des Lettres qu'il lui avoit apportées: & afin d'éviter qu'elles ne fuſſent vues, il les brula; mais avec tant de repugnance & de lenteur, qu'il étoit encore occupé à ce cruel

sacrifice lorsque l'Officier qui avoit ordre de l'arrêter entra dans sa chambre, l'emmena en prison après lui avoir fait un mauvais compliment. Cet Officier ne manqua pas de dire au Gouverneur qu'il avoit trouvé S. Aubin dans sa chambre occupé à bruler des Lettres. Cette derniere circonstance fit juger à tout le monde qu'il devoit être fort criminel, & qu'il n'avoit brulé ses Lettres qu'afin qu'on ne pût le convaincre. Cette affaire eut beaucoup d'éclat ; & comme en pareilles occasions chacun y ajoute toujours quelque chose, cela donna lieu à un bruit qui se répandit en ce tems-là, qu'on avoit découvert une grande conspiration à Valenciennes. Le Liegeois fut examiné avec la derniere exactitude. La crainte des tortures dont on le menaça, lui fit dire tout ce qu'il savoit, & beaucoup au-delà. Ses frequens voyages à l'Armée des Ennemis, l'argent qu'il avoit reçu d'un General Espagnol, & les Lettres brulées, étoient des preuves si convaincantes dans l'esprit du public, que personne ne doutoit qu'on ne vît bien-tôt le suplice de ces deux malheureux. Tout le monde plaignoit le sort de S. Aubin, qui s'attiroit aisément par sa bonne mine & par ses civilités les bonnes graces de tous ceux qui le connoissoient ; mais personne n'osoit parler

en sa faveur, de peur de se rendre complice d'un crime si délicat. Il étoit cependant fort embarrassé dans sa prison ; & toutes les apparences étoient contre lui. Son sejour à Valenciennes paroissoit mysterieux, sur tout depuis qu'il s'etoit expliqué qu'il n'avoit jamais eu dessein d'épouser Marianne. Il lui étoit difficile de se justifier sans déclarer son secret, & il ne pouvoit se résoudre à prendre ce parti. Enfin il fut interrogé, & il se défendit assés bien des crimes qu'on lui imposoit, disant qu'il avoit écrit au Marquis d'Osseyra comme à son ami particulier, & que ses lettres n'avoient nulle relation au Roi ni à l'Etat. Cette réponse ne contenta point ses Juges ; & ils l'auroient peut-être condamné à la mort, si le Gouverneur de son autorité n'eût suspendu ce jugement, à la priere de plusieurs Dames, jusques à ce qu'il en eût donné avis à la Cour.

Comme l'on s'étoit saisi de tout ce qu'on avoit trouvé dans sa chambre, un Officier du Gouverneur eut la curiosité de lire des livres qu'on y avoit pris. Il ouvrit d'abord l'Heroïne Mousquetaire, qu'il lut. Les noms du Marquis d'Osseyra & de S. Aubin, qui sont souvent repetés dans ce livre, lui donnerent lieu de penser que S. Aubin prisonier pourroit bien être S. Aubin-Christine. Il en parla au Gou-

verneur, & lui fit voir ce livre qu'il lut avec plaisir. Ayant surpris dans ce tems-là parmi les hardes de S. Aubin une lettre fort tendre du Marquis d'Osseyra, qui étoit peut-être la seule qu'il eût oublié de bruler, il ne douta plus que ce prisonier ne fût l'Heroïne Mousquetaire. Il voulut neanmoins s'en éclaircir. Ayant fait venir le prisonier, il lui montra la lettre du Marquis, & lui dît qu'il ne doutoit point que cette lettre qui en apparence étoit fort tendre, ne fût un Chiffre où les affaires de l'Etat étoient mêlées. Saint Aubin s'en défendit par bonnes raisons, & l'assura qu'il n'étoit pas capable d'avoir des intelligences criminelles. Le Gouverneur témoignant d'en être persuadé, lui demanda une lettre pour le Marquis d'Osseyra, par laquelle il lui manderoit qu'il ne vouloit plus de commerce avec lui. Cette proposition fit fremir Saint Aubin, qui n'ayant nulle bonne raison à donner pour s'en défendre, en fut si troublé, qu'il crut lui-même être convaincu d'un crime qu'il ne marquoit que trop par son desordre : mais ce trouble & ce desordre justifierent son innocence, en confirmant les soupçons du Gouverneur, qui par cet artifice reconut Christine dans la personne de son prisonier. L'affaire fut étouffee, & S. Aubin remis en liberté ;

dont toute la Ville témoigna beaucoup de joie ; mais sur tout les parens de Marianne qui l'affectionoient toujours, & qui avoient apprehendé de le perdre, par les soins que l'Italien prenoit de publier chaque jour quelque nouvelle circonstance de son crime, le reçurent avec une satisfaction extrême.

Pendant la prison de S. Aubin, le Capitaine qui s'étoit flaté de trouver sa vengeance dans celle de l'Etat, n'avoit pu s'empêcher d'en témoigner quelque chose à sa femme, & de lui faire à même tems des reproches de sa trahison. Il n'y a rien de plus sensible à une femme veritablement vertueuse, qu'un reproche d'infidelité ; & un mari qui a l'imprudence de tenir un pareil langage à sa femme, lui fait naître sans y penser le desir de se venger d'un soupçon injuste par une infidelité réelle. Marianne qui ne connoissoit l'infidelité que par les discours de son mari, & qui n'avoit d'autre crime à se reprocher que d'avoir été trop credule, fut si touchée de cette ingratitude, que s'abandonnant à tout ce que son juste ressentiment lui inspira, elle fit resolution de le punir de sa jalousie. Sa vertu resista long-tems aux sugestions de sa colere, sur tout parcequ'elle avoit de la peine à se déterminer sur le choix

de celui qui devoit être de moitié avec elle dans cette affaire ; mais S. Aubin ayant été remis en liberté, elle ne balança plus à le choisir. Elle le regarda comme un instrument propre à servir à son indignation, & le traita dans cette vue d'une maniere fort obligeante & beaucoup mieux qu'elle n'avoit accoutumé. Chaque jour elle faisoit résolution de lui confier son secret, & dès qu'il étoit en sa presence, elle n'avoit plus la force de lui en rien dire, se flatant toujours que peut-être il le devineroit. Après avoir inutilement attendu qu'il lui épargnât la confusion de lui faire un pareil compliment, elle parla enfin, & lui conta l'injustice de son mari. Quelque effort qu'elle fit, il lui fut impossible de finir tout ce qu'elle s'étoit préparée à lui dire : sa pudeur étouffa sa voix, & S. Aubin se contenta de blâmer l'Italien, sans lui faire aucun offre qui pût flater ses esperances. Marianne ne se rebuta point ; elle ajouta qu'un homme de cette humeur meriteroit bien d'avoir une femme qui l'en punît. S. Aubin lui repartit froidement, qu'il étoit d'une honête femme de songer moins à ce qu'elle devoit à son mari, qu'à ce qu'elle se devoit à elle-même ; que cette consideration seule étoit assés forte pour empêcher une femme bien née de faire

une infidelité ; & que pour lui il ne faisoit pas grand cas de celles qui n'étoient retenues que par des raisons qui avoient relation à leurs maris. Marianne qui s'étoit attendue que S. Aubin s'offriroit à être tout au moins de moitié de sa vengeance, fut extrêmement surprise d'entendre les conseils qu'il lui donnoit de pratiquer la vertu ; & ne pouvant soutenir le dépit secret que lui causoit une réponse qui lui reprochoit son emportement, elle se retira dans sa chambre où ses pleurs dissiperent ses ennenuis.

Nous ne desirons jamais plus ardemment une chose que lorsqu'elle nous paroît plus difficile. La resistance de S. Aubin augmentoit la passion de Marianne ; qui cherchant à justifier la sagesse de son Amant, s'imagina qu'il ne lui répondoit ainsi que pour lui plaire, parcequ'il savoit qu'elle n'aimoit pas les discours libres. Que ne me suis-je mieux expliquée, disoit-elle ? & le moyen qu'un homme que j'ai toujours maltraité s'apperçoive si-tôt d'un changement qui lui est si avantageux ! Un moment après elle faisoit résolution de lui parler plus ouvertement. Ayant pris son tems pour lui faire une nouvelle tentative, elle lui témoigna qu'elle avoit fait reflexion à ce qu'il lui avoit dit, sur ce que les honêtes femmes se doivent à

elles-mêmes ; mais qu'elle voyoit bien que ces raisons étoient trop foibles, lorsqu'on avoit une passion dominante à satisfaire. Je ne puis plus souffrir mon mari ; & le desir de me vanger d'un homme qui reconnoît si mal ce que j'ai fait pour lui, me fait oublier toutes les considerations que je pourrois avoir dans une autre occasion. Cependant comme il m'est de la derniere consequence de choisir un homme discret, j'ai jetté les yeux sur vous. Elle s'arrêta là, croyant en avoir assés dit. Saint Aubin qui n'étoit pas au fait sur la vengeance que cette femme avoit en tête, croyant d'abord qu'elle vouloit se défaire de son mari, eut horreur d'un dessein si violent, & la blâma fort d'être dans ce sentiment. Il lui representa qu'une femme devoit souffrir beaucoup de choses de son époux ; que les mariages les plus heureux sont toujours mêles de quelque chagrin ; & que si toutes celles qui sont mal satisfaites prenoient des resolutions aussi violentes, il ne se trouveroit plus d'homme qui osât se marier : que pour lui il s'exposeroit avec plaisir contre quiconque l'auroit offensée ; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence d'un homme bien sensé de se mêler de la querelle d'un mari avec sa femme. Il laissa Marianne dans un desordre qu'il est aisé

d'imaginer ; il trouva même à propos d'en avertir ſes parens, & de prendre des meſures avec eux, afin de remedier de bonne heure à tous les inconveniens qui en pouvoient arriver. Il eut neanmoins la diſcretion de ne pas les allarmer, & leur dit ſimplement qu'il étoit bon de prévenir les deſordres qui pouvoient naître de quelque petit démêlé qui étoit ſurvenu entre l'Italien & ſa femme, s'étant déja apperçu qu'ils étoient l'un & l'autre fort diſpoſés à ſe brouiller. Saint Aubin ſe chargea à leur priere d'en parler au Capitaine, & leur conſeilla cependant d'adoucir l'eſprit de Marianne. Il chercha de ſon côté l'Italien, & ayant témoigné qu'il avoit quelque choſe de fort important à lui communiquer, il lui fit un long raiſonnement ſur l'humeur bizarre de la plûpart des femmes, & ſur les malheurs où ſont expoſés les maris qui n'ont pas l'adreſſe de compatir à leurs foibleſſes ; il lui inſinua quil étoit d'un homme ſage de prévenir les affaires d'éclat, & de détourner avec adreſſe les ſaillies d'une Femme capricieuſe. L'Italien qui ne comprenoit pas où tendoit ce diſcours, & qui le trouvoit bien plus mauvais de la part de Saint Aubin que de celle d'un autre, s'imagina qu'il vouloit l'inſulter en lui reprochant les foibleſſes de ſa Femme. Comme il

étoit homme de cœur, il ne put souffrir cet outrage, & mit l'épée à la main sans lui donner le tems d'achever. Saint Aubin se voyant presse, fut obligé de se défendre. Ils furent neanmoins separés sans aucun avantage de part ni d'autre.

Les parens de Marianne s'efforçoient de l'exhorter à bien vivre avec son mari, lorsqu'un Domestique entrant dans leur chambre leur apprit le combat de S. Aubin & de l'Italien. Cette nouvelle les jetta dans une surprise égale, mais dont les motifs étoient fort differens. Le beau-pere crut que son gendre ayant mal reçu les offices de Saint Aubin, ils en étoient venus aux mains; & Marianne rapportant tout à son amour, s'imagina que quoique S. Aubin par un raffinement de délicatesse eût feint de ne pas entrer dans son ressentiment, n'avoit pas laissé de lui marquer son obeïssance en se mettant en devoir de la venger; mais comme elle demandoit une vengeance plus douce, & dont elle s'attendoit de partager la peine ou le plaisir avec Saint Aubin, celle-ci ne la satisfaisoit point. Le Capitaine arriva cependant, & se plaignit au pere de Marianne de l'offense qu'il pretendoit avoir reçue de S. Aubin; lui declara qu'il n'étoit plus d'humeur de souffrir l'insolence de ce François, qui

abusoit des égards qu'on avoit pour lui. Le Pere écouta ses plaintes avec attention, & parut fort surpris d'apprendre le commerce de sa Fille avec Saint Aubin, qui lui parut assés vraisemblable. Le Gouverneur ayant oui parler de cette querelle, envoya querir le Capitaine, qui lui dît confidemment les raisons qu'il avoit eues de tirer l'épée contre Saint Aubin. Le Gouverneur, qui ne pouvoit s'empêcher de rire de la jalousie mal fondée du Capitaine, lui donna la vie, en lui apprenant que Saint Aubin nétoit qu'une Fille.

Saint Aubin s'étant apperçu que le secret qu'il avoit eu tant de soin de garder devenoit public, se disposa à sortir de Valenciennes, & se rendit peu de tems après à Mons qui n'en est qu'à cinq lieuës, où il feignit qu'il étoit un Gentil - homme Anglois, Parent de la Maison de Crouy. Il fut parfaitement bien reçu du Duc d'Arschot qui est Gouverneur de la Ville; & quelque défiance qu'on ait des Etrangers, dans une place de guerre, le Duc ne crut pas qu'un jeune Cavalier de si bonne mine fût capable d'aucun mauvais dessein. Un Colonel Valon qui avoit autrefois servi en Angleterre, lui fit beaucoup d'honêtetê, & le pria à souper dés le lendemain qu'il fut arrivé à Mons. Aussitôt

que Saint Aubin fut entré dans la maison du Colonel, il salua sa Femme: & comme un Esprit bien fait oublie rarement les services qu'on lui a rendus, cette Dame, qui s'étoit trouvée à Cambrai avec son Mari lors que la Ville avoit été prise, reconnut d'abord Saint Aubin pour l'Aide de Camp de Monsieur le Mareschal de Luxembourg qui avoit fait un compliment aux Dames de la part de ce General: elle fut ravie de le revoir pour lui témoigner sa reconnoissance, & crut que son Mari lui avoit déguisé son veritable Nom sous celui d'un Anglois pour la surprendre plus agreablement; & voulant faire la fine à son tour, elle lui demanda des nouvelles de la Cour d'Angleterre. Saint Aubin qui ne s'apperçut pas qu'il étoit reconnu, lui répondit fort naturellement, & en Homme qui s'y étoit préparé. Il parla si juste des Affaires d'Angleterre, affectant toujours un langage corrompu fort différent de celui des François, que la Femme du Colonel crut s'être trompée en le prenant pour Saint Aubin. Elle lui en fit même des excuses, & son Mari la railla de cette mépriſe pendant tout le repas. Saint Aubin ayant ainsi évité adroitement d'être découvert par cette Femme, résolut de ne plus se montrer devant la Ducheſſe d'Arschot, sachant bien que

cette Dame ayant de grandes relations à Bruxelles, n'auroit jamais manqué d'en faire part à ses Amies. Il écrivit au Marquis d'Osseyra pour lui donner avis de son arrivée à Mons. Voici ce qu'il lui manda.

Les difficultés que j'avois à recevoir de vos nouvelles, & à vous en donner des miennes, m'ont déterminée à venir ici. Votre Campagne est finie, je suis dans une Ville qui ne vous est point suspecte : Enfin consultez vôtre amour, & voyez ce que je dois faire pour garder quelque bienseance. J'attendrai votre réponse avant que de paroître chez Madame la Duchesse d'Arschot, pour ne pas m'exposer à l'éclat que cela pouroit faire ; & vous trouverez encore sous le nom de S. Aubin, vôtre Christine.

Saint Aubin ayant envoyé cette lettre par un Homme seur, résolut de ne point sortir de sa chambre qu'il n'en eût reçu la réponse : mais ses précautions se trouverent inutiles. La Femme du Colonel étant allée en visite chez la Duchesse d'Arschot, & n'ayant rien à dire pour fournir à la conversation, comme il arrive souvent à gens

à gens qui se voyent tous les jours; elle lui parla du Cavalier Anglois qui avoit soupé le soir précedent chez elle, & lui conta comment elle s'étoit trompée en le prenant pour un Cavalier François qu'elle avoit vu à Cambrai. Elle dit ensuite tant de bien de la bonne mine & de l'esprit de cet Etranger, que la Ducheſſe eut la curiosité de le voir. Le Colonel se chargea de le lui amener. Il chercha Saint Aubin qu'il trouva dans sa Chambre, & après avoir fortement exagéré le service que sa Femme lui avoit rendu, en louant ses belles qualités à la Ducheſſe, il lui offrit de le conduire chez elle. Saint Aubin fâché de trouver des perſones si officieuſes, s'en défendit, se plaignant qu'il étoit accablé d'une douleur de tête. Le Colonel qui n'avoit pas prévu cette incomodité, & qui s'étoit engagé de le mener, le preſſa encore de le ſuivre, l'aſſurant qu'il n'y ſeroit qu'un moment. Saint Aubin se trouva fort embaraſſé; il ne pouvoit se réſoudre à voir la Ducheſſe, qu'il n'eût reçu réponſe du Marquis d'Oſſeyra; cependant il avoit bien de la peine à ſe défaire des importunités du Colonel. Pour s'en délivrer, il le pria de lui donner un peu de tems pour se repoſer, & lui promit que vers le ſoir il l'accompagneroit où il voudroit. Le Colonel se retira ſatisfait de cette

parole, & Saint Aubin demeura fort irresolu sur le parti qu'il avoit à prendre. Après y avoir assés pensé, comme il savoit que la Ducheſſe étoit fort genereuſe, il aima mieux la voir en particulier & ſe faire connoître, que de s'expoſer devant le monde à la ſurpriſe que ſon déguiſement lui cauſeroit. Il ſortit de ſa chambre avant que le Colonel fût revenu; & étant entré chez la Ducheſſe il lui fit dire qu'il étoit un Etranger qui avoit quelque choſe d'important à lui communiquer, & qu'il la prioit de lui donner une audience particuliere. La Ducheſſe paſſa d'abord dans une autre Chambre, où l'on fit paſſer Saint Aubin. Elle reconnut ſon viſage auſſi-tôt qu'elle l'apperçut; & ſans lui donner le tems de parler, elle l'embraſſa avec un empreſſement qui marquoit la joie qu'elle avoit de le revoir. Saint Aubin après avoir conté à la Ducheſſe en peu de mots l'état de ſes affaires & le deſſein qui l'avoit amené à Mons, jugeant qu'il ſeroit mieux que le Marquis d'Oſſeyra le trouvât avec un Habit de Fille, la pria de le recevoir encore une fois dans ſa Maiſon; ce qu'elle lui accorda d'une maniere fort gracieuſe. Après avoir concerté enſemble toutes choſes, le Cavalier fit ſemblant de ſe retirer, & revint peu de tems après par une autre Porte que la Mar-

quiſe avoit fait ouvrir exprès ; & comme il avoit eu la précaution de ſe pourvoir à Paris d'Habits de Femmes, avec des ajuſtemens fort propres, il quitta le Nom & l'Habit de Saint Aubin, & Chriſtine fut produite par la Ducheſſe pour une Demoiſelle de Lille qui étoit venue paſſer quelques jours auprès d'elle. Les Grands ont le privilége d'être crus ſans que leurs inférieurs puiſſent leur demander des éclairciſſemens. Tous ceux qui virent Chriſtine en crurent tout ce qu'il plut à la Ducheſſe. Le Duc d'Arſchot même y fut le premier trompé. Cependant le Colonel étant retourné dans le Logis de Saint Aubin, apprit que ce Cavalier avoit délogé. Alors ſe ſouvenant de ce qui s'étoit paſſé à table, il ne douta plus que ſon faux Anglois ne fût le même François que ſa Femme avoit vu à Cambrai. Il ſe repentit d'avoir été ſi crédule, & réſolut de ne point paroître chez le Gouverneur, de peur qu'on ne lui demandât des nouvelles de cet Etranger: mais la Ducheſſe, qui vouloit ſe divertir de cette avanture, envoya querir le Colonel, & lui dit qu'étant ſa bonne Amie, elle vouloit bien l'avertir que le Duc avoit été fort ſurpris en apprénant qu'il entretenoit commerce avec les Ennemis ; & qu'il avoit donné à ſouper le jour précedent à un Eſpion François, quoi-

que sa femme l'eût reconu pour un Aide de Camp de Monsieur le Maréchal de Luxembourg. Le bon Colonel, fort étonné de ce discours, suplia la Ducheſſe de lui continuer sa protection, l'assurant par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il étoit innocent, & qu'il avoit pris ce jeune Cavalier pour un Anglois. La Ducheſſe feignant d'en être persuadée lui promit de le justifier.

Cependant la Ducheſſe d'Arschot, qui craignoit toujours de s'attirer des affaires, écrivit à Bruxelles à une de ses Amies, la priant de lui donner conseil sur la maniere dont elle devoit se gouverner avec Christine; & de lui mander si les Espagnols ne prendroient point ombrage de voir une Françoise auprès d'elle. La Ducheſſe de Villa Hermosa ayant vu cette lettre en parla d'abord à son Mari. Cependant le Marquis d'Osseyra estoit allé à Mons où il cherchoit inutilement S. Aubin, sans que persone pût lui apprendre ce qu'il étoit devenu. Le Colonel ayant été informé de l'arrivée du Marquis, s'étoit rendu auprès de lui pour offrir ses services; mais s'étant apperçu que le depart de Saint Aubin lui donnoit de l'inquietude, il crut qu'on avoit découvert quelque conspiration, & se retira en diligence de peur d'être arrêté comme complice.

La bienſeance ne permettant pas au Marquis d'être long-tems à Mons ſans viſiter le Duc & la Ducheſſe d'Arſchot, il ſe rendit à leur Maiſon, où il fut reçu avec toute la conſideration due à ſa naiſſance & à ſon merite. La Ducheſſe, qui devina le ſujet de ſon voyage, s'etant apperçue de ſon chagrin & de ſes inquiétudes, par les diſtractions où elle le voyoit; lui dît qu'on avoit ſurpris ce jour-là un Eſpion François qui faiſoit le plan de la Ville, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à empêcher ſon mari de l'envoyer au ſuplice dans le moment qu'il avoit été arrêté. Cet artifice eut le ſuccès qu'elle en avoit eſperé; car le Marquis craignant pour Saint Aubin, lui demanda fort troublé, ce qu'etoit devenu le Criminel. Vous pourez l'interroger, repartit la Ducheſſe, il eſt encore dans ma chambre; & je ſuis ſûre que vous trouverez qu'il mérite de vivre. Etant paſſé dans un autre apartement; voila le Criminel, lui dît la Ducheſſe en montrant Chriſtine au Marquis. Le Lecteur juge bien que les deux Amans n'attendirent pas qu'elle eût fini ſon compliment pour s'embraſſer. Chriſtine toute charmante qu'elle étoit, le parut infiniment plus encore aux yeux du Marquis. Ils ſe trouverent l'un & l'autre ſi ſatisfaits de ſe revoir après tant de

traverſes, qu'ils furent quelque tems à ſe conſiderer ſans pouvoir exprimer toute leur joie. Ils ſe dirent enſuite tout ce que l'Amour peut inſpirer de tendre en pareille occaſion à deux perſones qui s'aiment beaucoup. Le Marquis remercia la Ducheſſe de l'avoir trompé ſi agreablement, & lui avoua qu'il étoit venu dans le deſſein d'épouſer ſa chere Maitreſſe, la priant de trouver bon que la ceremonie s'en fît dans ſa Maiſon. La Ducheſſe qui ne s'étoit pas attendue à une reſolution ſi prompte, ne pouvoit pas honêtement le lui refuſer; mais elle eut l'adreſſe de gagner du tems pour y penſer, & pour attendre la réponſe de Bruxelles, en lui repreſentant qu'il ſeroit plus à propos d'envoyer un Courrier à l'Evêque pour obtenir une Diſpenſe de Bans. Chriſtine ayant témoigné que cette formalité lui paroiſſoit eſſentielle, & qu'elle le ſouhaitoit ainſi, le Marquis dépêcha auſſitôt un Gentilhomme, avec ordre de s'acquiter de cette commiſſion le plus diligemment qu'il le pourroit.

Les deux Amans attendoient le retour de ce Courrier avec une égale impatience, & ſe rejouiſſoient cependant de ſe voir à la veille de couroner leur conſtance mutuelle par des nœuds éternels. Le Marquis étoit perſuadé que Chriſtine n'avoit que des ſenti-

ments heroïques, qu'elle n'aimoit que lui, & qu'elle étoit fort au-dessus des foiblesses de la plûpart des autres Femmes. Quoiqu'un Homme de cette qualité eut dû, ce semble, sentir quelque sorte de delicatesse à épouser une Fille qui avoit tant de differentes avantures, sur son compte, neanmoins son amour, & la connoissance qu'il avoit de la haute vertu de sa Maitresse lui faisoient mépriser toutes ces considerations. Christine de son côté, qui n'avoit jamais été sensible à l'amour; & qui ne s'étoit laissée toucher qu'au mérite, & à la longue perseverance du Marquis, ressentoit toute la joie imaginable d'être à la veille de voir la fin de toutes les allarmes que lui causoit sa passion, & d'être enfin unie pour toujours au seul Homme du monde qui eût trouvé le secret de lui plaire. Mais cette joie ne fut pas de longue durée, & il sembloit qu'ils n'eussent eu la satisfaction de se revoir & de passer quelques heures ensemble, que pour ressentir plus vivement la douleur d'une nouvelle separation presque sans esperance de se revoir jamais.

La Comtesse de Benavidez, qui après la prise de Cambrai avoit repassé en Espagne, n'ayant jamais pû pardonner au Marquis son insensibilité, avoit informé la Marquise d'Osseyra

ſa Mere de la paſſion de ſon Fils pour Chriſtine, elle lui avoit même fait une peinture ſi horrible des déguiſements & des diverſes avantures qui étoient arrivées à cette pauvre Fille, que cette Dame ſe mit en tête qu'il falloit que ſon Fils eut été enſorcelé; de ſorte que attribuant cette paſſion à des principes ſurnaturels, elle pria Dom Jean d'Autriche, de qui elle étoit fort conſiderée depuis le long ſejour que ce Prince avoit fait en Arragon, de lui procurer un ordre du Roi pour le Gouverneur des Pays-Bas, par lequel il lui fût fortement enjoint d'empêcher ce mariage, & d'y employer même l'autorité du Roi. L'ordre avoit été envoyé en Flandres de la maniere que la Marquiſe l'avoit ſouhaité; & le Duc de Villa Hermoſa, qui eſt fort zelé pour le ſervice de ſon Prince, deſirant marquer ſon exactitude à ſuivre les ordres de la Cour, & reparer par tout ce qui dépendroit de lui le malheur qu'il avoit d'avoir perdu pluſieurs Places qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir de mieux défendre; ayant été averti par la lettre de la Ducheſſe d'Arſchot de l'arrivée de Chriſtine à Mons, il y envoya ſur l'heure le Capitaine de ſes Gardes, avec l'ordre du Roi qu'il adreſſa au Duc d'Arſchot, en lui declarant qu'il lui répondroit de Chriſtine. Il fût

auſſi

auſſi averti que le Marquis d'Oſſeyra étoit ſorti de Bruxelles; de ſorte que ne doutant pas qu'il n'eut pris la route de Mons, il y envoya un ſecond Courrier pour dire au Marquis qu'il eût à ſe rendre inceſſamment auprès de lui. Les deux Courriers arrivérent en même tems; & le Marquis à qui le Duc d'Arſchot cacha l'ordre qu'il avoit reçu, ayant cru d'abord que les François vouloient inſulter Bruxelles, partit en toute diligence après avoir pris congé de Chriſtine, & l'avoir fort recommandée à la Ducheſſe. Il fut extrêmement ſurpris lors qu'à ſon retour à Bruxelles le Gouverneur lui montra l'ordre d'Eſpagne, le priant de ne point ſortir de la Ville, parceque s'il le faiſoit, il ſeroit obligé de ſe ſervir de ſon autorité pour l'en empêcher. Le Marquis ſe préparoit à retourner à Mons malgré les ordres du Gouverneur, lors qu'il reçut une lettre de la Ducheſſe d'Arſchot, qui lui marquoit le chagrin qu'elle avoit de ce qu'une Puiſſance ſuperieure lui ôtoit les moyens de lui témoigner dans la perſone de ſa Maîtreſſe la conſidération qu'elle avoit pour lui; elle ajoûtoit que Chriſtine étoit déja dans un Convent où elle ſeroit traitée avec beaucoup d'honnêteté, à la reſerve qu'elle ne parleroit qu'à la ſeule Superieure, l'ordre d'Eſpagne étant poſitif là-deſſus. Quelle

cruauté pour un homme qui aimoit auſſi fort que le Marquis ! Cependant il fallut ſe réſoudre, & ſe contenter d'écrire en Eſpagne, pour tacher d'obtenir la révocation de cet ordre. Pluſieurs perſones de la premiere qualité écrivirent en faveur de Chriſtine, & en parlerent tous comme d'une perſone extraordinaire, & qui par ſa vertu & par ſes belles qualités meritoit d'être traitée avec diſtinction : mais les bons offices qu'on avoit voulu rendre au Marquis, en écrivant ſi avantageuſement en faveur de ſa Maitreſſe, eurent un éfet contraire à ce que ſes amis en avoient eſperé. Quelqu'un ayant parlé de Chriſtine au Roi d'Eſpagne, Sa Majeſté qui eut de la peine à croire tout ce qu'on lui en diſoit, témoigna beaucoup de curioſité de voir une ſi rare perſone. Ayant même demandé s'il ne ſeroit pas poſſible de la faire paſſer en Eſpagne, Dom Juan d'Autriche lui promit de lui en donner la ſatisfaction. Ce Prince qui avoit accoûtumé d'informer le Roi de la plûpart des affaires de l'Europe, ſous prétexte de le divertir dans le commencement de ſon miniſtere, lui fit naître l'envie d'apprendre à écrire, en lui montrant une lettre de Monſieur le Duc de Savoie, qui étoit écrite de la main de ce jeune Prince ; aſſurant Sa Majeſté que ſi elle vouloit,

il lui seroit aisé d'en faire autant en moins de trois mois. Le Roi approuva ce conseil & apprit à écrire.

On envoya des ordres au Gouverneur des Pays-Bas d'embarquer Christine, & de l'envoyer en Espagne en toute sûreté. Le Duc de Villa Hermosa eut soin de tenir cet ordre fort secret, pour épargner au Marquis d'Osseyra le chagrin que l'éloignement de sa Maitresse lui auroit causé. Mais lors qu'on eut informé Christine de sa destinée, elle faillit à mourir de desespoir; sur tout en apprenant qu'on la conduisoit en Espagne, & que le Marquis demeuroit en Flandres, avec si peu d'espérance de se revoir. Ces reflexions lui firent oblier en ce moment qu'elle eût jamais été Saint Aubin, elle s'abandona entierement aux sentimens de Christine, & son amour lui fit verser des larmes, que la crainte de la mort n'avoit jamais pu lui arracher. Enfin on l'embarqua à Ostende sur un Vaisseau de guerre Espagnol qui fut armé exprès pour cela. Elle fut si soigneusement recommandée aux Officiers du Vaisseau, qu'ils crurent tous qu'elle étoit une Princesse de quelque Maison souveraine, que les Espagnols avoient enlevée pour des raisons d'Etat. Et comme les Cavaliers de cette Nation sont grands adorateurs des Dames, ils la traiterent avec tant d'é-

gards, que cette maniere d'agir lui fit supporter ses malheurs moins impatiemment; car enfin en quelque état qu'une Femme se trouve, elle est toujours sensible aux déferences qu'on a pour elle. Un Officier du Vaisseau (je n'ai pas bien su si ce fut le Lieutenant ou l'Enseigne) préoccupé de l'Alteſſe de Christine, & ayant peut-être lu dans Dom Quichote que le premier devoir d'un Cavalier est de secourir les Dames affligées; voyant un jour Christine fort éplorée, chercha l'occasion de lui parler sans être entendu de personne. Il lui dît que si elle avoit répugnance à aller en Espagne, comme il le jugeoit par ses larmes & par ses soupirs, elle pouvoit lui faire connoître ses volontés, l'assûrant qu'il la meneroit par tout où elle voudroit aller, quand même il devroit mettre le feu au Vaisseau pour y reüssir. Christine, qui avoit une parfaite connoissance de l'entousiasme des Espagnols sur le chapitre des Dames, ne douta point qu'il ne lui parlât de bonne foi; mais ne croyant pas que son dessein fut pratiquable, elle l'en remercia, feignant de n'y refuser son consentement, que pour ne pas exposer un si brave Cavalier à un péril presque certain. Il ne faut que connoître l'humeur des Espagnols pour croire aisement qu'une pareille réponse faite par une

belle perſone, étoit plus que ſuffiſante pour obliger cet Officier à entreprendre même des choſes impoſſibles. Il la conjura une ſeconde fois de lui faire l'honeur de l'employer pour ſon ſervice, & l'aſſûra qu'il tâcheroit de ne pas démentir la bonne opinion qu'elle avoit de ſa valeur. Chriſtine qui ne vouloit rien faire à l'étourdie, lui conſeilla d'y penſer un peu; & comme il ne leur étoit pas aiſé de s'entretenir long-tems ſans donner quelque ſoupçon, elle le pria de mettre par écrit les moyens qu'il avoit d'executer cette entrepriſe. L'Officier le lui promit, & ſe retira pour y travailler. Dans ces entrefaites, deux Vaiſſeaux de Tripoli attaquérent le Navire Eſpagnol. Je n'amuſerai point ici le Lecteur par une deſcription ennuyeuſe d'un combat naval; je me contenterai de lui apprendre que Chriſtine aimant beaucoup mieux aller en Eſpagne, où elle ſe flatoit encore de revoir quelque jour le Marquis d'Oſſeyra, que de tomber entre les mains des Turcs, fit des actions extraordinaires dans ce combat: car ayant apperçu un Soldat qui à peine ſavoit manier ſes armes, elle les lui arracha des mains, & s'en ſervit ſi avantageuſement, qu'elle contribua beaucoup à la honteuſe retraite que les Turcs furent contraints de faire.

Après que la tranquillité fut réta-

blie dans le Vaisseau, Le Capitaine & ses Officiers, qui avoient été toute leur vie dans cette erreur vulgaire, qu'une Femme n'étoit pas capable d'une action de valeur, furent dans le dernier étonement de ce qu'ils avoient vu du courage & de l'adresse de Christine. Ils allerent lui en faire compliment; mais n'ayant pas des termes assés expressifs dans leur langue pour lui exprimer leurs sentimens, ils la regardoient sans lui parler; & comme les Espagnols sont grands exagérateurs, quelqu'un d'eux l'ayant nommée Reine des Amazones, un autre le traita de profane & de ridicule, disant qu'elle étoit un Ange descendu du Ciel pour leur défense. Ils étoient si satisfaits des miracles qu'elle venoit de faire, (c'est leur terme) que si elle eût su profiter de cette bonne disposition, il lui eût été aisé de les faire aborder en France: mais comme elle a l'esprit fort reglé, & qu'elle ne se repaît pas de chimeres, elle n'en eut pas la moindre pensée. Cependant l'Officier qui lui avoit offert de l'enlever, confirmé dans l'idée qu'il s'étoit faite de la haute naissance de Christine, par les actions dont il venoit d'être témoin, résolut de nouveau de la mettre en liberté; & s'abandonant dans cette vue à tout ce que son imagination lui inspira, il dressa un projet ex-

travagant & digne d'un homme qui eût passé sa vie aux Petites Maisons : il le divisa par articles, que je n'oserois inserer ici, parce qu'ils sont trop ridicules. Voici en substance ce qu'ils contenoient.

Il vouloit enlever Christine en tuant la sentinelle qui étoit toujours à la porte de sa chambre ; & comme il ne doutoit point que cela ne fit quelque éclat, il prétendoit y avoir pourvu, ayant fait un trou dans le Magasin de la poudre, par le moyen duquel il feroit sauter le Vaisseau, en y tirant un coup de fusil aussi-tôt qu'ils seroient un peu éloignés dans la Chaloupe. Il ne demandoit pour récompense de cette belle action, que d'être envoyé à Londres en qualité d'Ambassadeur de la Princesse, pour demander au Roi d'Angleterre sa protection. Il se savoit si bon gré d'avoir si bien reüssi dans son projet, qu'il dît un jour à Christine qu'infailliblement elle seroit bien-tôt en liberté, puis qu'il ne s'agissoit plus que de fort peu de chose ; & en lui présentant ce qu'il avoit écrit : Lisez ce papier, lui dît-il, vous verrez que j'ai bien pris toutes les mesures. Christine qui n'avoit déja pas trop bonne opinion du génie du personage, ne laissa pas de prendre son mémoire, s'imaginant peut-être que cet homme écrivoit avec plus de ju-

gement qu'il n'en paroissoit dans ses discours, Dans un autre tems elle se seroit divertie des extravagances de cet Espagnol ; mais après avoir lu son projet, elle eut pitié de sa folie, & lui dit froidement qu'elle avoit changé de dessein, & qu'elle étoit dans la resolution de voir la Cour d'Espagne. Un autre homme se seroit offensé de ce mépris; mais un Espagnol tire vanité de tout. Celui-ci repartit à Christine qu'elle ne pouvoit rien faire de mieux que de voir les magnificences de la Cour d'Espagne, qui à son avis étoit la plus majestueuse de l'Univers.

Cependant le Navire approchoit des côtes d'Espagne ; & Christine qui ne pouvoit oublier qu'elle s'éloignoit du Marquis d'Osseyra, s'affligeoit chaque jour davantage. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés au Port, le Capitaine du Vaisseau prit la Poste pour porter à Madrid les Dépêches du Duc de Villa Hermosa. Etant arrivé à la Cour on lui fit cent diférentes questions sur Christine. Il parla d'abord trés-avantageusement de sa beauté ; mais lors qu'il fit le détail du combat contre les Vaisseaux de Tripoli, il éleva jusqu'au ciel la valeur & le courage de cette Héroïne. Cela parut si nouveau dans un Pays où les Femmes vivent dans une grande molleſſe, & où elles sont pour la

plûpart fort timides; que tous ceux qui l'apprirent s'entretenoient de Christine avec admiration. Celui qui par de tels discours avoit fait naître au Roi le desir de la voir, ne manqua pas de l'informer de ce qu'en rapportoit ce Capitaine. Le Roi voulut l'entendre de lui-même, & l'ayant fait venir, la présence de sa Majesté & le desir de lui plaire, inspirant de l'éloquence à ce Capitaine, il lui rendit compte & du combat, & de tout ce qui regardoit Christine, avec tant d'exageration, que son recit augmenta l'empressement que ce jeune Monarque avoit déja de la voir. On lui envoya un carrosse du Roi pour la faire venir plus commodément & plus promptement. Celui qui en avoit eu la commission, s'en acquita avec tant d'exactitude, & disposa si bien les Relais, que Christine arriva à Madrid avec beaucoup de diligence.

Fin de la troisième Partie.

HISTOIRE
VERITABLE.

Quatriéme & derniere Partie.

HISTOIRE VERITABLE.

Quatriéme & derniére Partie.

CHRISTINE étant arrivée à Madrid, ne put supporter sans une confusion extrême la vue d'une foule innombrable de monde qui s'empressoient pour la voir. La Comtesse de Benavidez en avoit donné une idée si extraordinaire; le Capitaine du vaisseau qui l'avoit passée en Espagne prenoit tant de soin de publier l'action qu'il lui avoit vu faire contre les Corsaires; & le peuple y ajoûtoit tant de circonstances fabuleuses; que la plûpart des gens attribuoient sa valeur à des principes surnaturels. Il y en eut même qui assûrérent qu'elle étoit sorciere; mais ce bruit ridicule se dissipa aussi-tôt qu'elle parut à la Cour, où elle répondit fort juste à toutes les questions que le Prince Dom Juan d'Autriche lui fit en présence du Roi. Sa

modestie, sa bonne mine, & la facilité qu'elle avoit à parler la Langue Espagnole, contribuérent beaucoup à rendre agreable tout ce qu'elle disoit. La Cour fut fort satisfaite de ses discours; & le Prince Dom Juan l'assûra qu'elle y seroit traitée avec tous les égards & toute la consideration qu'elle pouvoit souhaiter. Après qu'elle se fut retirée, le Roi & le Prince son frére en dirent mille choses avantageuses: tous les Courtisans applaudirent aux sentimens du Roi, autant par l'habitude qu'ils ont d'approuver ce que le Prince trouve bon, que par l'inclination naturelle qu'ont les Espagnols à parler toujours en faveur des Dames. Ils firent remarquer au Roi tous les agrémens de Christine, & donnérent des tours d'esprit si fins aux choses mêmes qu'elle avoit dites par hazard; que le Roi demeura persuadé que ceux qui avoient fait des jugemens desavantageux de sa conduite lui faisoient injustice; & il n'y eut pas un de ces Cavaliers qui ne desirât d'etre à la place du Marquis d'Osseyra. Dom Juan avoit eu soin d'ordoner qu'elle fût logée & traitée aux dépens du Roi. Ces distinctions, & la maniere obligeante dont tous ceux qui l'avoient vue en parloient, firent naître à plusieurs Dames du premier rang la curiosité de la voir. Elles n'eurent pas la

même complaisance que les Cavaliers; qui, frapés de l'eclat d'une belle perſone dês la premiere fois qu'ils la voyent, & n'en remarquent point les défauts, ou du moins les excuſent ſans s'y arrêter : les femmes au contraire paſſent legérement ſur ce qu'elle a d'agreable, & s'attachent avec ſoin à relever ce qu'elles croyent qui peut déplaire. Auſſi-tôt qu'elles eurent vu Chriſtine, elles blâmerent le mauvais goût de ceux qui s'étoient recriés ſur ſa beauté; & tâcherent d'y faire remarquer des défauts, dont tout le monde ne convint pas. La Comteſſe de Benavidez, qui ſavoit que Chriſtine détruiroit bientôt par ſa preſence toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle en avoit données, voulut inutilement prévenir les Courtiſans contre cette Etrangere : mais ayant trouvé ſur cela plus de crédulité dans l'eſprit des Dames, qui d'ordinaire écoutent avec plaiſir tout ce qu'on leur dit au deſavantage d'une perſone diſtinguée, elle leur parla de Chriſtine avec tant mépris, qu'il y en eut pluſieurs qui firent difficulté de ſe trouver dans des lieux où elle devoit être. Cependant, malgré tous les ſoins de la Comteſſe, & les diſcours des femmes de ſa cabale, les jeunes gens de la Cour trouvérent Chriſtine fort à leur gré. Le Comte de Talara, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi

Catholique n'en demeura pas aux sentimens d'estime : ne pouvant plus resister aux sentimens qu'elle avoit fait naître dans son cœur, il se rendit fort assidu auprès d'elle, & n'oublia rien pour lui faire connoître qu'il l'aimoit. Christine s'en étant apperçue, fit tout ce que sa vertu lui inspira pour le desabuser ; & lui dit tout ce qu'une femme qui ne veut point être aimée peut dire en pareille occasion. Le Comte de Talara, sans se rebuter des severités de Christine, continua à l'aimer, & à se trouver par tout où il pouvoit la voir ; n'étant pas du sentiment d'une personne fort experimentée en amour, qui m'a assûré qu'il étoit au pouvoir d'une femme d'empêcher qu'on ne l'aimât, si elle témoignoit bien sechement à deux ou trois repriſes que cela ne lui plaisoit pas. Christine ayant observé cette maxime, & même plusieurs autres, pour guérir le Comte, se lassa enfin de le rebuter ; & se contenta de ne lui laisser rien espérer par sa conduite, ou par ses actions, sans se donner davantage la peine de le desabuser par ses discours. Le Comte de Talara, attribuant les mépris de Christine à quelque aversion particuliere qu'il craignoit qu'elle n'eût pour lui, s'imaginoit qu'elle étoit occupée de quelque nouvelle inclination : & comme il ne le cede à personne en bonne mine,

mine, en esprit, & en qualité, cette pensée l'affligeoit extrêmement. Il s'avisa, pour se mettre l'esprit en repos là-dessus, de faire confidence de sa passion à ceux qui voyoient quelquefois Christine, & de les prier de ne la voir plus : ce qui est un usage assés ordinaire en Espagne, où les Cavaliers ont cette déference les uns pour les autres. Christine de son côté évitoit soigneusement les occasions de se trouver seule avec le Comte ; & alloit souvent à la Cour, où elle entretenoit le Roi de tout ce qu'elle avoit vu en Flandres. Ayant un jour témoigné beaucoup d'empressement de voir l'Escurial, pour savoir si cette fameuse Maison répondoit à la reputation qu'elle a dans toute l'Europe ; le Roi témoigna être ravi qu'il se trouvât quelque chose en Espagne qui pût attirer la curiosité d'une personne qui avoit vu tant de raretés ; & pria deux Dames de la Cour d'y accompagner Christine, afin de lui faire remarquer les magnificences de ce Palais, & les devises qui sont en divers appartemens, & dont Philippe II. faisoit tant de cas. Les ordres furent donnés pour y régaler superbement les Dames. Le Comte de Talara en ayant été informé, auroit bien voulu être de la partie ; mais sa Charge l'attachoit indispensablement auprès de la personne du Roi : & dans

la situation où se trouvoit alors la Cour d'Espagne, il ne pouvoit s'en éloigner sans hazarder sa fortune. Il songeoit à s'assûrer d'une personne de confiance, qui dans cette occasion parla à Christine en sa faveur, lorsqu'il apprit que le premier Maître d'Hôtel du Roi, qui étoit son parent & son ami, étoit revenu depuis deux jours de l'armée de Catalogne, où il avoit quelque commandement. Le Comte l'alla visiter; & lui ayant avoué qu'il aimoit éperduement une illustre Etrangere qui se trouveroit le lendemain à l'Escurial avec d'autres Dames, il le conjura de se servir du privilège de sa Charge, & d'aller à cette Fête, où il pourroit lui rendre de bons offices auprès de sa Maitresse, sous prétexte d'y faire bien servir les Dames. Un Cavalier ne refuse guére de pareilles commissions: cet ami se chargea de celle que le Comte lui donnoit, & lui promit de bien faire son devoir. Il ne manquat pas aussi de se rendre le jour suivant à l'Escurial; & après y avoir donné les ordres necessaires, il passa dans une galerie où les Dames se promenoient, qui étant averties de son arrivée, s'avancérent pour le recevoir, s'imaginant qu'il n'avoit fait ce voyage que pour leur faire honneur. A peine avoit-il commencé à leur parler pour leur dire quelque chose d'obli-

geant, qu'il demeura immobile après avoir jette les yeux sur Christine. Cette action étonna les Dames, & particulierement Christine; qui l'ayant regardé avec attention, le reconnut pour Dom Philippe de Palafox, de qui j'ai parle dans le commencement de cette histoire, & qui avoit passé les Pyrenées pour l'enlever. Frapée tout à coup de voir devant ses yeux un homme de qui elle avoit été fortement aimée, & qu'elle croyoit avoir offensé, elle fit un cri qui jetta la compagnie dans un nouvel étonement. Dom Philippe n'ayant appris aucunes nouvelles de Christine depuis qu'il étoit parti pour l'armée de Catalogne, parcequ'il n'étoit revenu qu'une seule fois à la Cour, pour prêter le serment de sa Charge de premier Maître d'Hôtel, qui avoit vacqué par la mort du Marquis d'Arizza son pere; il n'est pas surprenant que la vue inopinée d'une personne qui lui avoit été chére, & dont l'insensibilité l'avoit determiné à prendre le parti des armes, le surprit autant que je viens de le marquer. Ceux qui ont quelque experience en amour conviendront qu'il est difficile de revoir sans émotion une personne qu'on a tendrement aimée, & de qui l'on n'a pu toucher le cœur. Comme la plûpart des hommes se flattent dans leurs passions, Dom Philippe ne pouvant com-

prendre par quel hazard Christine, qui étoit Françoise, se trouvoit en Espagne dans un tems où la guerre étoit si échauffée entre les deux Courones, s'imagina d'abord que touchée de regret de l'avoir maltraité, elle avoit peut-être passé en Espagne pour le chercher : & continuant à expliquer toutes choses à son avantage, il se persuada que les mépris dont le Comte de Talara se plaignoit, & le cri que l'étonement avoit arraché à Christine, étoient l'efet de sa passion. Prévenu de cette pensée, il lui dit cent extravagances, sans que la surprise de Christine lui permît d'y répondre un seul mot. Les Dames qui l'accompagnoient s'étant apperçues de cet étonnement réciproque, les aidérent à se remettre; & trouvant Christine fort déconcertée par la presence de Dom Philippe, elles le priérent de se retirer, ce qu'il ne put leur refuser, augurant toujours bien du desordre où il la voyoit. Aussi-tôt qu'il fut parti, Christine qui remarquoit que ces Dames étoient fort en peine d'apprendre le sujet de son trouble, & qu'elles n'osoient par discretion le lui demander, leur conta ce qui s'étoit passé entr'eux dans son pays, & toutes les autres circonstances qui avoient quelque relation à Dom Philippe. Après ce recit, l'étonement de Christine leur

parut moins extraordinaire ; & elles crurent sans peine tout ce qu'elle leur dît de Dom Philippe, par la connoissance qu'elles avoient de son humeur emportée.

Dom Philippe repassoit cependant dans son esprit ce qu'il venoit de voir : & comme il étoit naturellement vain, il se flattoit toujours qu'il étoit aimé de Christine. Il fut quelque tems irrésolu, ne sachant s'il devoit rejoindre les Dames, ou s'il n'étoit pas plus à propos de se retirer pour épargner à Christine la confusion qu'il craignoit de lui donner en presence des Dames qui l'accompagnoient. Il prit enfin le parti de la retraite, persuadé que sa Maitresse lui sauroit bon gré de sa discretion, & lui en tiendroit compte. Le Comte de Talara impatient d'apprendre le succès du voyage de son ami, avoit donné ordre qu'on l'avertît aussi-tôt qu'il seroit de retour. S'étant rendu chez Dom Philippe peu de tems après son arrivée, il lui demanda avec empressement des nouvelles de sa Maitresse. Vous avez un Rival, répondit Dom Philippe, qui aime depuis long-tems la belle Françoise. Ignorez-vous, repliqua le Comte (jugeant qu'il vouloit parler du Marquis d'Osseyra) que le Roi s'est expliqué là-dessus, & qu'il a declaré qu'il ne consentiroit point à ce mariage ! Vous me surprenez, reprit

Dom Philippe, qui ne comprenoit pas la pensée du Comte ; & je ne croyois point que la Cour fût si bien informée de cette affaire. Un parent de Dom Philippe étant survenu, leur conversation fut interrompue sans qu'ils s'expliquassent davantage. Le Comte sortit, & Dom Philippe demeura fort inquiet de tout ce qu'il venoit d'entendre. Le lendemain étant allé chez le Roi, il y trouva Christine qui rendoit compte à sa Majesté de tout ce qui lui avoit paru digne d'être admiré dans l'Escurial. On lui demanda même s'il lui paroissoit plus beau que Versailles ; il n'y a nulle proportion, dit Christine, parce que Versailles est bien plus considerable par ses eaux & par ses jardins délicieux, que par la magnificence de ses bâtimens, qui sont polis & commodes sans être superbes ; au lieu que l'Escurial est un Palais d'une grande étendue.

Dom Philippe feignant de ne point connoître cette Etrangere, en demanda des nouvelles à ceux qui se trouvérent prês de lui, pendant qu'elle parloit au Roi. Ils lui contérent ce qu'ils avoient oui dire de la passion du Marquis d'Osseyra, les batailles où Christine s'étoit trouvée en Flandres ; & généralement tout ce que le public, qui grossit toujours les objets, avoit ajoûté de fabuleux à la verité de ses aventures.

Le Roi étant entré au Conseil, Christine se retira. Dom Philippe lui présenta la main pour la conduire à son appartement; ce qu'elle n'osa lui refuser, de peur que cela ne fit trop d'éclat dans un lieu si public. Dès qu'il put lui parler sans témoins, il l'assura qu'il l'avoit toujours aimée; & que s'il lui avoit autrefois manqué de respect en voulant l'enlever, il meritoit qu'elle pardonât cet excès à sa passion, ayant toujours eu les intentions fort droites. Christine qui vouloit le desabuser, l'interrompit pour lui dire que ces éclaircissemens étoient à present inutiles, puis qu'elle avoit disposé de son cœur; qu'elle attendoit une occasion favorable pour se plaindre au Roi de l'injustice de ses ennemis, & pour supplier sa Majesté de la proteger pour épouser le Marquis d'Osseyra, ou de lui permettre de passer le reste de sa vie dans un Convent. S'étant ensuite abandonée à un torrent de larmes, que le souvenir du Marquis lui arracha, Dom Philippe sortit pour ne la pas affliger davantage par des discours qui l'importunoient; mais il prenoit trop de part aux affaires de Christine, pour ne pas desirer d'en être amplement informé.

S'étant ressouvenu que la Comtesse de Benavidez avoit fait un assés long sejour en Flandres, il la visita; & ayant in-

ſenſiblement fait tomber la converſation ſur le chapitre de Chriſtine, la Comteſſe lui en fit une peinture à peu près ſemblable à celle qu'elle en avoit déja faite à la Marquiſe d'Oſſeyra & à beaucoup d'autres ; lui inſinuant ſi adroitement que tous les déguiſemens de cette fille étoient l'effet d'une conduite dereglée & libertine, que Dom Philippe en fut perſuadé, & ſe repentit de l'avoir aimée. La diſpoſition que la plû-part des hommes ont à croire ce qu'on leur dit de mal de la conduite des femmes, & l'erreur groſſiere où ſont preſque tous les Etrangers, mais particulierement les Eſpagnols, qui font des jugemens deſavantageux de la liberté des femmes en France; ne contribuérent pas peu à confirmer Dom Philippe dans les ſentimens que la Comteſſe lui avoit inſpirés. Il la remercia de tout ce dont elle l'avoit averti: & ayant rencontré le même ſoir le Comte de Talara au coucher du Roi, il lui dit qu'il vouloit le guérir de la paſſion qu'il avoit pour Chriſtine, l'aſſûrant qu'il ſavoit de bonne part qu'elle étoit indigne de l'attachement d'un honête homme. Le Roi ayant appellé dans ce moment le Comte de Talara pour quelque fonction de ſa Charge, il ne put rien répondre à Dom Philippe, & peu de tems après tout le monde ſortit. Le Comte coucha dans la chambre du

Roi

Roi par un privilége attaché à sa Charge de premier Gentilhomme. Sa passion pour Christine le fit rêver toute la nuit au discours de Dom Philippe, & se reprochant d'avoir souffert qu'on lui parlât si desavantageusement d'une personne qu'il aimoit, il crut qu'il étoit du devoir d'un parfait Cavalier d'en tirer raison, & se leva dans la résolution de se battre contre Dom Philippe, quoique les duels fussent défendus en Espagne. Comme le Prince s'est extrêmement relaché sur la sévérité des Edits, on ne les observe pas avec la même exactitude qu'en France : ce qui fait que les Cavaliers se battent pour des sujets assés legers. Le Comte de Talara ayant écrit un billet à Dom Philippe, il le donna à un domestique Navarrois en qui il avoit beaucoup de confiance, avec ordre de le remettre entre les mains de Dom Philippe. Comme l'usage de pareils billets est entiérement aboli en France, j'ai cru devoir en donner ici une traduction : la voici mot pour mot.

Quiconque ose parler au desavantage de Christine en a menti ; elle est d'une vertu sans reproche, & il n'y a qu'un mal-honête homme qui en puisse juger autrement. Si vous êtes d'un sentiment contraire, trouvez-vous ce soir à une heure

de nuit à la porte de Tolede, & vous payerez le mauvais jugement que vous en avez fait.

Le Comte recommanda ce billet si souvent, & avec tant de soin à son valet, qu'il lui fit naître la curiosité de voir ce qu'il contenoit. Il fut fort surpris de ce qu'il y trouva : & comme son pays, qui est voisin de celui de Christine, & les choses extraordinaires qu'il avoit oui dire d'elle, lui avoient donné je ne sai quelle inclination pour elle, il crut lui rendre un grand service en lui faisant confidence d'un billet où elle avoit tant de part, & passa secrétement chez elle pour le lui montrer. Christine, après lui avoir donné des marques de sa reconnoissance, lui recommanda de le porter fidèlement à Dom Philippe, & de repasser chez elle pour lui en apprendre la reponse ; lui faisant connoître pour l'y engager davantage que cela lui étoit de la derniere conséquence.

Dom Philipe ayant recu ce billet, fut fort offencé des termes outrageans dont le Comte s'étoit servi ; & dit à son valet qu'il n'y avoit point de réponse, & qu'il la feroit dans le lieu que son maître lui marquoit. Le Navarrois en rendit compte à Christine, & en-

suite à son maître. Pendant que le Comte disposoit ses affaires pour se trouver à l'assignation, Christine fondoit en larmes, dans l'irrésolution de ce qu'elle devoit faire. Elle se representoit qu'après les choses qui s'étoient passées ce combat ne pouvoit manquer de produire de tres-mauvais effets, puisque les parens de ces deux Cavaliers se joindroient infailliblement à la Marquise d'Osseyra pour la perdre, & obligeroient peut-être la Cour à prendre quelque resolution violente contre ses interêts. Elle savoit d'ailleurs que le Marquis d'Osseyra seroit au desespoir s'il apprenoit qu'elle eût eu une affaire d'éclat à la face de toute l'Espagne : car enfin, quelque peu de part qu'une femme ait à une querelle qui arrive par sa faute ou à son occasion, cela ne laisse pas de lui faire quelque tort ; & le public, qui d'ordinaire juge des choses par les apparences & sans les examiner, lui en donne toujours le blâme. Ces reflexions étoient suivies de la resolution d'empêcher ce combat ; mais elle n'avoit pas si-tôt formé ce dessein, qu'elle s'en repentoit, & se reprochoit secrétement d'être si peu sensible à sa reputation, qui étoit impunément déchirée par Dom Philippe. Cette derniere reflexion l'emporta sur toutes les autres ; & s'aban-

nant à tout ce que sa colère, son courage & le desir de se venger lui inspirérent, elle trouva moyen avec le secours d'un Marchand François de se faire porter un habit de Cavalier, une perruque, & une épée. Une heure avant l'assignation elle fit publier adroitement que le Comte de Talara avoit une affaire, sans nommer Dom Philippe. Il n'en fallut pas davantage pour mettre ses amis en campagne, qui l'arrêtérent dans sa maison. Christine cependant se trouva au rendévous; & ayant reconnu Dom Philippe, nonobstant la nuit qui commençoit à être fort noire, elle l'attaqua si brusquement que Dom Philippe reçut d'abord un grand coup d'épée, dont il esperoit de se bien venger, lorsqu'il se vit environé par cinq ou six hommes qui saisirent les deux combattans. Le valet du Comte de Talara, qui aimoit son maître, & qui apprehendoit le succès de ce combat, en avoit donné avis à un Cavalier qui étoit également dans les interêts du Comte & de Dom Philippe. Celui-ci s'étoit joint à d'autres amis, & ils étoient accourus ensemble à la porte de Tolede dans le tems qu'ils commençoient à se battre. L'obscurité ne leur ayant pas permis de discerner les objets, parcequ'ils avoient fait éteindre leurs flambeaux pour faire

moins d'éclat, on les saisit avec précipitation; & les ayant mis dans des carosses differens, ils furent menés chez Dom Juan d'Autriche, qui est fort aimé de la noblesse, afin que ce Prince les accomodât. Mais la blessure de Dom Philippe les obligea à le conduire chez un habile Chirurgien, qui peut-être pour se faire valoir davantage, dît d'abord qu'elle étoit dangereuse; assûrant neanmoins qu'il le guériroit. Un de ceux qui les avoit separés étoit déja allé avertir le Prince de ce combat. Dans le tems qu'il commençoit à l'en informer, il apperçut le Comte de Talara qui étoit tranquille dans la chambre de Dom Juan. La vue d'un homme qu'il croyoit avoir laissé entre les mains de ses amis, le troubla si fort qu'il lui fut impossible de continuer son discours. Le Prince ayant remarqué son étonement, lui dît qu'il avoit fait venir le Comte pour prendre connoissance de cette affaire, & qu'il empêcheroit bien qu'ils ne tirassent l'épée. Dom Philippe est mortellement blessé, interrompit le Cavalier; & nous avions cru qu'il ne l'avoit été que par le Comte de Talara. Ils furent tous trois extrêmement surpris, sur tout quand ils apprirent que celui qui avoit blessé Dom Philippe étoit dans un carosse à la porte du Prince. Ils avoient tous une égale impatience de

le voir & de le connoître, lorſque Chriſtine & ceux qui l'accompagnoient entrerent dans la chambre. Chacun fut ſurpris de voir un jeune homme de ſi bonne mine. Chriſtine ſans ſe défaire s'adreſſa à Dom Juan, & lui conta ce qui l'avoit obligée à ſe traveſtir, & la maniere dont elle avoit fait retenir le Comte, afin de vanger elle-même le diſcours injurieux de Dom Philippe. Tout le monde loua ſa grande reſolution, & on admira ſon courage. Mais le Prince, qui vouloit divertir le Roi de ce déguiſement, la mena dans la chambre de ſa Majeſté; & lui dit en entrant qu'il venoit lui demander grace pour ce criminel qui avoit bleſſé un des plus braves hommes de ſon Royaume. Le Roi ayant jetté les yeux ſur Chriſtine, la reconnut dans le moment, & crut que le diſcours du Prince ſon frere ne ſignifioit rien, ou du moins qu'il n'avoit point de rapport à Chriſtine: mais lors qu'il eut été informé de ce qui venoit d'arriver, il blaſma extrêmement Dom Philippe de s'être attiré ce malheur, & aſſûra Chriſtine de ſa protection. Peu de tems après Dom Philippe étant guéri de ſa bleſſure, le Prince le fit embraſſer avec le Comte de Talara, & l'obligea à demander pardon à Chriſtine. Il eut tant de confuſion d'avoir été bleſſé par une fem-

me, qu'il quitta la Cour & accompagna en Sicile Dom Jaïmé de Palafox son frere, qui alloit prendre possession de l'Archevêché de Palerme.

Pendant que ces choses se passoient à Madrid, le Marquis d'Osseyra étoit en Flandres; où la Duchesse d'Arschot, qui avoit dans la tête de le marier à une tres-belle fille sa parente, l'amusoit toujours en feignant de lui mander des nouvelles de Christine, que le Marquis croyoit encore dans le Convent, par le soin extrême qu'on avoit pris de lui cacher qu'elle fût allée en Espagne. Le long silence de sa Maîtresse ne lui faisant rien imaginer de la verité, & jugeant que sa modestie l'empêchoit d'écrire, parce que ses lettres devoient passer par les mains de la Duchesse, il attendoit même un congé d'Espagne pour y aller bientôt afin de demander permission au Roi de se marier à qui bon lui sembleroit. Christine de son coté étoit dans des allarmes continuelles, craignant que le Marquis ne l'eût oubliée, puisqu'elle n'avoit point reçu de ses nouvelles depuis son départ de Flandres. Son combat avoit donné occasion à cent nouveaux contes, dans une Cour où l'on est prévenu que les Dames ne sont propres qu'à faire l'amour: tout le monde desiroit de la voir avec un empressement extraordi-

naire ; elle ne pouvoit aller aucune part sans être accablée d'une foule de peuple : ce qui lui fit prendre la résolution de supplier le Roi de trouver bon qu'elle entrât dans un Convent.

Une Illustre Princesse qui doit sa naissance à l'Italie, son éducation à la France, & qui se trouve aujourd'hui en Espagne par je ne sai quel caprice de la fortune, ayant oui parler diversement de la conduite de Christine, eut la curiosité de s'en éclaircir, & d'écrire en France & aux Pays-bas, pour savoir la verité de ses avantures. Peu de tems après elle reçut des lettres qui lui confirmerent les jugemens avantageux qu'elle en avoit déja faits, & qui lui apprirent que tous les déguisemens de Christine étoient l'effet d'une inclination martiale qu'elle avoit suivie avec un peu trop d'ardeur. Comme cette Princesse savoit par sa propre experience qu'une femme peut aimer les voyages, la chasse, & plusieurs autres exercices qui semblent ne convenir qu'aux hommes, sans que cela l'empêche d'être fort vertueuse ; elle pria le Roi d'agréer qu'elle retirât Christine auprès d'elle. Sa Majesté y consentit ; & Christine reçut cet offre avec d'autant plus de reconnoissance, qu'elle étoit à la veille d'entrer dans un Convent où elle savoit bien qu'elle auroit

beaucoup à souffrir. Il seroit difficile de dire qui eut plus de sujet de se louer, ou la Princesse de l'humeur douce & complaisante de notre Heroïne, où Christine des bontés de sa protectrice. Elles avoient l'une & l'autre le cœur si bien fait, qu'elles se firent bientôt confidence de tous leurs secrets. Christine lui ayant un jour témoigné du chagrin de ce qu'il couroit dans le monde des livres de ses avantures; cela ne vous doit point affliger lui dit la Princesse, puisque nous avons cela de commun; avec cette difference, que les vôtres sont des relations fidéles de choses qui vous sont arrivées; au lieu que je n'ai nulle part à tout ce que l'on a écrit de moi, quoi qu'on ait eu la malice d'y mêler des circonstances si vraisemblables, que la plûpart des gens y ont été trompés. Christine voyant que cela faisoit quelque peine à la Princesse, lui conseilla d'en faire un pour desavouer tous les autres, & pour en faire remarquer les fausetés à tout le monde. Elle lui en representa les consequences avec tant & de si fortes raisons, que la Princesse qui a beaucoup d'esprit en demeura persuadée, & s'appliqua dès le lendemain à le composer. Elle eut d'abord envie de l'écrire en François, parce qu'on parle à present cette Langue presque

dans toutes les Cours de l'Europe : mais ayant fait reflexion qu'il y a peu de personnes en Espagne qui la sachent, & qu'il lui étoit sur tout important de se justifier dans l'esprit des Espagnols ; elle écrivit son histoire en Langue Espagnole, & on en a vu depuis peu en France des exemplaires imprimés.

La Princesse logeoit à Madrid chez une Dame de la premiere qualité qui étoit parente du Prince son mari. Cette Dame étoit veuve, & la femme du monde qui blâmoit le plus les petites libertés que se donnent les femmes; disant même qu'elle faisoit peu de difference d'une femme criminelle à une femme qui n'étoit que soupçonée ; par ceque la réputation d'une femme est quelque chose de si délicat, qu'il ne faut qu'un simple soupçon, quoi que souvent mal fondé, pour la perdre. La Princesse avoit inutilement essayé plusieurs fois de la tirer de cette erreur, & de lui faire connoître que bien qu'une femme n'ait rien à se reprocher, il n'est pas neantmoins en son pouvoir d'empêcher que ses ennemis n'en fassent des contes, (comme cela n'est que trop ordinaire.) Toutes ces raisons ne persuadoient point la sevére veuve. La Princesse s'entretenant un soir avec Christine de l'opiniâtreté de cette femme, & de la difficulté qu'il y

avoit d'être en commerce avec une personne qui avoit des sentimens si incommodes & si injustes; marquoit même du chagrin d'être obligée de la voir souvent par des raisons de bien-séance. Christine, qui cherchoit à divertir la Princesse, lui promit de jouer un personage qui pourroit desabuser la veuve par sa propre experience. Christine étoit informée de tout ce qui se passoit dans la maison de la veuve; elle avoit même remarqué qu'elle avoit la vue fort courte, elle savoit qu'elle étoit Catalane, & qu'elle se piquoit de descendre des anciens Comtes de Barcelone. Toutes les fois qu'un homme de qualité de cette Province alloit à la Cour, elle eût été fort offensée, & auroit cru qu'il ne savoit pas vivre, s'il ne lui eût rendu des homages. Christine, instruite de tout cela prit un habit de Cavalier; & ayant eu la précaution de faire dire à la porte, que la veuve ne vouloit voir personne ce jourlà, elle la visita sous le nom de Dom Artal de Cardona nouvellement arrivé de Catalogne. La veuve, qui étoit déja un peu surannée, fut ravie qu'un Cavalier bien fait & d'une naissance illustre lui rendît visite & lui parlât de sa maison avec éloge, (car Christine ne manqua pas de donner dans son foible.) Elle lui fit le

meilleur accueil dont elle put s'aviser: la conversation fut assés longue ; & avant que de la finir, la veuve pria Dom Artal de Cardona de lui faire l'honneur de la revenir voir souvent. Il se retira après s'y être engage, & rendit compte à la Princesse du succès de cette premiere visite. Elle admira l'esprit & l'adresse de Christine, la priant de ne rien oublier pour donner de l'amour à la veuve. La Princesse l'ayant visitée ce même jour, la bonne veuve ne put s'empêcher de lui parler d'abord du beau Catalan, & de lui dire plusieurs choses avantageuses de son esprit & de sa bonne mine ; elle ajouta qu'elle l'avoit connu lors qu'il étoit encore jeune, & que dès ce tems-là il promettoit beaucoup.

Deux jours après, le faux Dom Artal retourna voir la Dame : & comme il avoit une parfaite connoissance des louanges qui sont le plus sensibles à une femme, & sur tout à une prude, il ne manqua pas de la louer sur sa vertu, sur sa conduite, & tomba insensiblement sur sa beauté. De pareils discours ne déplaisent point à une femme, & moins encore à une veuve, que son état, son âge, & une fausse vertu obligeoient à demeurer retirée. Elle les écouta aussi avec plaisir, & l'interêt qu'elle commençoit à prendre à ce Cavalier l'engageant à le

regarder de près & avec plus d'attention qu'auparavant, il lui parut si agreable qu'elle crut n'avoir jamais rien vu de si beau : & dés la troisiéme visite elle en devint passionément amoureuse. Christine rendoit un compte exact de toutes choses à la Princesse, qui ne sachant pas quel dessein Christine avoit en abusant ainsi cette pauvre femme, lui demanda un jour quel but elle se proposoit par cette feinte. Je veux lui faire voir, répondit Christine, que pour vertueuse que soit une femme, elle a du merite à resister aux attaques d'un homme de bonne mine ; & qu'il faut avoir plus d'indulgence pour celles qui y sont tous les jours exposées.

Christine accompagnoit quelquefois la Princesse chez la veuve, parce qu'elles logeoient dans la même maison. Lors qu'elle se mêloit dans leur conversation, elle prenoit beaucoup de soin de déguiser sa voix. S'étant trouvée un jour seule avec la veuve, elle eut la malice de lui demander le nom d'un Cavalier de tres-bonne mine qu'elle voyoit quelquefois entrer dans son appartement. La veuve chatouillée par les louanges que Christine donnoit à un homme qui ne lui étoit pas indifferent, lui fit un long recit de sa naissance, de ses biens, & de plusieurs autres circonstances. Elle

lui dit même qu'il étoit son parent, & que c'étoit par cette raison qu'elle souffroit ses fréquentes visites. Christine ayant applaudi à tout ce que disoit la veuve, remarqua qu'elle avoit trouvé le secret de lui plaire : & comme si elle n'eût pas été satisfaite de la jouer sous le nom de Dom Artal de Cardona, elle voulut encore tâcher de devenir sa confidente, ce qui ne lui fut pas bien difficile, en continuant à lui parler avec éloge du Catalan. Aussi-tôt qu'elle s'étoit dépouillée des habits de Dom Artal, elle rentroit dans la chambre de la veuve pour lui dire qu'elle l'avoit vu passer, & qu'il étoit aisé à connoître qu'il avoit quelque passion dans la tête. La veuve, trompée par un discours qui flatoit si fort ses desirs, & craignant que Christine ne crût que Dom Artal en aimoit une autre qu'elle, lui abandonna enfin ce qu'elle avoit resolu de cacher à tout le monde, & lui fit confidence de l'amour de Dom Artal. Elle lui demanda même son conseil sur cette affaire. Christine lui repondit qu'en pareilles occasions il faloit consulter son cœur : mais que si en aucun tems on pouvoit pardonner une foiblesse à une femme, elle croyoit que celle qui auroit répondu à la passion d'un homme de si bonne mine seroit fort excusable. Christine ne put

achever ces paroles sans rougir, & sa pudeur lui reprochant un discours si libre, elle sortit.

Le desir que l'on a de persuader quelque chose que l'on souhaite, engage souvent à dire plus de raisons qu'il n'en faudroit; & il est quelquefois dangereux d'être trop éloquent La veuve ayant fait reflexion à tout ce qu'elle venoit d'entendre à la louange de Dom Artal, qui n'étoit rien d'approchant à ce que son cœur lui en avoit dit mille fois, jugea par les discours de Christine que le Catalan ne lui déplaisoit pas : & comme une femme qui n'est plus jeune a plus de disposition qu'un autre a prendre de la jalousie, la veuve resolut de tromper Christine, & de feindre qu'elle n'en avoit usé de la sorte que pour découvrir ses sentimens pour Dom Artal. La premiere fois qu'elle retourna la voir, elle voulut lui parler du Catalan, comme elle avoit accoûtumé de faire. La veuve l'interrompit aussitôt pour lui dire qu'elle lui feroit plaisir de changer de discours : elle ajoûta même d'un ton fort serieux, qu'elle n'aimoit pas le commerce des personnes si susceptibles. L'air modeste qu'une prude affecte en tout ce qu'elle dit, impose beaucoup. La pauvre Christine se trouva fort déconcertée d'une réponse si peu attendue; & sa

propre vertu lui faisant approuver le discours de la veuve, elle sortit fort embarrassée, n'ayant pas la hardiesse ni même la force de répondre à un reproche qui blessoit sa pudeur. Etant entrée dans la chambre de la Princesse, elle lui exagera son malheur en des termes fort douloureux, se plaignant de ce que les choses les plus innocentes tournoient à son desavantage. La Princesse qui avoit beaucoup de penetration, & qui se defioit extrêmement de ces femmes qui ont tant de soin de sauver les apparences; la consola, lui faisant connoître qu'elle avoit été trop facile à donner dans ce piége, & que la veuve lui avoit peut-être donné le change. Christine, toute effrayée qu'elle étoit de cette avanture, reprenant courage par le judicieux raisonnement de la Princesse qui lui paroissoit fort vrai-semblable, resolut de s'en éclaircir & reprit ses habits de Cavalier.

La veuve cependant s'applaudissoit de l'heureux succès de sa feinte, qui la délivroit d'une Rivale dangereuse. Elle attendoit avec impatience son prétendu Cardona, dans la résolution de profiter à l'avenir des empressemens qu'il lui marquoit. Aussi-tôt qu'il fut entré elle le reçut à l'ordinaire, & lui fit toutes les amitiés dont elle put s'aviser, croyant lui inspirer de la hardiesse.

hardieſſe. Quelque peine qu'elle eût à ſe défaire de ſon caractere de prude, ſon amour lui fit faire ce jour-là de petites avances, que le trop ſage Dom Artal fit ſemblant de ne point entendre. La veuve, qui étoit prévenue qu'il avoit de l'eſprit, fut fort étonnée de le trouver ſi ſot : (car en pareille occaſion un homme paſſe toujours pour un ſot.) Elle ſe trouva dans un grand embarras lors que Dom Artal, qui devinoit ſa penſée, changea malicieuſement de diſcours, & parla de la grande naiſſance de la Dame en des termes qui auroient ſenſiblement flaté ſa vanité, ſi elle eût été moins occupée de ſon amour. Elle tâchoit toujours de le ramener à leur premiere converſation ; & Dom Artal l'évitoit avec ſoin, lui exagerant les belles actions d'un de ſes Ancêtres, qui avoit beaucoup contribué à chaſſer les Maures de Grenade. Mais il n'étoit pas queſtion de guerre ; elle demandoit un langage moins belliqueux & plus tendre. La Princeſſe étant ſurvenue dans ce moment, Dom Artal ſortit peu de tems après, & la veuve demeura fort mal édifiée de ſon peu de hardieſſe. La Princeſſe qui s'apperçut de ſa diſtraction, crut qu'elle lui feroit plaiſir de la laiſſer rêver à ſon Amant imaginaire, & retourna dans ſon appartement, où Chriſtine lui apprit le dé-

tail de la Scêne qui s'étoit paſsée. Cela leur donna occaſion de faire pluſieurs beaux raiſonnemens ſur le ſoin qu'ont la plûpart des femmes, & particulierement les prudes, de ſauver les apparences; faiſant peu de cas de l'eſſentiel, pourvu qu'elles puiſſent impoſer au public, & paſſer pour des perſones d'une ſevere vertu : au lieu qu'une femme du monde, qui d'ordinaire ne compte pour rien de petites libertés, n'eſt pas en ſûreté contre les attaques de la médiſance, avec un grand fond de vertu; pendant que les autres jouiſſent en particulier de leurs amours & triomphent en public des applaudiſſemens que leur fauſſe retenue leur attire. En verité, dit alors la Princeſſe, les perſones de notre ſexe ſont bien malheureuſes : car enfin ce n'eſt pas aſsés d'être ſatisfaite de ſa propre conſcience, il faut encore ſatisfaire au monde, qui eſt toujours diſposé à croire tout ce qui fait contre nous. Il eſt certain, repliqua Chriſtine, que le monde n'a pas toujours tort, puiſqu'il ſe trouve des femmes de tous les caracteres qui s'attirent par leur mauvaiſe conduite les médiſances du public, & que ſouvent elles les ont bien meritées. Mais il faut convenir auſſi que l'exemple d'une ſeule femme qui ſera coupable, donne occaſion d'en condanner cent qui

ſont innocentes. Leurs moralités finirent-là, du moins je n'en ai pas ſu davantage.

Quoi que les Eſpagnols ayent encore en horreur la memoire des Maures & des Sarrazins, que les Rois Ferdinand & Iſabelle chaſſerent de Grenade, Murcie & Leon, ils n'ont pas laiſſé de conſerver pluſieurs de leurs manieres, & particulierement leurs galanteries, leurs combats de Taureaux, & leurs courſes à cheval en ſe jettant des canes: & comme la Cour d'Eſpagne ſe plaît à cette ſorte de divertiſſemens; parce que les Opera ne ſont pas encore venus à leur connoiſſance, & que la plûpart de leurs Comedies ſont fort ennuyeuſes, on fit en ce tems-là à Madrid une grande réjouiſſance, non pas pour la priſe de quelque ville, mais pour celebrer le jour de la naiſſance de leur jeune Monarque. La Princeſſe en fut priée; il eſt aiſé de juger qu'elle y mena Chriſtine. Je ne ferai point ici la deſcription de cette ſorte de Fêtes, qui ſont quelquefois funeſtes à pluſieurs particuliers; leſquels ſont conſiſter leur valeur à irriter un Taureau, en lui jettant des dards, & en ſe retirant enſuite avec beaucoup d'adreſſe & fort vîte, quoi qu'il arrive ſouvent que le Taureau les attrape & ſe joue de ces braves, qu'il jette en l'air & les perce de

ſes cornes, dont ils meurent quelquefois, ou tout au moins en demeurent eſtropiés pour toute leur vie. Je pardonnerois cette fole temerité à des miſerables qui y ſont attirés par une ancienne coûtume, & par les acclamations de la populace : mais on ne ſauroit trop blâmer la valeur infructueuſe des jeunes Eſpagnols de la premiere Qualité, qui hazardent leurs vies ſi mal à propos en combattant contre ces bêtes irritées. J'en ai vu qui étoient montés ſur un beau cheval, une lance à la main, au milieu d'une place, & attendoient en cet état le taureau, que d'autres gens irritoient en le piquant : & quoi que cet animal vint à eux avec une ferocité capable d'étonner les plus hardis, ils l'attaquoient fierement & le perçoient de leur lance avec tant d'adreſſe, que la lance demeuroit quelquefois embaraſſée au travers du corps du taureau. Mais j'en ai vu auſſi que le taureau deſarçonnoit avec beaucoup de peril pour le Cavalier, ce qui donnoit de terribles allarmes dans les balcons des Dames. La fête où la Princeſſe & Chriſtine ſe trouvérent ſe paſſa à peu près comme toutes les autres, où l'on applaudit à l'heureuſe temerité de ceux qui reüſſiſſent, & où l'on plaint le tragique ſuccès de la hardieſſe des autres. Le lendemain de ces fêtes ſan-

glantes les Cavaliers font des courſes à cheval & ſe dardent en courant de longues canes: voici en deux mots comme cela ſe fait. Ils paroiſſent à la barriere avec un caſque & des armes fort legeres, je croi même qu'elles ſont de fer blanc; ils portent d'ordinaire quelque deviſe galante ou du moins quelques paroles écrites ſur leur écu, & quantité de rubans de la couleur qui plaît davantage à leurs maîtreſſes. Chriſtine avoit déja vu de ſemblables courſes: & comme elle avoit fait dans les armées des exercices plus violens, celui-ci ne lui paroiſſoit pas bien difficile, puis qu'il ne s'agiſſoit que de piquer un cheval & de darder une cane à propos. Elle témoigna à la Princeſſe qu'elle ſeroit bien-aiſe de courre une carriere, & de demander une deviſe à la veuve, afin de lui mieux perſuader ſa paſſion. La Princeſſe crut d'abord qu'elle diſoit cela pour ſe divertir: mais notre Heroïne l'ayant aſſûrée qu'elle s'en tireroit fort bien, la Princeſſe ſe chargea du ſoin de l'équipage neceſſaire; & Chriſtine cependant ſous le nom & l'habit de Dom Artal de Cardona, alla demander une deviſe à la veuve, lui faiſant connoître qu'il vouloit faire une courſe pour l'amour d'elle; puiſque les autres jeunes gens en faiſoient pour leurs maitreſſes; qu'il la prioit ſeule-

ment de lui donner une devise digne de son amour. Le Lecteur se prépare déja à voir quelqu'unes de ses devises spirituelles, qui sont si communes parmi les Espagnols; rien moins que cela. Une prude ne se gouverne pas comme une autre femme : & autant qu'une coquette est ravie qu'on sache qu'elle a des adorateurs, la prude au contraire met toute son application à le cacher. La veuve aussi ne voulut point donner de devise à Dom Artal, & lui dit qu'elle n'étoit point de l'humeur de ces femmes, qui jugent de la passion de ceux qui les aiment par la couleur de leurs rubans. Je ne m'en rapporte pas à ces apparences qui souvent sont trompeuses, ajouta-t-elle, il me faut donner des preuves plus solides de vôtre passion pour me la persuader : (& c'étoit justement celles qu'il ne pouvoit pas lui donner.) Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous devriez vous tenir auprès de moi pendant qu'on fera la course des canes; il vous seroit bien plus aisé de me donner des marques de votre amour dans ma chambre que dans des lieux publics où cela ne sert d'ordinaire qu'à donner occasion de parler à ceux qui l'observent. Dom Artal l'assûra qu'il l'aimoit passionément, & qu'il avoit cru lui en donner une grande marque en por-

tant à la course, ses couleurs & sa devise; étant prêt à faire tout ce qu'elle pourroit souhaiter pour le lui confirmer. Si votre amour étoit aussi fort & aussi sincere que vous voulez qu'on le croye, repondit la veuve, faudroit-il toujours vous faire des avances, & ne devineriez-vous pas du moins une partie de ce que l'on desire de vous? Dom Artal ne répondant point à un discours si aisé à entendre, la veuve eut tant de confusion d'avoir parlé si librement & avec si peu de succès, qu'elle n'attendit point la réponse de son amant, & se renferma dans son cabinet, de peur que ses larmes ne la trahissent. Aussi-tôt qu'elle se trouva seule, elle s'abandonna à un torrent de larmes que son desespoir lui arracha. Elle se representoit, qu'après avoir vêcu plusieurs années retirée du grand monde, & exempte des passions qui travaillent d'ordinaire les jeunes veuves (car elle se croyoit encore de ce nombre à quarante six ans,) il falloit pour son malheur qu'elle se fût laissée toucher aux faux empressemens d'un jeune étourdi, qui peut-être ne cherchoit qu'à se moquer d'elle. Un moment après elle consultoit son miroir; & se trouvant encore assés propre à donner de l'amour, elle attribuoit la trop sage retenue de Dom Artal à sa grande jeunesse, & à son

peu d'experience. Cette pensée lui faisoit tant de plaisir, & pour se flater elle y trouvoit tant de vrai-semblance, qu'elle ne doutoit plus que la timidité de son amant ne vint du peu de commerce qu'il avoit eu dans le monde. Il étoit nouvellement arrivé de Barcelone, où il n'avoit pas accoûtumé de voir des femmes d'une naissance si distinguée; & elle savoit d'ailleurs que les Provinciaux se forment des idées chimeriques des femmes de Qualité, & qu'ils se croyent trop heureux de pouvoir les honorer, sans oser porter leurs desirs plus loin. Pendant qu'elle se flatoit ainsi, Christine assés confuse de ce qu'elle venoit d'entendre, étoit repassée chez la Princesse. Elle la trouva fort occupée à preparer les choses necessaires à Dom Artal pour la course du lendemain, ne doutant pas que la veuve ne lui eût donné une devise. Mais lors que Christine l'eut informée de sa réponse, quoi que sa modestie lui en fit supprimer plusieurs particularités, la Princesse ne put s'empêcher d'en rire; sur tout après que Christine lui eut avoué qu'elle n'oseroit plus y retourner, de peur de s'exposer à des emportemens qui faisoient trop souffrir sa pudeur : ainsi tout ce que la Princesse avoit preparé fut inutile.

Le lendemain elles se trouvèrent à la

la courſe dans un balcon aſſés prês de celui du Roi. Dês que les Cavaliers parurent, tout le monde s'attacha à remarquer leurs deviſes. Le Comte de Talara ayant paſſé ſous le balcon des Dames, ôta ſon caſque & les ſalua profondément; il portoit ces paroles, *Quiero mucho, y eſpero poco*, cela ſignifie, mon amour eſt grand, mais mon eſperance eſt petite. C'eſt à vous que cela s'adreſſe dit, la Princeſſe à Chriſtine: ce qui l'ayant fait un peu rougir, le Roi, qui s'en aperçut eut la curioſité d'en demander le ſujet. La Princeſſe, qui étoit bien-aiſe d'avoir occaſion de le divertir, lui expliqua le ſens qu'elle donnoit aux paroles du Comte de Talara; & ajoûta que ſi Chriſtine vouloit, elle fourniroit auſſi bien une carriere qu'aucun de ces Cavaliers. Le Roi ayant témoigné qu'il n'en étoit pas perſuadé, la Princeſſe conjura Chriſtine de ſe ſervir de l'équipage qui étoit déja prêt dans ſa maiſon, & de faire du moins une courſe. Le jeune Monarque marqua tant d'empreſſement à voir l'adreſſe de Chriſtine, qu'il lui fut impoſſible de refuſer aux volontés du Roi & aux prieres de la Princeſſe, ce qu'on exigeoit d'elle: pour mieux tromper tout le monde, elle feignit dans ce moment qu'elle ſe portoit mal, & ſortit ſous ce prétexte.

Elle songea d'abord à chercher des paroles qui eussent quelque rapport à celles du Comte de Talara. Comme elle avoit extrêmement de l'esprit, elle fut moins embaraſsée qu'une autre personne. Voicy les paroles qu'elle fit écrire sur son écu. *No ay que amar, y menos que esperar de quien tiene Dueño*; c'est-à-dire, *il est inutile d'aimer, & encore plus de rien esperer d'une personne qui a engagé son cœur ailleurs.* Christine ayant disposé toutes choſes, autant que le peu de tems qu'elle avoit le lui put permettre; se presenta fort hardiment à la barriere, & demanda des canes: mais il lui arriva un inconvénient qu'elle n'avoit point prévu. L'ordre étoit que tous les Cavaliers qui se presentoient pour la course declaraſſent leur nom, & se fiſſent connoître à celui qui étoit préposé pour les inscrire, afin de prévenir par là des déſordres qui etoient arrivés en pareille occaſion. Notre Heroïne n'ayant pas voulu ſubir cette loi, on lui refuſa des canes. Le Roi, qui avoit toujours eu les yeux ſur elle, s'étant apperçu de l'embarras où elle étoit, fit faire dire par le Prince Dom Juan qu'il diſpenſoit ce Cavalier de dire ſon nom, & de ſe découvrir. On lui donna auſſi-tôt des canes; mais le refus qu'il avoit fait de ſe conformer aux lois de la courſe, fit juger qu'il

étoit une perſone extraordinaire, qui ne vouloit point être connue : ce qui fut cauſe que tout le monde l'obſerva, chacun cherchant à deviner qui il pouvoit être. Sa deviſe fut fort examinée. Le Comte de Talara ayant remarqué qu'elle avoit un ſens opposé à la ſienne, eut de l'impatience de courre contre cet Inconnu, qui manioit ſon cheval avec beaucoup d'adreſſe : mais il s'en falloit beaucoup qu'il ne dardât les canes avec autant de dexterité que les Eſpagnols, parceque ceux-ci s'y exercent fort jeunes. Ainſi notre Heroïne, qui s'abandonoit avec trop de confiance à ſon courage, couroit grand riſque d'être deſarçonée, ſi le Prince Dom Juan, qui prevoyoit bien ce qui en arriveroit, n'eût fait avertir ſecrétement le Comte de Talara que cet Inconnu étoit Chriſtine. Il eſt aiſé de juger de l'effet que cette conoiſſance produiſit ſur l'amoureux Comte ; les paroles de l'Inconnu lui confirmoient l'avis du Prince. Il demeura quelque tems irréſolu par la repugnance qu'il avoit de courre contre Chriſtine : mais aprés y avoir un peu pensé, il ſe mit en état de la ſatisfaire, & courut. Le Comte, qui avoit déja fait pluſieurs courſes avec avantage contre les plus adroits, venant à rencontrer l'Inconnu feignit de s'em-

barrasser, lorsqu'il falut lui jetter sa cane ; au lieu que Christine lui darda la sienne dans ce moment, dont le Comte parut si étourdi, qu'il se laissa tomber de son cheval. Les acclamations d'une populace injuste, qui juge de toutes choses par une fausse apparence, & sans rien examiner, troublerent si fort Christine, qu'elle ne sut si elle avoit vaincue ou si elle étoit vaincue, jusqu'à ce qu'on lui apporta une roze de diamans, qui étoit le prix destiné au vainqueur. Notre Heroïne satisfaite d'un si heureux succès, se retira ; ne voulant pas hazarder dans d'autres courses, ce qui lui avoit si bien reussi dans la premiere.

Le Comte de Talara, qui étoit tombé rudement, avoit été emporté chez lui pour y être saigné. Cette chute fit dire beaucoup de bien de l'Inconnu, parceque tout le monde étoit persuadé de la grande adresse du Comte. Tous les gens de la Cour envoyérent savoir de ses nouvelles. La Princesse apprit à Christine l'obligation qu'elle avoit à ce Cavalier qui n'etoit tombé qu'à dessein, & par une galanterie digne d'un Courtisan Espagnol : elle lui conseilla d'envoyer du moins quelqu'un pour s'informer de l'état de sa santé, à quoi Christine consentit avec assés de peine. Le Comte ravi de ce compliment, ré-

pondit à la perſone qu'elle y avoit envoyée, que ſa chute ne l'incomoderoit pas long-tems; mais qu'il avoit une bleſſure dont il apprehendoit de ne pas guérir ſi-tôt. Chriſtine ſe repentit d'avoir donné lieu au Comte de lui faire cette réponſe, craignant qu'il ne prétendît tirer quelque avantage de l'obligation qu'elle lui avoit. Mais la Princeſſe lui mit l'eſprit en repos là deſſus, & lui conſeilla de profiter de la roze de diamans qu'elle avoit gagnée à la courſe, & de s'en faire un mérite auprès de ſa veuve. Quelque réſolution qu'elle eût faite de ne plus s'expoſer aux emportemens de cette femme, il falut ſe laiſſer aller à ce que la Princeſſe ſouhaitta. Elle reprit donc ſon habit de Dom Artal, & entra dans l'appartement de la veuve qu'il trouva fort inquiète.

Sa qualité de prude l'avoit empêchée de ſe trouver à la courſe : mais comme elle ſavoit que Dom Artal devoit en être, & qu'elle s'intereſſoit beaucoup à toutes les choſes où il avoit quelque part, elle avoit envoyé un homme de confiance pour être exactement informée de ce qui s'y paſſeroit. On lui apporta les noms de tous ceux qui s'étoient fait inſcrire, mais elle n'y trouva pas celui qui lui donnoit la curioſité de lire tous les au-

tres : ce qui la toucha sensiblement, parcequ'une femme aime toujours la gloire de son amant. On lui apprit neanmoins qu'il y avoit paru un inconnu qui avoit refusé de dire son nom ; & que le Roi pour éviter le désordre, l'avoit dispensé de cette formalité ; que cet Inconnu avoit desarçoné le fameux Comte de Talara, &qu'il s'étoit ensuite retiré avec une roze de diamans d'une grande valeur. L'amour dont la veuve étoit enflammée lui faisoit souhaiter que ce brave Inconnu fût Dom Artal : un moment après il lui sembloit qu'il y avoit peu d'apparence qu'un jeune homme si novice en amour, fût assés adroit pour vaincre tant de braves Cavaliers si experimentés en toutes choses. Elle étoit dans ces inquiétudes, lors que Dom Artal entra dans sa chambre : elle lui demanda d'abord des nouvelles de la course, & pourquoi il ne s'y étoit pas trouvé ; Je ne voulois y aller, répondit Dom Artal, que pour y paroître avec votre devise : mais puisque vous me l'avez refusée, je n'avois garde de me montrer dans un endroit où vous n'étiez pas. Je savois déja que vous n'y aviez pas paru, repliqua la veuve en riant ; la bonne opinion que j'ai de vous me faisoit croire que vous pourriez être cet illustre Inconnu qui s'est si fort distin-

gué, & qui a remporté le prix : du moins, mon cœur masſûroit que perſone n'en étoit plus digne que vous ; mais je vois bien que notre cœur nous trompe ſouvent. Il ne vous trompe pas, Madame, interrompit Dom Artal, en lui preſentant la roze de diamans ; & voici la marque où vous connoîtrez cet Inconnu qui a eu le bonheur de mériter votre eſtime. La veuve, fort ſurpriſe d'un preſent ſi glorieux & ſi peu attendu, le reçut avec plaiſir, & fut bien aiſe que cela lui donnât occaſion de préſenter à ſon amant un cordon de diamans d'un prix conſiderable, le priant de le garder comme un gage de ſon amour. Dom Artal n'osa s'en défendre, de peur de l'irriter par ſon refus : mais s'étant apperçu qu'elle commençoit à lui tenir des diſcours fort paſſionés, il feignit qu'il avoit une affaire qui ne pouvoit être differée, & ſe retira après lui avoir promis de revenir le lendemain à une heure qu'elle lui marqua. Chriſtine ayant montré ce cordon de diamans à la Princeſſe qui ſe connoiſſoit parfaitement en pierreries, fut effrayée d'apprendre qu'il valloit quinze mille écus. Cette exceſſive liberalité leur confirmant la violence de la paſſion de cette veuve, Chriſtine en eut pitié & déclara à la Princeſſe qu'elle vouloit la deſabuſer.

La Princesse en ayant eu long-tems du divertissement, trouva que la veuve étoit assés punie, & ne dit rien à Christine qui pût la détourner de cette résolution. Le lendemain à l'heure marquée, Christine lui renvoya son cordon de diamans & lui écrivit une lettre en ces termes.

Il est tems de vous desabuser, Madame; vous n'aimez en Dom Artal que l'apparence d'un homme, je ne suis qu'une fille: cependant, comme je suis de bonne foi, je ne veux pas profiter de vos liberalités, puisque je ne puis répondre à votre amour. N'apprehendez jamais rien de ma part: je connois notre sexe, je sai qu'il y a du mérite à resister; mais je compatis beaucoup à celles qui n'ont pas la force de le faire. Soyez de votre côté plus indulgente à l'avenir; & ne craignez rien de ma discretion.

La veuve qui s'étoit préparée à recevoir Dom Artal, n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit relever les foibles appas d'une femme de son âge. Elle tiroit un bon augure du present que Dom Artal lui avoit fait le jour précedent; & son amour lui

faiſoit tout eſperer de l'aſſignation qu'il avoit priſe. Elle goûtoit par avance cent plaiſirs imaginaires; & il lui tardoit déja de voir arriver ſon amant, lors qu'elle reçut ſa lettre. Le cordon de diamans l'allarma d'abord: mais elle eut beſoin de toutes ſes forces pour s'empêcher de s'évanouir en liſant les deux premieres lignes. Sa ſurpriſe fut ſi grande, qu'il lui vint dans la tête qu'elle n'étoit pas bien réveillée. Ayant achevé de lire la lettre, & repaſſant dans ſon eſprit la beauté de ſon faux amant & toutes les circonſtances de ce fatal amour, elle ne douta plus que cette perſone ne lui parlât ſincérement. Elle fut touchée de ce que cette fille lui renvoyoit ſi généreuſement ſon cordon de diamans: & comme la plûpart des perſones d'une grande naiſſance ont une grandeur d'ame que les gens du commun ne connoiſſent point; la veuve ſoit par un mouvement de generoſité, ſoit qu'elle aimât encore en Chriſtine la figure de Dom Artal, lui renvoya ſes diamans, avec cette réponſe:

Quelque reproche que vous ayez merité en me trompant, il m'eſt impoſſible de haïr dans une fille ce que j'ai aimé dans le faux Dom Artal. Con-

tentez-vous de l'avantage que vous avez sur moi, & reprenez le present que je vous ay fait ; le vôtre me sera toujours cher. Je vous connoîtrai si vous le voulez, & je n'auray aucune répugnance à être de vos amies : ma foiblesse va même si loin, que je ne saurois me defier d'une personne que j'ai aimée.

Christine ayant reçu cette lettre, la porta d'abord à la Princesse, & lui témoigna qu'elle étoit fort embarassée de ce cordon de diamans, & qu'elle faisoit scrupule de garder un present si considerable : mais après que la Princesse eut lu la lettre, elle lui conseilla de garder les diamans & de n'y plus penser. Elle l'empêcha même de se faire connoître à la veuve, comme Christine en avoit envie, ne doutant pas qu'elle ne lui sût mauvais gré d'avoir usé de ce stratagême pour pénetrer ses sentimens.

La nouvelle qu'on reçut en ce tems-là de la prise de saint Guilain par les François, allarma extrêmement la Cour d'Espagne ; qui avoit cru que la rigueur de la saison, (c'étoit au mois de Decembre) empêcheroit ou du moins retarderoit la conquête de cette place. Les Espagnols tournérent

toute leur rage contre des miſerables François qui ſont habitués en Eſpagne, ſans épargner même ceux qui étoient naturaliſés depuis trente ans. Ils s'emparerent de leurs biens, bannirent leurs perſones, & exercérent ſur eux toute ſorte de violences : ce qui n'eſt pas nouveau en ce Pays-là, car chaque fois que les François prennent une ville, brûlent un vaiſſeau, ou gagnent une bataille, les Eſpagnols ſaiſiſſent tous les biens des marchands François qui ſe trouvent dans leurs villes. Jugez à combien d'inſultes ces malheureux ſont exposés ſous le Regne de LOUIS LE GRAND : tout cela ſe termine d'ordinaire par quelque groſſe taxe qu'on leur fait payer ſur le champ; après quoi on les laiſſe paiſibles pour quelque tems : mais la perſecution recommence, dés qu'ils font une perte nouvelle; ce qui arrive ſi ſouvent, que la plûpart ont été obligés de ſe retirer. Un marchand de Bearn qui étoit connu de Chriſtine, & à qui elle avoit de l'obligation, ſe trouva envelopé dans l'orage qui s'éleva contre les François à la priſe de ſaint Guilain. Chriſtine le protegea publiquement, & parla à Dom Juan d'Autriche en ſa faveur; lui repreſentant l'injuſtice qu'on faiſoit à ces pauvres gens, qui s'établiſſent ſur la foi des

lettres de naturalité ; & qui par leur travail & par leur industrie suppléent a la faineantise naturelle des Espagnols, en leur fournissant mille commodités qu'ils ne connoîtroient point sans eux. Le Prince à la priere de Christine, fit rendre à ce marchand tout ce qu'on lui avoit pris ; & promis même de faire traiter favorablement tous les autres. Cet heureux succès attira plusieurs applaudissemens à notre Heroïne : mais la haine que les peuples d'Espagne ont pour tous les Etrangers, fit qu'ils attribuérent la grace que Christine venoit d'obtenir à des principes surnaturels. Cela donna occasion à reveiller le bruit ridicule qui avoit déja couru, qu'elle étoit sorciere, & que par son art elle venoit à bout de tout ce qu'elle entreprenoit. Après les choses qu'on avoit publiées de Christine, il n'est pas extraordinaire qu'un peuple grossier ait donné creance à de pareils bruits. Les gens de la Cour s'en mocquérent, & la Princesse s'en divertit plusieurs fois avec Christine.

Cependant ses ennemis songérent à profiter de cette disposition. La Marquise d'Osseyra & la Comtesse de Benavidez n'avoient plus osé parler contr'elle, depuis que la Princesse l'avoit prise sous sa protection : mais la grace que Dom Juan venoit de

lui accorder réveilla la haine de l'une, & la jalousie de l'autre, par la crainte qu'elles eurent que la Cour ne consentît enfin à son mariage avec le Marquis d'Osseyra; ce qui les fit résoudre à mettre tout en usage pour fomenter l'opinion qu'on avoit déja de ce pretendu sortilege. Comme elles avoient appris que Christine étoit ce Cavalier inconnu, qui avoit renversé le Comte de Talara presque sans le toucher, elles prirent soin de publier cette circonstance, & beaucoup d'autres, afin de confirmer tout le monde dans l'erreur. Elles agirent avec tant d'artifices, & furent si bien servies par leurs émissaires, qu'il se trouva plusieurs personnes de bon esprit qui ajoûterent foi à cette extravagance, trompées par la vrai-semblance de tant de circonstances. Elles n'en demeurérent pas là; car couvrant leur haine d'un faux zéle de religion, elles donnérent plusieurs memoires à l'Inquisition contre la pauvre Christine.

L'Inquisition est un tribunal si formidable, qu'il n'y a personne qui ne tremble au seul nom d'un Inquisiteur; & particulierement en Espagne, où les punitions sevéres qu'on y a faites en divers tems des Juifs, des Maures, & de plusieurs autres Heretiques qui s'y étoient glissés, lui ont don-

né de la réputation. Les plus sages en parlent avec respect; les libertins ne la nomment jamais; & tout le monde a de la veneration pour tout ce qui a rapport à ce Tribunal. Dès qu'un homme est dans les cachots de l'Inquisition, il n'y a point de Courtisan assés hardi pour oser solliciter en sa faveur; de peur de se rendre complice d'un crime aussi délicat, comme le sont d'ordinaire ceux qui sont contre la Religion. L'autorité du Roi n'y peut rien, & l'on n'a point d'exemples que les Rois Catholiques se soient jamais mêlés d'une affaire où l'Inquisition a eu quelque part.

La terreur que le public en a est si grande, que dans le tems que j'étois en Espagne où j'ai fait quelque sejour, l'on m'assûra que les Inquisiteurs étant assemblés une aprêsdinée, ils étoient à des fenêtres qui avoient la vue sur le jardin d'un riche Bourgeois, où il y avoit un poirier chargé d'un fruit admirable. Ayant pris envie à quelqu'un de ces Messieurs de se rafraîchir en mangeant de ces belles poires, il envoya un homme pour en demander; mais le jardinier ayant refusé d'en donner, il dépêcha un *Familiar*, (c'est un Huissier de l'Inquisition) pour dire au maître de ce jardin d'aller lui parler. Ce pauvre

homme eut tant de frayeur en recevant cet ordre, qu'à peine eut-il la force d'arriver devant l'Inquisiteur. Il le rassûra en lui disant qu'il ne vouloit qu'un plat des poires de son jardin. Le Bourgeois promit de le lui envoyer, & se retira fort content d'en être quitte à si bon marché. Aussi-tôt qu'il fut de retour chez-lui, il fit porter toutes les poires à l'Inquisition; & se ressouvenant de la grande peur qu'il avoit eue, il coupa le poirier, pour n'être pas exposé une autre fois à de pareilles frayeurs.

Mais revenons à Christine. Après que les Inquisiteurs eurent reçu les Memoires dont j'ai parlé, ils firent arrêter Christine; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, ils la laissérent en prison plus de quinze jours sans l'interroger: encore lui firent-ils grace en faveur de son sexe, car d'ordinaire on laisse les prisonniers six mois, & même un an, avant que de leur rien demander. Cependant la Princesse ne laissa pas de s'employer secretement pour elle, quoi que plusieurs personnes l'eussent avertie de ne le point faire. Mais ses soins furent inutiles, & elle ne put jamais découvrir les chefs de l'accusation. Notre Heroïne qui avoit pour la Religion les sentimens qu'elle devoit en avoir, & qui ne se reprochoit rien là-dessus, ne laissoit pas

d'être dans des grandes inquiétudes par l'éclat qu'elle savoit bien que cette affaire causeroit, Elle ne doutoit pas que le Marquis d'Osseyra n'en eût avis; & que ce malheur, avec tant d'autres qui lui étoient déja arrivés, ne lui donnât quelque aversion pour elle: étant persuadée qu'il ne suffit pas d'être innocente, & que c'est assés d'être malheureuse, pour s'attirer les mépris d'un homme de qualité. Dans le tems qu'elle faisoit ces réflexions, qui l'affligeoient bien plus que sa prison, son affaire prenoit un fort mauvais train. La veuve de qui j'ai parlé ayant oui dire que Christine étoit cet Inconnu, qui aprés avoir eu de l'avantage sur le Comte de Talara avoit remporté le prix, ne douta point qu'elle ne fût sorciere, comme tout le monde le disoit: & repassant dans son esprit tout ce qui lui étoit arrivé avec le faux Dom Artal, elle eut horreur du peril où elle s'étoit exposée avec une personne qui par l'assistance des demons prenoit telle forme qu'il lui plaisoit. Elle fut même sur le point de se plaindre à la Princesse de ce qu'elle avoit retiré cette sorciere auprès d'elle: (car elle ne la traitoit plus autrement.) Mais la honte qu'elle eut de publier sa foiblesse l'en empêcha, faisant neanmoins scrupule de cacher à l'Inquisition

quisition une circonstance si aggravante contre la criminelle. La veuve alla trouver le premier Inquisiteur, & lui dit qu'elle craindroit d'avoir la conscience chargée, si elle ne l'informoit de ce qui lui étoit arrivé avec cette prisoniere qui lui avoit apparu plusieurs fois sous la figure d'un jeune Gentil' homme Catalan, nommé Dom Artal de Cardona. Mais elle n'eut garde de lui parler des autres particularités de cette intrigue, aimant bien mieux perdre son cordon de diamans, que de le demander en publiant qu'elle lui avoit fait ce present comme une marque de son amour. Le premier Inquisiteur ayant égard à la qualité de la veuve, la dispensa de plusieurs formalités, & se contenta de lui faire signer sa déposition, qui fut une piece des plus essentielles du procès. Il n'est pas croyable combien cette affaire fit de bruit par toute l'Espagne, où l'on avoit toujours eu peine à croire qu'une fille pût faire naturellement & sans magie, des actions si extraordinaires, & si fort au dessus de son sexe. L'on en parloit par tout, & l'on attendoit à tout moment un Arrêt solennel, digne des grands hommes qui composent l'Inquisition. Déja le peuple marquoit le jour destiné pour son supplice : je ne sai pas même s'il n'y

eut point des fenêtres louées pour voir cette remarquable execution. Il se trouva des Espagnols qui cherchant quelque prétexte pour colorer les pertes qu'ils ont faites aux Pays-bas, dirent publiquement qu'il ne faloit plus s'en étonner, puis qu'elle avoit charmé tous leurs Generaux. La Princesse apprenoit avec surprise tous les contes ridicules qu'on publioit chaque jour de la malheureuse Christine. Tout ce qu'elle disoit pour la justifier dans le monde avoit un effet contraire; & l'on interprétoit mal tous les bons offices qu'elle lui rendoit: ce qui l'obligea enfin à ne s'en plus mêler, étant assûrée de son innocence. La Cour se trouva dans un grand embarras, la plûpart des Courtisans ne sachant ce qu'ils en devoient penser. Les plus éclairés attendoient la décision des Inquisiteurs pour regler leurs sentimens sur ceux de ce fameux tribunal. Enfin on l'interrogea, mais sans rien approfondir pour la premiere fois, parceque tout se passa en formalités. Les Inquisiteurs furent surpris de son assûrance & du peu de crainte qui paroissoit sur son visage: ce qui fit croire à ces venerables Juges, ou qu'elle faisoit un grand fond sur son art, ou qu'elle étoit innocente. Deux jours après on l'interrogea de nouveau, & on lui

demanda d'abord de quels charmes elle s'étoit servie pour prendre la forme de Dom Artal de Cardona. Elle répondit qu'elle n'en avoit point employé d'autres, que ceux dont les gens d'esprit se servent pour amuser les sots. Elle leur apprit ensuite comme la grande sévérité ou hypocrisie de la veuve lui avoit fait naître le desir de la jouer, en la visitant sous le nom de Dom Artal : prévenue d'ailleurs que cette Dame ne voyant pas bien clair, il étoit aisé de se donner ce divertissement, pour la rendre à l'avenir plus indulgente. On lui demanda comment elle avoit pu renverser le Comte de Talara avec une cane fort legere : Elle fit réponse, que le Comte ayant été averti qu'elle devoit courre, sa chute étoit plûtôt l'effet d'une galanterie Espagnole, que de ses pretendus charmes. On voulut encore savoir ce qui l'avoit obligée à se travestir tant de fois : elle répondit qu'ayant eu toute sa vie une forte inclination pour les armes, la mort de ses parens lui avoit facilité les moyens de suivre ce noble métier. Enfin, elle leur parla si modestement, & répondit avec tant de justesse à toutes leurs demandes, que tous les Inquisiteurs, qui sont des hommes choisis & consommés dans les affaires, demeurérent per-

suadés de son innocence. Mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que l'Archevêque de Saragosse, qui étoit du corps de l'Inquisition, & celui qui avoit été le plus fortement prévenu contre Christine, la reconnut pour la même fille qu'il avoit vue autrefois dans le Convent des Ursulines de Saragosse, & qui avoit donné occasion aux réprimandes qu'il avoit faites aux Religieuses, croyant qu'elle fût un garson. Il en rendit témoignage aux autres Inquisiteurs; & de son Juge sevére il devint son protecteur & son ami.

Quelque terreur qu'on ait de l'Inquisition en Espagne, un homme qui aime est au dessus de ces frayeurs. Le Comte de Talara qui étoit sensiblement affligé de la prison de notre Heroïne, ayant appris de la Princesse qu'une des plus fortes raisons dont les ennemis de Christine se servoient pour la perdre étoit l'avantage qu'elle avoit eu sur lui le jour de la course, eut tant de regret en appprenant qu'on faisoit un si mauvais usage de sa galanterie, qu'il se remit volontairement à l'Inquisition, & demanda qu'on lui fit son procès, declarant qu'il étoit complice des crimes de Christine. Les Inquisiteurs furent surpris de la facilité qu'il avoit eue à se remettre en prison; & le peuple ne

manqua pas de dire, que la sorciere l'avoit contraint à le faire par son art. Le Comte fut interrogé, & sa réponse se trouva conforme à ce que Christine avoit déja dit. Les Inquisiteurs voulurent le renvoyer, mais il refusa de sortir qu'ils n'eussent mis en liberté notre Heroïne : ce qui fut fait le lendemain, au grand étonnement de tous les sots. Le Comte de Talara eut tant de chagrin d'avoir donné occasion aux persécutions qu'on avoit faites à Christine, qu'il n'osa jamais se présenter devant elle.

Il arriva à Christine ce qui est si ordinaire à la plûpart des gens qui ont eu de méchantes affaires; chacun s'empresse à leur témoigner qu'il y prend beaucoup de part, après qu'ils n'ont plus rien à craindre. Toute la Cour lui fit compliment; le Roi même eut la bonté de lui dire qu'il avoit eu beaucoup de joie d'apprendre qu'elle s'étoit glorieusement justifiée. La veuve craignant que Christine ne se vangeât en publiant la forte passion qu'elle avoit eu pour le faux Dom Artal, rechercha son amitié & l'assûra qu'elle ne l'avoit dénoncée que par une délicatesse de conscience. Christine qui étoit extrêmement bonne, lui pardonna; & elles vêcurent depuis ce tems-là dans une parfaite intelligence.

Christine étoit cependant dans de grandes inquiétudes de n'avoir point de nouvelles du Marquis d'Osseyra ; tantôt elle craignoit qu'il ne l'eût oubliée ; un moment après elle rejettoit cette pensée comme injurieuse à la fidelité de son amant : enfin elle demeuroit toujours embarassée, lors qu'elle cherchoit à expliquer son silence. La Princesse, qui avoit toujours de l'amitié pour elle, s'étant apperçue qu'elle avoit beaucoup perdu de son enjouement ordinaire, n'oublia rien pour la divertir, afin de la remettre dans sa premiere humeur. Elle l'entretint de tous les contes impertinens que le peuple faisoit de son art magique, & lui fit sur cela cent railleries spirituelles. Christine lui témoigna qu'elle n'en étoit pas surprise ; parce qu'étant en prison, elle entendoit de sa chambre les entretiens des autres prisoniers, qui parloient quelquefois entr'eux des crimes horribles dont on l'accusoit. Puisque vous écoutiez leurs discours, replique la Princesse, il n'est pas possible que vous ne sachiez bien de leurs affaires ; car un malheureux trouve d'ordinaire une espece de soulagement à conter ses disgraces ; & les prisonniers ne manquent jamais de se faire part de leurs malheurs. Je vous avoue, dit Christine, que j'ai écouté

quelquefois leurs entretiens avec beaucoup d'attention : mais comme la plûpart des prisoniers de l'Inquisition sont accuses d'impieté ou de quelque autre crime qui a rapport à la Religion, ils se défient les uns des autres, & craignent toujours que celui qui leur parle, ne soit un homme aposté pour découvrir leurs veritables sentimens. Je me souviens pourtant d'avoir oui plusieurs fois les plaintes d'un soldat qui blâmoit extrêmement l'ingratitude de sa Patrie, se plaignant qu'on le retenoit à l'Inquisition pour des actions qui dans un Etat bien policé auroient mérité récompense.

Il se vantoit d'avoir rendu de grands services au Roi en Flandres, où s'étant apperçu que les Regiments de sa Nation déperissoient tous les jours, il avoit épousé une femme à Condé, de laquelle il avoit eu deux garsons : mais que cette ville ayant été prise par le Roi Tres-Chrétien, il avoit été fait prisonier de guerre, & n'avoit jamais su ce que sa femme étoit devenue : qu'ayant été échangé quelque tems après, il étoit entré à Aire en garnison, où il avoit épousé une autre femme ; que cette place ayant encore été prise par les François il avoit été conduit à Cambrai, où il n'apprehendoit plus la même desti-

née ; qu'il s'y étoit marié à une autre femme, qui commençoit à le réjouir par sa fécondité, lors que la place avoit encore été prise par le Roi de France en personne : qu'enfin rebuté de la guerre, & craignant que sa personne ne fût fatale aux places où il entroit, il avoit laissé en Flandres plusieurs enfans qui seroient un jour autant de soldats pour le Roi ; & étoit retourné à Madrid. Il ajoûtoit qu'il avoit passé par la France en se retirant, & qu'il avoit remarqué que ce Royaume est si peuplé, & que les villages y sont si près les uns des autres, qu'il avoit cru faire deux cens lieues sans sortir de la même ville : ce qui lui avoit paru fort extraordinaire, ayant accoûtumé de faire quelquefois vingt cinq & trente lieues en Espagne sans trouver d'autre maison qu'une *Venta*, (c'est une maniere d'hôtellerie.) Et considerant que le malheur de l'Espagne venoit de ce qu'elle est si déserte, il avoit voulu contribuer de son côté à réparer ce malheur, en se mariant de nouveau : mais que deux des femmes qu'il avoit laissées en Flandres étant passées en son pays, l'avoient trouvé dans son ménage avec sa nouvelle épouse ; ce qui les avoit tellement irritées, qu'elles s'en étoient plaintes à la Justice, & l'avoient accusé de plusieurs autres impiétés ; que l'Inquisition

l'Inquisition s'en étant formalisée, on le retenoit prisonier, quoi qu'il n'eût jamais eu d'autre but que le service du Roi & la gloire de sa Patrie. La Princesse ne put s'empêcher de rire au recit de Christine, qui lui marquoit si bien le caractére de la Nation; car il n'y a rien de si fier qu'un soldat qui a servi en Flandres, lors qu'il est de retour en Espagne; il croit qu'il a lui seul conservé l'Etat, & qu'il peut impunément s'abandoner à ses desirs.

Aussi-tôt que notre Heroïne se trouvoit seule, elle retomboit dans ses premiers chagrins; il sembloit même, qu'elle eût un secret pressentiment de ce qui se passoit en Flandres contre ses interêts.

Le Marquis d'Osseyra n'avoit jamais su que sa maitresse fût passée en Espagne; il la croyoit toujours dans le Convent de Mons, par les soins que la Duchesse d'Arschot prenoit de le tenir dans cette erreur, en affectant de lui écrire souvent sous pretexte de lui mander des nouvelles de Christine. Elle lui recommandoit toujours de ne rien précipiter, parce qu'il seroit infailliblement heureux avec un peu de patience. Cependant cette Duchesse avoit d'autres vues : l'attachement de sa maison aux Espagnols, & les avantages particuliers qu'elle

en esperoit dans un tems où leur parti étoit fort ébranlé, l'avoient determinée à marier sa niéce à un Cavalier de leur Nation. Cette niéce n'avoit point encore paru dans le monde; elle étoit élevée dans un Convent, & on savoit seulement qu'elle étoit très-belle, & qu'elle avoit des biens considerables. La qualité & le mérite du Marquis d'Osseyra avoient engagé la Ducheſſe à jetter les yeux sur lui pour ce mariage: mais elle vouloit auparavant le guérir de sa passion pour Christine, persuadée que la beauté, la naissance, & les grands biens de sa niéce, suffiroient pour en venir à bout dès qu'elle commenceroit à se montrer à la Cour. Mais ayant remarqué dans les lettres du Marquis, qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens pour Christine, elle desesperoit de reüssir: & differoit d'envoyer sa niéce à Bruxelles, dans la crainte que ses charmes ne fissent sur quelque autre moins occupé l'effet qu'elle en attendoit sur le Marquis seulement. Saint Guilain fut pris en ce tems-là par les François. La situation de cette place faisant juger à la Ducheſſe que Mons pourroit avoir la même destinée au commencement du Printems, elle appréhenda que cela ne rompît toutes ses mesures, & qu'elle n'attendît trop tard à executer son des-

sein. Cette réflexion la détermina à aller à Bruxelles pour y confier sa résolution à la Duchesse de Villa Hermosa, qui lui fut très-bon gré du zéle qu'elle témoignoit pour les Espagnols. Elles proposérent divers moyens pour s'assûrer du succès de ce mariage : mais les ayant trouvés tous incertains ou trop longs, elles se séparérent sans avoir pris aucune résolution. Le Marquis d'Osseyra voyoit assiduement la Duchesse d'Arschot ; qui ayant voulu un jour pénétrer dans ses sentimens, lui dit après plusieurs détours qu'elle l'avertissoit comme son amie, que Christine lui avoit fait confidence du dessein où elle étoit d'être Religieuse : elle ajoûta que si cela arrivoit, il se trouveroit d'autres filles qui pourroient le consoler de sa perte. Le Marquis sans faire réflexion à ces discours, fut fort allarmé de la résolution de Christine ; & pria la Duchesse de l'empêcher de tout son pouvoir : ce qu'elle lui promit. Ayant ensuite rendu compte de cette conversation à la Duchesse de Villa Hermosa, elles se trouvérent également embarassées à prendre leur parti. Enfin après diverses irrésolutions, comme le tems pressoit, & qu'on commençoit déja a parler du départ de LOUIS LE GRAND, elles concerterent que la Duchesse conseilleroit au Marquis

d'enlever sa maitresse & de l'épouser à la sortie du Convent : ce qui ne leur parut pas difficile à executer, parceque le Marquis ayant beaucoup de confiance en la Duchesse, elle pourroit aisément le tromper en supposant sa niéce à la place de Christine. La Duchesse d'Arschot y eut d'abord de la repugnance, trouvant qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité de se servir d'aucun artifice pour obliger un Espagnol à épouser sa niéce : mais elle rejetta toutes ces considerations, gagnée par les flateries de la Duchesse de Villa Hermosa, & emportée par sa propre ambition; seure de tromper aisément le Marquis par son adresse, & persuadée que la beauté de sa niéce & le respect dû à sa naissance l'empêcheroient d'éclater & de se plaindre d'une tromperie qui ne pouvoit lui être qu'avantageuse. Peu de tems après ce beau projet, le Marquis entra chez la Duchesse d'Arschot; qui après les premieres civilités lui declara qu'on lui mandoit de Mons que Christine se fortifioit tous les jours dans la résolution où elle étoit déja, de prendre l'habit de Religieuse; & qu'elle ne lui répondoit pas que cela n'arrivât au premier jour. Le Marquis lui fit conoître qu'il ne s'en consoleroit jamais; & la conjurant de ne point l'abandonner, & de

se servir du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de Christine pour la détourner de cette résolution. A quoi servira cela, lui dit la Duchesse? vous devriez vous desabuser: car enfin, quelle apparence y a-t'il que le Roi ni vos parens souffrent que vous épousiez jamais une Etrangere, sans biens, d'une naissance mediocre; & qui toute vertueuse que je la crois, a donné occasion à tant de differens jugemens? croyez-moi, Monsieur, ne vous opposez pas au dessein qu'elle a d'être Religieuse; il vous sera plus glorieux que vous ne pensez de remporter cette victoire sur votre cœur, & de n'empêcher pas une action qui justifiera toutes les autres de sa vie. Le Marquis lui avoua qu'il goûtoit toutes ces raisons, mais que son amour étoit trop violent pour lui permettre de s'y arrêter un moment; qu'il vouloit se rendre heureux pour lui seul, sans se mettre en peine de ce qu'en penseroient les autres; n'étant pas du sentiment de ceux qui croyent que le bonheur d'un homme dépend de l'opinion qu'on en a. Puisque vous êtes dans ces sentimens, interrompit la Duchesse, je veux vous montrer que je suis veritablement votre amie, en vous rendant un service plus considerable que vous n'auriez jamais osé l'esperer, & qui doit faire le bonheur

de vos jours. Le Marquis l'assûra qu'il auroit une reconnoissance éternelle de ses bontés, & lui promit de s'abandonner à tout ce qu'elle lui conseilleroit. Il faut, reprit la Duchesse, que vous l'enleviez du Convent, je me charge de la disposer à y consentir, car l'envie d'être Religieuse ne lui vient que de la crainte où elle est que vous ne l'ayez oubliée : & comme toutes les femmes sont fort sensibles aux mépris, elle est bien aise d'amuser le public en feignant qu'elle veut passer sa vie dans un cloître, pour mettre par là sa gloire à couvert, s'il arrivoit que vous cessassiez de l'aimer. Et afin que vous ne soyez plus exposé aux caprices de la fortune, ni aux violences du Duc de Villa Hermosa, mon Aumônier vous mariera dans ma Chapelle aussi-tôt que vous l'aurez enlevée. Le Marquis transporté de joie d'entendre un projet qui flattoit si agreablement sa passion, & qui lui paroissoit si conforme à ses desirs, se jetta aux piés de la Duchesse n'ayant pas la force de lui répondre : mais cette éloquence muette expliquoit assés ses sentimens. Ils concertérent tout ce qu'ils avoient affaire, & la Duchesse s'en alla le lendemain à Mons pour y disposer toutes choses.

Elle déclara à sa niéce qu'elle lui avoit choisi un Epoux de qui elle au-

roit sujet d'être satisfaite : mais qu'il y avoit des raisons invincibles qui l'obligeoient à souffrir qu'on l'enlevât du Convent, & qu'elle fût mariée sans ceremonie ; que cette proposition ne devoit pas l'étonner, parcequ'elle l'asûroit que cela se faisoit pour son avantage. Cette jeune fille, qui avoit toujours été élevée dans de grands respects pour la Ducheſſe, lui promit de suivre ses volontés avec soumission. La Ducheſſe s'étant asûrée de sa niéce, & de toutes les autres personnes dont elle avoit besoin, écrivit au Marquis d'Osleyra que tout étoit prêt ; qu'il n'avoit qu'à se rendre la nuit suivante à Mons, avec deux domestiques de confiance, & qu'il pourroit entrer secrétement dans sa maison, où elle lui diroit la maniere dont il falloit se conduire dans cette affaire. Le Marquis qui attendoit avec impatience des nouvelles de la Ducheſſe, ne manqua pas de partir à l'heure qu'elle lui avoit marquée. Il arriva à Mons, & entra chez la Ducheſſe, comme ils en étoient convenus. Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expose pour vous : mais afin qu'on ne puisse pas m'imputer cette affaire, j'ai songé qu'il est à propos que vous écriviez au Duc de Villa Hermosa pour l'informer de votre mariage ; & le prier, puis que c'est une

affaire finie, d'en écrire en Espagne & de vous y rendre de bons offices, afin de le faire agréer à la Cour. J'aurai soin de lui faire rendre votre lettre, & de lui mander à même tems que je n'ai point de part à ce que vous aurez fait. Le Marquis consentit à tout ce que la Duchesse desira. Il avoit l'esprit si occupé de son amour, qu'il ne seroit jamais venu à bout de faire sa lettre sans le secours de la Duchesse, qui lui dicta ce qu'elle voulut, sans nommer jamais Christine; parce qu'elle prétendoit se servir de cette lettre pour se justifier dans le monde, & qu'elle affectoit de faire enlever sa niéce par le Marquis, afin d'être en état de le contraindre à l'épouser, si par quelque malheur imprévu la chose manquoit à réüssir.

Ayant ainsi disposé toutes choses, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à relever la beauté de sa niéce. Et comme il n'est pas difficile de réussir dans les ajustemens d'une jeune personne fort aimable, l'ayant visitée quelque tems avant la nuit pour lui donner de nouvelles instructions, elle demeura très-satisfaite de ses charmes. Elle lui ordonna de se trouver à la porte du jardin du Convent avec une Demoiselle qui étoit du secret, & de suivre le Cavalier qui les iroit chercher à une heure qu'elle

lui marqua. Elle lui recommanda sur toutes choses de ne point parler, de se couvrir d'un grand voile, & de ne pas montrer son visage que le Prêtre n'eût achevé la ceremonie; lui faisant entendre que la pudeur & la bienseance exigeoient cette modeste retenue. La Ducheſſe étant retournée dans sa maison, apprit au Marquis que tout étoit disposé de la maniere qu'il pouvoit le souhaiter. Enfin cette nuit tant desirée du Marquis, & peut-être ardemment souhaitée de la Demoiselle, arriva. L'amoureux Espagnol plein de bonne foi, & conduit par sa passion, entra dans le jardin du Convent par une porte dont on lui avoit exprès donné la clef: il y trouva deux personnes voilées, dont l'une avoit la taille semblable à celle de Christine. S'étant approché avec un respect mêlé de crainte, il la prit par la main, & la mena chez la Ducheſſe, avec toute la précipitation qu'il est aisé de s'imaginer. Ils entrérent dans la Chapelle où le Prêtre les attendoit. Le Marquis se jetta d'abord aux piés de celle qu'il croyoit sa maitreſſe, pour la remercier de ses bontés. Il commençoit à lui dire de ces sortes de choses que l'amour inspire en cet état à un homme amoureux, lors que la Ducheſſe pressa le Prêtre de faire sa fonction; & dit au Marquis de ne

point s'amuser à des discours inutiles, pour ne pas retarder le plaisir que sa maitresse se proposoit de pouvoir le regarder sans blesser sa pudeur. Le Marquis qui avoit l'idée remplie de Christine, croyoit la voir, quoiqu'elle n'eût pas montré son visage. Il se contenta de lui baiser la main; & s'étant mis à genoux, il fut marié. A peine la ceremonie étoit-elle achevée, que le Marquis s'écria qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes, puis qu'il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis de l'empêcher d'être uni pour toujours à la plus aimable personne du monde. Oui, & plus heureux encore que vous ne pensez, repliqua la Duchesse, en ôtant le voile à l'épousée; puisqu'en vous mariant à ma niéce, qui feroit les delices du plus honête homme du monde, je vous ai donné une fille d'une grande naissance, avec des biens considerables. Le Marquis fut si troublé du discours de la Duchesse, & de la beauté surprenante de sa niéce, qu'il demeura quelque tems immobile & interdit. Votre mariage a été concerté avec vos parens & avec vos amis, reprit la Duchesse; & il ne faloit pas moins de mérite que vous en avez, pour me résoudre à entrer dans cette tromperie, & à vous rendre heureux malgré vous-même. Le Marquis étoit

agité de tant de differens mouvemens, qu'il n'avoit pas la force de rien répondre ; & il eut besoin d'appeller à son secours tout le respect que ceux de sa nation ont pour les femmes du premier rang, pour s'empêcher d'éclater contre la Duchesse. Elle voulut encore lui parler des avantages de cette affaire. De grace, interrompit le Marquis, n'insultez pas à ma douleur ; car je ne sai pas si j'en pourrois être le maître. Il lui échapa plusieurs autres regrets, qui arracherent des larmes à la nouvelle Marquise qui n'avoit aucune part à la tromperie de sa tante, & qui auparavant s'étoit attendue à d'autres douceurs. Le Marquis, touché de ses pleurs & penetré de sa propre douleur, passa dans une autre chambre : il voulut même sortir de la maison, s'abandonant à tout ce que son desespoir lui inspiroit. Mais la Duchesse qui craignoit l'éclat que cela pourroit faire, avoit eu la précaution de s'assûrer d'un ordre du Duc de Villa Hermosa pour arrêter le Marquis : ce qui fut executé par des gens qu'elle avoit fait tenir exprès à la porte. Il étoit dans un si grand desordre, qu'à peine s'apperçut-il qu'on l'avoit arrêté. Un Officier de ses amis, que la Duchesse avoit fait entrer pour lui parler, voulut inutilement lui faire des remontrances : le Marquis

passa toute la nuit dans des inquiétudes extrêmes. Le lendemain le Duc de Villa Hermosa étant arrivé à Mons eut une longue conversation avec le Marquis, dont je n'ai pas su le détail. Il y a apparence qu'il lui dit de bonnes raisons pour calmer son esprit; qu'il lui representa les grands avantages de ce mariage, & la necessité qu'il y avoit de ne pas s'en plaindre par des éclats inutiles, qui ne serviroient qu'à le faire tourner en ridicule, & à lui attirer l'indignation de la Cour, de ses amis, & de toute la maison de la Duchesse. Le Marquis persuadé de ces raisons, & voyant bien que c'étoit une affaire sans remède, se laissa aller à tous les conseils du Duc de Villa Hermosa, & ne songea plus qu'à retourner auprès de sa femme, pour lui demander pardon de ce qui s'étoit passé. Mais elle refusa de l'écouter, & voulut se retirer à son tour, indignée contre lui de ce qu'il avoit témoigné si peu d'empressement, ou pour mieux dire tant de mépris pour elle. La Duchesse eut besoin de toute son autorité pour la retenir; elle ne vouloit rien écouter, ne pouvant pas comprendre qu'on eût de bonnes raisons à lui dire pour justifier un homme qui avoit témoigné du chagrin de l'avoir épousée.

Une belle personne a de grands

avantages; ſes plaintes touchent, ſes reproches perſuadent, & ſes pleurs attirent la compaſſion des hommes le plus endurcis. Le Marquis, qui d'abord s'étoit approché de ſon épouſe avec indifference, fut ſi ſenſible à ſes plaintes, à ſes reproches, & à ſes larmes, qu'il ſe jetta à ſes genoux lui proteſtant qu'il n'étoit nullement coupable, quoi qu'il eût tenu à ſon égard une conduite dont elle avoit raiſon de s'offenſer; & qu'il lui ſeroit aiſé de s'en juſtifier, ſi elle vouloit bien l'entendre. Elle jettoit les yeux ſur lui ſans rien répondre; ſes regards & les difficultes qu'elle fit de s'appaiſer augmentérent les deſirs & les impatiences que le Marquis ſentoit déja. Il lui fit tant de nouvelles proteſtations, & l'aſsûra tant de fois qu'il l'aimeroit éternellement, qu'elle ſe rendit enfin aux inſtances de la Ducheſſe, ou plûtôt aux ſermens du Marquis; à condition pourtant qu'il l'éclairciroit de ce qui lui avoit donné occaſion de marquer du trouble aprés l'avoir épousée, & de s'éloigner d'elle comme il avoit fait. Le Marquis le lui promit; je ne ſai pas s'il lui tint parole, car perſone n'a ſu les particularités de cet éclairciſſement qui dura toute la nuit. Il y a apparence qu'elle en fut ſatisfaite, puis qu'elle ne s'en eſt jamais plainte depuis ce tems-là.

Le Marquis la mena huit jours après à Bruxelles, & dît pour se justifier dans l'esprit de ceux qui avoient connoissance de sa passion pour Christine, qu'il n'avoit pu resister aux decrets du Ciel, où son mariage étoit arrêté depuis plusieurs siecles.

Quoique Christine n'eût pas oui parler de ce mariage, & que la nouvelle n'en fût pas encore arrivée en Espagne, il est certain que dans son cœur elle avoit un pressentiment de quelque évenément funeste, & qu'elle étoit dans des rêveries continuelles. La Princesse, pour essayer de l'en retirer, lui representoit qu'elle ne devoit point s'affliger par avance sur des pressentimens imaginaires de l'infidelité de son amant. Christine convenoit qu'elle avoit tort; cependant tous ces raisonemens ne la consoloient point.

Ayant appris un jour qu'un Envoyé d'Angleterre alloit s'embarquer pour retourner à Londres, elle déclara à la Princesse le desir extrême qu'elle avoit de profiter de cette occasion pour sortir d'Espagne & s'approcher du Marquis d'Osseyra. La Princesse tâcha inutilement de la détourner de cette résolution. Christine lui avoua qu'elle connoissoit toute la force de ses raisons, mais qu'elle n'en étoit point touchée; & qu'elle auroit le chagrin de la voir mourir de desespoir, si elle

s'oppoſoit plus long-tems à ſon deſſein. Quelque peine qu'eût la Princeſſe à voir éloigner notre Heroïne, elle fut obligée d'y donner ſon conſentement, par la crainte des funeſtes effets de ſon deſeſpoir. Elle lui donna une lettre de recommandation pour l'Envoyé d'Angleterre, par laquelle elle le prioit d'avoir ſoin de ce jeune Gentil-homme Eſpagnol, qui avoit de la qualité & du mérite, & qui deſiroit de paſſer en Angleterre avec lui. Elle accompagna cette lettre de pluſieurs autres qu'elle lui donna, pour des perſones qui ont du credit à la Cour du Roi de la Grande Bretagne. Chriſtine ayant donc repris un habit de Cavalier, & ſuivie d'un valet Eſpagnol qu'elle prit le jour de ſon départ, alla joindre l'Envoyé à deux journées de Madrid; n'ayant pas oſé hazarder de ſortir de la Ville avec lui, de peur que ſi elle eût été reconnue on ne l'eût arrêtée. L'Anglois la reçut fort agreablement, & crut ſans peine tout le bien que la Princeſſe lui diſoit par ſa lettre du jeune Montalban (c'eſt ainſi qu'elle le nommoit) dont la bonne mine ni l'entretien ne démentirent point la bonne opinion que l'Envoyé en eut d'abord. Le plaiſir que Montalban avoit de penſer qu'il pouroit à l'avenir apprendre plus commodément des nouvelles de ce

qu'il aimoit, lui donnoit une vivacité & un enjouement qui réjouissoient l'Anglois. Mais cette joie étoit imparfaite, en ce que ne pouvant parler Espagnol quoiqu'il entendit assés bien cette Langue, il avoit le chagrin de ne pouvoir jouir de sa conversation. Montalban de son côté feignoit de ne savoir point d'autre Langue que l'Espagnole; lui faisant connoître qu'il avoit quelque teinture de la Françoise, & qu'il l'entendoit même, quoi qu'il n'en sût pas assés pour la parler. L'Envoyé, qui avoit été élevé en France, ravi d'apprendre qu'il entendoit le François, se servit depuis ce tems-là de cette Langue pour lui parler; & Montalban lui répondoit en Espagnol. Il soûtint longtems ce caractère, sans jamais se démentir; jusqu'à ce que s'étant un jour abandoné à une profonde rêverie, l'Anglois lui demanda s'il ne rêvoit point à quelque Maitresse qu'il eût laissée à Madrid. Montalban étoit tellement occupé de son amour, que sans faire de réflexion à ce qu'il disoit il lui répondit en bon François, qu'il n'avoit point de maitresse; & continuoit à parler en cette Langue, quand il s'apperçut de l'étonnement de l'Envoyé. Alors se servant de cette presence d'esprit qui lui avoit été si necessaire en tant de differentes occasions,

sions, & dont peu de femmes manquent ; il affecta de rire de la surprise de l'Anglois, & le pria en Espagnol, de lui avouer franchement, s'il avoit bien parlé. L'Envoyé l'ayant assûré qu'un François naturel n'auroit pas l'accent meilleur : en verité, reprit Montalban, je croyois que la Princesse se mocquoit de moi, lors que m'ayant appris les quatres mots François que je viens de dire, elle m'assûroit que je les prononçois parfaitement bien ; je veux apprendre cette Langue dês que j'arriverai à Londres. Vous y reüssirez infailliblement, repliqua l'Anglois ; car il me paroît que vous y avez de la facilité. Notre Heroïne s'étant tirée avec esprit d'une faute où elle étoit tombée par sa distraction, évita soigneusement de lui faire connoître qu'elle parlât François, pour mieux soûtenir le personage qu'elle se proposoit de jouer en Angleterre. Leur voyage fut court & heureux. Etant arrivés à Londres, Montalban rendit une lettre de la Princesse au Marquis de Borgomainero, Envoyé extraordinaire d'Espagne. Ce Marquis qui est Italien, ne doutant point que ce jeune Espagnol ne fût d'une grande naissance, comme la Princesse le lui marquoit dans sa lettre, lui fit toutes les honêtetés dont il put s'aviser, jusques à le prier

même de prendre un appartement dans sa maison. Car outre la consideration de la Princesse, un Italien ou un Flamand qui est au service du Roi d'Espagne, est ravi d'obliger un Espagnol naturel, pour diminuer la grande jalousie, & leur ôter l'ombrage qu'ils prennent des Etrangers; sur-tout quand ils sont employés aux affaires de la Couronne d'Espagne. Montalban ne voulut pas loger chez le Marquis, mais il y alloit manger tous les jours: il l'accompagnoit même fort souvent à la Cour, où ceux qui étoient dans les interêts de l'Espagne faisoient beaucoup d'amitié à ce faux Espagnol. Il n'est pas croyable combien cela fut avantageux à cette Nation, parceque les Anglois, qui étoient accoûtumés à voir des Espagnols rogues & basanés, admiroient la civilité & la bonne mine de Montalban. Les soins que le Marquis prenoit de le divertir & de le regaler, & les honêtetés qu'il recevoit de plusieurs Courtisans Anglois, ne le satisfaisoient point; il étoit dans une impatience extrême de savoir ce qui se passoit en Flandres. Il en demandoit des nouvelles à tout le monde; on lui apprenoit les préparatifs qui s'y faisoient pour la Campagne; la grande prevoyance du Duc de Villa Hermosa à garnir les places qu'il croyoit les plus exposées; &

beaucoup d'autres choſes dont il ne ſe ſoucioit guére. Mais perſone ne lui parloit du Marquis d'Oſſeyra; & il n'oſoit en demander des nouvelles, de peur que ſon viſage ne le trahît, & qu'on ne s'aperçût des ſentimens qui lui donnoient cette curioſité. Il évitoit même de ſe trouver à des parties de plaiſir, quoiqu'on lui en proposât ſouvent. Il continuoit à reſſentir dans ſon cœur certains mouvemens qui lui paroiſſoient autant de préſages ſiniſtres du ſuccès de ſon amour. Tantôt il ſe determinoit à aller à Bruxelles pour s'en éclaircir par ſes propres yeux: un moment après, des raiſons plus fortes le détournoient de ce deſſein. Il etoit dans ces cruelles inquiétudes, ſans pouvoir ſe déterminer à prendre aucun parti, préferant une incertitude qui lui laiſſoit des foibles eſperances de la fidelité de ſon amant, à des éclairciſſemens qui pouvoient le mettre au deſeſpoir; lors que s'étant trouvé un jour à dîner chez le Marquis de Borgomainero, un Gentil-homme Flamand qui arrivoit de Bruxelles alla ſaluer le Marquis, & lui préſenta des lettres qu'il apportoit des Pays-Bas. Le Marquis ayant reconnu le nom de ce Gentil-homme le reçut avec de grandes marques de diſtinction, & l'obligea à ſe mettre à table. Après que le Flamand eut bu

à la santé de toutes les excellences de Bruxelles, il en parla une fois mieux, & fit part à la compagnie de plusieurs particularités curieuses de Flandres. Il raconta même, quelques galanteries que les Generaux Espagnols y avoient faites pendant l'Hyver: & s'interrompant lui-même; à propos de galanterie, continua-t-il, n'avez-vous pas su l'officieuse tromperie qu'on a faite au Marquis d'Osseyra pour le guérir de la violente passion qu'il avoit pour une Françoise? Si quelqu'un eût observé dans ce moment le visage de Montalban, il se seroit aisément apperçu du desordre où le jetta ce discours; mais tout le monde étoit attentif à écouter le Gentil-homme Flamand, qui leur apprit que la Ducheſſe d'Arschot, de concert avec le Duc de Villa Hermosa, avoit fait épouser sa niéce au Marquis d'Osseyra, en feignant de favoriser son mariage avec la Françoise. O Ciel! s'écria Christine, ne se souvenant plus du personage qu'elle jouoit en Angleterre, & se laissant tomber de son siege. On jugea qu'il lui avoit pris quelque foiblesse, & chacun s'empressa de la secourir. On attribua l'exclamation qu'elle venoit de faire à la violence de son mal; & personne n'eut le moindre soupçon du veritable sujet de cet accident. Le Marquis en fut le plus

allarmé, craignant que dans un tems où les empoisonemens étoient si ordinaires, on ne crût que ce Cavalier Espagnol avoit été empoisoné dans sa maison.

Si une violente douleur étoit capable de faire mourir quelqu'un, je suis persuadé que notre Heroïne en seroit morte, apres le cruel recit qu'elle venoit d'entendre. Mais comme l'on revient de tout dans ce siecle, elle reprit un peu de forces par les soins du Marquis. On la porta dans sa chambre, où cherchant à s'abandoner sans contrainte à tous les mouvemens que cette triste nouvelle lui avoit fait naître, elle eut l'adresse de se délivrer des soins importuns de ceux qui l'avoient accompagnée, en témoignant qu'elle étoit sujette à de pareilles foiblesses, & qu'elle avoit appris par sa propre experience, que le repos étoit un remède infaillible à son mal. Aussi-tôt qu'elle se trouva seule, elle laissa un cours libre à un torrent de larmes qu'elle avoit déja eu assés de peine à retenir: & son imagination, qui étoit ingénieuse à la tourmenter, lui representa cent choses desagreables qui augmentérent tellement sa douleur, que la mort la plus cruelle lui eût paru douce dans l'état où elle se trouvoit. Après plusieurs réflexions, elle crut qu'il étoit de la bienseance qu'elle se

retirât en son pays, & qu'elle passât le reste de sa vie dans un Cloître; sa vertu lui inspirant qu'elle devoit cette reparation au monde pour tous les scandales innocens qu'elle y avoit causés.

Le bruit de l'accident qui lui étoit arrivé chez l'Envoyé d'Espagne s'étant répandu, le faux Montalban fut visité de plusieurs personnes du premier rang. Le Gentil-homme de qui elle avoit appris la funeste nouvelle du mariage du Marquis d'Osseyra, crut qu'il étoit de sa civilité de lui rendre une visite. Christine, ou si vous voulez Montalban, étoit dans son lit lors que ce Flamand demanda à le voir. Il donna ordre qu'on le fit entrer; & après les premieres civilités, Montalban lui témoigna qu'il avoit été bien fâché de ce que son mal l'avoit privé d'entendre les particularités du mariage du Marquis d'Osseyra. Le Gentil-homme s'offrit à lui en dire le détail; & Montalban ayant témoigné qu'il l'obligeroit extrêmement, il lui conta toutes les circonstances de cette affaire, sans qu'il pût s'appercevoir des changemens que son recit produisoit sur le visage de notre Heroïne, qui avoit eu la prévoyance de tirer le rideau de son lit. Le Flamand s'étant retiré après qu'il eut achevé son discours, Christine recommença à pleu-

rer, se plaignant de son malheur ; sans murmurer neantmoins contre le Marquis d'Osseyra, qu'elle ne pouvoit accuser d'infidelité. Et voulant se confirmer dans la résolution qu'elle avoit déja prise de se faire Religieuse, elle y sentit quelque repugnance par la difficulté qu'elle trouvoit à effacer de son esprit le souvenir d'un homme qui lui avoit été si cher, & qu'elle avoit toujours trouvé si digne de ses affections. Ces pensées lui firent prendre la résolution de faire un dernier effort sur elle-même, & de lui écrire pour la derniere fois. Voici ce qu'elle lui manda.

Je ne crois plus qu'on puisse mourir de douleur, puisque j'ai eu la force d'y résister en apprenant la nouvelle de votre mariage avec des circonstances qui me mettent au desespoir, sans me laisser la liberté de me plaindre de vous. N'étoit-ce pas assés de vous perdre, sans avoir encore la triste & cruelle satisfaction d'apprendre que je vous perds malgré vous-même ! car enfin, si vous étiez un ingrat, votre infidelité aideroit à me consoler de votre perte : mais je vous adore, vous m'aimez ; & cependant une autre vous possede. Pardonnez à ma

douleur, ſi elle va troubler votre repos pour vous dire un éternel Adieu. Vous connoîtrez par la facilité que j'aurai à me détacher du monde, que je n'y demeurois que pour vous : & puiſque vous n'y êtes plus pour moi, j'y renoncerai ſans peine.

Chriſtine ayant appris que le Réſident d'Eſpagne renvoyoit un Gentilhomme en Flandres avec des dépêches, elle le pria de rendre cette lettre au Marquis d'Oſſeyra, & de lui dire que la perſone qui la lui envoyoit le diſpenſoit d'y faire réponſe. Après que notre Heroïne eut écrit cette lettre, elle ſe trouva l'eſprit un peu plus libre qu'auparavant. Elle fit diverſes réflexions ſur le deſſein qu'elle avoit d'entrer dans un Convent, & connut bien qu'elle s'y étoit déterminée par des mouvemens où ſon inclination n'avoit aucune part, ne ſe ſentant nullement propre à mener une vie ſi oppoſée à ſon humeur. Elle n'ignoroit pas d'ailleurs combien il y a de perſones malheureuſes pour avoir embraſſé des profeſſions par deſeſpoir, par complaiſance pour leurs parens, ou par d'autres raiſons ſemblables contre leur inclination & ſans en pouvoir être détournées par les reſiſtances ſecrétes

de

de leur cœur. Elle aima donc mieux chercher les occasions de périr glorieusement dans les armes, que de languir dans une condition mal-heureuse; ne doutant pas que le souvenir du Marquis d'Osseyra n'allât peut-être trop souvent la troubler dans sa retraite. Elle tâcha de se dépouiller de tout ce que son amour lui avoit laissé de la foiblesse de son sexe; & ayant appris que LOUIS LE GRAND avoit ouvert la Campagne par la conquête de la fameuse ville de Gand, elle partit dans son déguisement ordinaire & se rendit à l'armée du Roi, avec deux ou trois Volontaires Anglois qui alloient prendre des leçons militaires sous ce grand Maître. La ville d'Ypres ayant été assiegée en ce temps-là, notre Heroïne qui vouloit éviter la rencontre de ceux qui auroient pu la reconnoître, cherchoit moins à se distinguer par une valeur temeraire qu'à périr par les mouvemens de son desespoir. S'étant un jour mêlée avec un détachement de la Maison du Roi, qui prit l'épée à la main une demi-lune revêtue, elle eut le malheur d'y recevoir un coup de mousquet. On l'emporta dans sa tente, où les Chirurgiens, qui sont moins complaisans à l'Armée qu'ailleurs, jugérent que sa blessure étoit mortelle. Les Anglois qui étoient venus de Londres

avec elle, & qui avoient toujours cru que ce faux Cavalier étoit Eſpagnol, s'étant mis en tête qu'il avoit reçu ce coup de mouſquet en voulant ſe jetter dans la place; donérent avis au Marquis de Conflans qui en étoit Gouverneur, & qui fit ſa capitulation ce même jour, qu'il y avoit dans le camp un jeune Cavalier Eſpagnol nommé Montalban qui avoit reçu un coup de mouſquet en voulant entrer dans la ville. Le Marquis, qui connoiſſoit ce nom, penſant qu'il étoit de l'illuſtre maiſon de Montalban dont l'aîné eſt à preſent Duc d'Uceda, envoya d'abord un Colonel de la garniſon pour s'informer de ſa ſanté, & pour ſavoir s'il ſeroit en état d'être tranſporté à Bruxelles. Les Anglois accompagnérent le Colonel, & dirent à notre Heroïne qu'ils avoient donné avis de ſa qualité & de ſa bleſſure au Gouverneur d'Ypres, qui lui envoyoit ce Colonel pour lui demander s'il voudroit être porté à Bruxelles. Chriſtine étonnée de ce diſcours trouva une eſpéce de conſolation dans ſon malheur d'avoir une occaſion ſi favorable d'aller à Bruxelles; ſe faiſant un plaiſir extrême de penſer qu'elle pourroit encore voir le Marquis d'Oſſeyra avant que de mourir. Elle les confirma tous dans leur erreur; & aprés avoir répondu aux civilités du Colonel autant que ſon

état le lui put permettre, elle le pria de dire au Marquis qu'il l'obligeroit ſenſiblement s'il pouvoit lui envoyer un brancard. Le Marquis, qui en avoit fait préparer pour des bleſsés de moindre conſideration que Montalban, lui en envoya un dans lequel il fut porté à Bruxelles. Dès qu'il y fut arrivé, le Marquis de Conflans informa la Cour qu'il avoit ramené un jeune Cavalier Eſpagnol qui étoit venu d'Angleterre pour ſe jetter dans Ypres; mais qu'il avoit eu le malheur d'être bleſsé d'un coup de mouſquet en voulant entrer dans la place. Toutes les perſones conſiderables de la Ville envoyérent s'informer de la ſanté de Montalban, pour ne pas l'incommoder par leurs viſites. Une fiévre qui ſurvint, fit qu'on deſeſpera de ſa gueriſon. Tout le monde étoit ſurpris du ſoin qu'il avoit de s'informer à tout moment de ceux qui avoient envoyé ſavoir de ſes nouvelles; & il n'en uſoit ainſi que dans l'eſperance d'entendre le nom du Marquis d'Oſſeyra. On lui apprit enfin que ce Marquis, qui revenoit de Bruges, venoit d'envoyer un Gentil-homme pour apprendre l'état de ſa ſanté. Cette nouvelle donna tant de joie au malade, que ceux qui le ſervoient remarquerent un grand changement ſur ſon viſage. Il ſoupira deux ou trois fois, & témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe de

voir ce Marquis, à qui il avoit quelque chose de fort important à communiquer. Le Marquis en ayant été averti, y accourut aussi-tôt, l'idée remplie d'un Cavalier de la maison de Montalban qu'il avoit connu en Espagne & qu'il s'attendoit de trouver là : mais on lui dît en entrant qu'il venoit de perdre la parole. Il s'aprocha de son lit avec empressement ; & l'ayant regardé avec attention, il reconnu sa Christine qui expiroit, & qui ne laissa pas de lui marquer en lui serrant la main, la satisfaction qu'elle avoit de le revoir avant que de mourir. Le Marquis fut si vivement penetré de ce triste spectable, qu'il faillit à mourir lui-même de regret & de douleur. Il demeura plusieurs jours retiré dans une maison Religieuse ; & ne pouvant se consoler d'avoir causé la mort de notre Heroïne, il se détermina à sortir d'un Pays où cent objets differens lui remettoient devant les yeux la mort de sa chére Christine. Il employa ses amis pour obtenir un autre emploi ; & il reçut peu de tems après un ordre de la Cour d'Espagne pour aller commander en Biscaye.

Fin de la quatriéme & derniere Partie.

CATALOGUE DES LIVRES qui se trouvent à Paris chez P. WITTE, *rue S. Jacque, à l'Ange Gardien.*

LEs Avantures d'Abdalla 12. Tome premier.

—— Tome 2. *sous presse.*

Academie des sciences & des Arts. 12. 3. Vol.

Art de vivre heureux, formé sur les plus belles maximes Chrétiennes, 12. *Rotterdam.*

—— de vivre content, traduit de l'Anglois, 12. *Hollande.*

—— de connoître les hommes. 12.

Les amours de Psiché & de Cupidon, par Monsieur de la Fontaine, nouvelle édition in 8. *la Haye.*

Avantures de Telemaque fils d'Ulisse 12.

Le Diable Boiteux. 12.

La fausse Clelie, histoire Françoise, comique & galante, ornée de Figures en taille douce. 12.

Le Gage Touché, histoires galantes & comiques, ornées de Figures en en taille douce. 12.

Gongam ou l'homme prodigieux avec Fig. 12. 2. Vol.

Histoire du Prince Erastus fils de l'Empereur Diocletien. 12.

— des imaginations extravagantes de M. Oufles. 12. 2. Vol. avec Fig.

L'heureux Esclave, nouvelle galante avec Figures. 12.

L'Homme détrompé, ou le Criticon de Baltazar Gratian, traduit de l'Espagnol. 12. 3 Vol. *la Haye.*

L'Infortuné Napolitain, ou les avantures du Seigneur Roſelli. 12. 2. Vol. avec Figures.

Le veritable Pere Joſeph, contenant l'hiſtoire anecdote du Cardinal de Richelieu. 12.

Nouvelle Grammaire Eſpagnole par Monſieur l'Abbé de Vayrac. 12.

El arte Françes para aprender à eſcrivir, pronunciar, y hablar la Lengua Françeſa, por el Abad de Vayrac. 12.

Oeuvres de S. Evremont. 5. Vol 12.

— de Cyrano Bergerac. 2. Vol. 12 avec Fig.

Relation de la Cour de Rome par M. Nodot. 12. avec Fig.

Le Roman Bourgeois, par M. de Feuretiere, nouvelle Edition revue & corrigée de nouveau, & augmentée de remarques Hiſtoriques, d'une Satyre en vers du même Auteur, & de Figures en taille douce. 8.

Traité des alimens, par M. Lemeri, Docteur en Medecine & de l'Academie des Sciences. 12. ſeconde Edition.

Le Voyage en l'Iſle d'amour, ou la Clef des cœurs. 12.

Les Nouvelles de Michel Cervantes, Auteur de l'Hiſtoire de Don Quixotte, traduction nouvelle, augmentée de pluſieurs hiſtoires, retouchée dans cette Edition, & enrichie de Figures. 12. 2. Vol.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'*Heroine Mousquetaire*, & j'ai cru que l'on pouvoit enpermettre une nouvelle edition. Fait à Paris ce 29 Juillet 1712.

DANCHET.

PERMISSION. DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. PIERRE VITTE Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé, *l'Heroine Mousquetaire, Voyage de l'Isle d'Amour, & l'Illustre Parisienne*, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit VITTE de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de *cinq années* consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le quatriéme jour de Septembre l'an de grace mil sept cens douze ; & de notre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, LAUTHIER.

Regisstré sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, Pag. 510, *N.* 591, *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 16 *Septembre* 1712.

Signé, L. JOSSE, *Syndic.*

SAD